

PSYCHOANALYSE

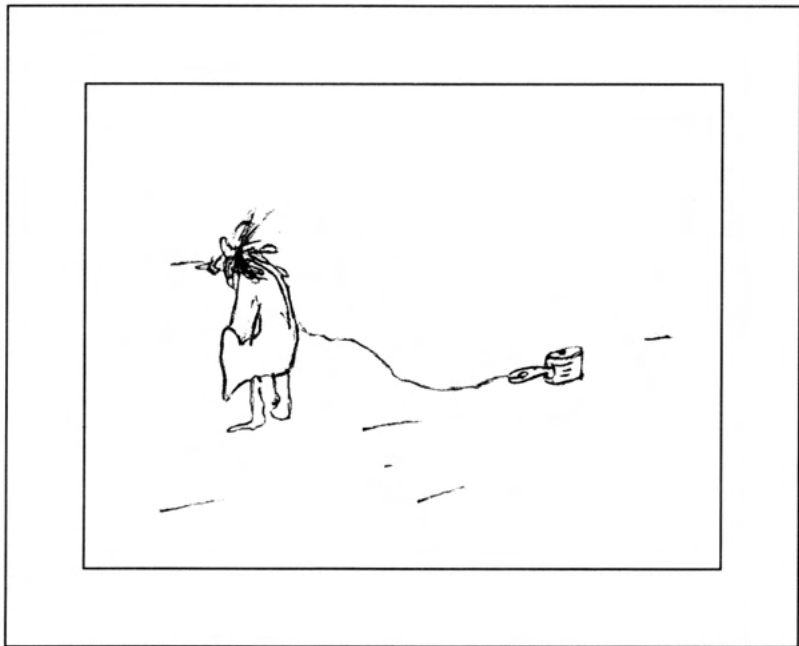
7

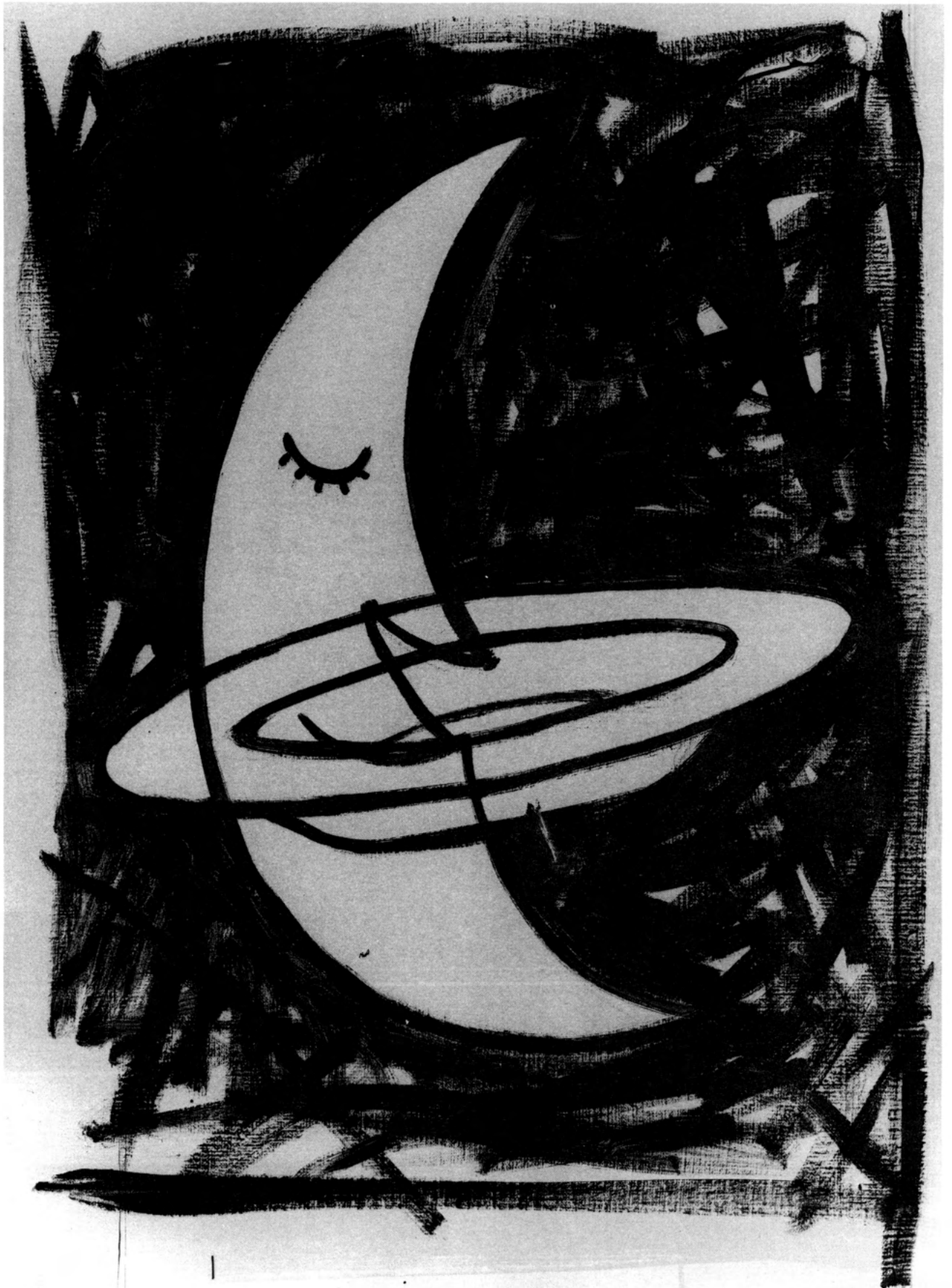


PEETERS
Leuven

LE RÊVE

BELGISCHE SCHOOL VOOR PSYCHOANALYSE
ECOLE BELGE DE PSYCHANALYSE





psychoanalyse 7

TIJDSCHRIFT VAN DE BELGISCHE SCHOOL VOOR PSYCHOANALYSE
REVUE DE L'ÉCOLE BELGE DE PSYCHANALYSE

ÉTÉ 1991

ÉDITÉ PAR LE BUREAU DE L'E.B.P. – B.S.P.

LE RÊVE CLINIQUE ET THÉORIE

ACTES DU COLLOQUE ORGANISÉ À L'OCCASION DU 25^e ANNIVERSAIRE
DE L'ÉCOLE BELGE DE PSYCHANALYSE
BRUXELLES, 18 NOVEMBRE 1989

psychoanalyse



DIRECTION - DIRECTIE
Francis MARTENS

CONSEIL DE REDACTION - REDACTIERAAD

Jozef CORVELEYN, Johan DE GROEF, Pascale de VILLERS*
Lili DE VOOGHT, Jean FLORENCE, Francis MARTENS
Mark MERTENS, Joachim NAHL, Regnier PIRARD
Marie-Dominique ROBIN, Antoine VERGOTE, Ria WALGRAFFE

- Revue de l'Ecole Belge de Psychanalyse, *PSYCHOANALYSE* paraît une fois l'an.
- *PSYCHOANALYSE*, tijdschrift van de Belgische School voor Psychoanalyse, verschijnt één maal per jaar.

- Le courrier est à adresser à : *PSYCHOANALYSE*, 95, rue de l'Arbre Bénit, B-1050 Bruxelles - Belgique.
- Briefwisseling wordt gericht aan: *PSYCHOANALYSE*, Gewijde-Boomstraat, 95, B-1050 Brussel - België.

- Abonnement par année (1 numéro): 800 FB + port.
- Abonnement per jaargang (1 aflevering): 800 BEF + port.

Les versements se font sur le compte 000-0425099-45
des Éditions PEETERS.

De betalingen worden verricht op rekeningnummer 000-0425099-45
van Uitgeverij PEETERS.
(Bondgenotenlaan 153 - B3000 LEUVEN).

- Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs.
- Artikels verschijnen onder de verantwoordelijkheid van de auteurs.
- Les auteurs dont le nom est suivi d'une astérisque ne font pas partie de l'Ecole Belge de Psychanalyse.
- De personen wier naam aangeduid is met een * maken geen deel uit van de Belgische School voor Psychoanalyse.

SOMMAIRE

| | | |
|---|--|----|
| Avant-propos | <i>Jean-Claude Quintart</i> et <i>Jozef Corveleyn</i> . | 9 |
| Ouverture: Rêver, aujourd'hui | <i>Lucien Israël*</i> . | 11 |
| Clinique du rêve | | |
| Les rêves et la direction de la cure analytique | <i>Jean Florence</i> . | 19 |
| Clinique et pratique du rêve dans le transfert | <i>Francis Croufer</i> . | 23 |
| Le cauchemar, réalisation du désir de l'Autre | <i>Henri De Caebel</i> . | 27 |
| Des rêves de l'Homme aux rats aux rêves de nos cures analytiques: structure et chiffrage | <i>Jean-Claude Quintart</i> . | 35 |
| Métapsychologie du rêve | | |
| Nouveaux compléments métapsychologiques à la théorie du rêve | <i>Régnier Pirard</i> . | 41 |
| L'enjeu de l'inconscient dans l'interprétation des rêves | <i>Antoine Vergote</i> . | 55 |
| Neurophysiologie du rêve | | |
| Le rêve et les recherches actuelles sur le sommeil | <i>Marc Callens*</i> . | 71 |
| La science et le rêve: projet pour une nouvelle <i>Esquisse</i> | <i>Philippe Cattiez</i> . | 81 |
| Rêve et littérature | | |
| <i>L'Aurélia</i> de Nerval ou un «Discours du Rêve»... | <i>Roger Dragonetti*</i> . | 95 |

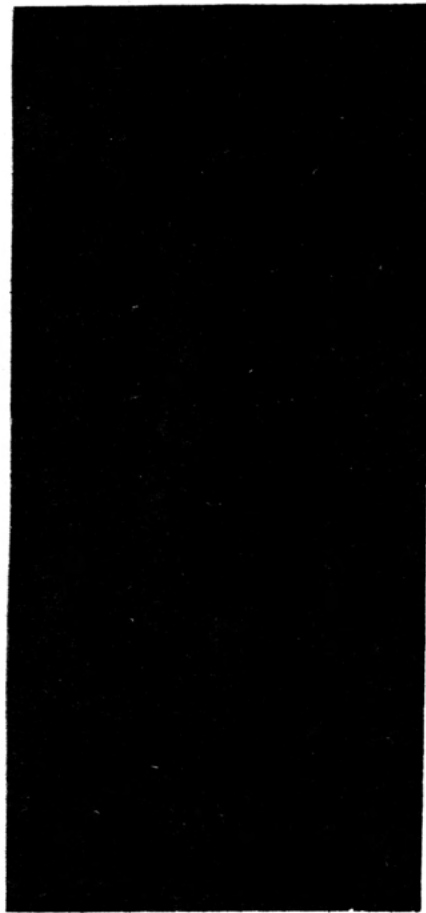
Nous remercions *Filip Denis*, *Michel Franssens* et *Walter Swennen* pour les documents dont ils nous ont aimablement autorisé ici la publication.

| | | |
|-----------------------|---|-----|
| <i>Walter Swennen</i> | Dessin, non daté | 1 |
| | Huile et émail sur toile, 1985 | 2 |
| | Dessin, 1990 | 54 |
| | Huile et émail sur toile, 1985 | 69 |
| | Fusain et sanguine sur papier, 1983 | 94 |
| | Poème, non daté | 102 |
| | (Photos: Fabien de Cugnac) | |

Michel Franssens Dessins extraits d'un livre-poème, déc. 87, aux pages 6, 26 et 101.

Filip Denis Dessins extraits de *Coins*, livre-objet, 1967, aux pages 18, 22, 25, 40, 70 et 93.

La photo de la page 34 est de Pascale de Villers.



UN MOT SUR LES AUTEURS

Mark Callens*

Gewoon Hoogleraar in de neuro- en psychofysiologie in de Faculteit Geneeskunde en in de Faculteit Psychologie en Pedagogische Wetenschappen van de Katholieke Universiteit Leuven.

Hield zijn voordracht oorspronkelijk in het Nederlands.

Dank aan Mevrouw M. Roelants-Sneessens voor de vertaling.

Philippe Cattiez

Psychiatre au Centre Chapelle-aux-Champs, Service de psychiatrie, Université catholique de Louvain en Woluwe (Bruxelles).

Jozef Corveleyn

Docent aan de Faculteit Psychologie en Pedagogische Wetenschappen van de Katholieke Universiteit Leuven.

Ondervoorzitter van de Belgische School voor Psychoanalyse.

Francis Croufer

Psychiatre à Embourg (Liège).

Henri De Caevel

Médecin-généraliste à Tournai.

Roger Dragonetti*

Ancien professeur en littérature médiévale des Universités de Gand et de Genève.

Lucien Israël*

Psychanalyste et professeur de psychiatrie à l'Université de Strasbourg.

Jean Florence

Professeur aux Facultés universitaires Saint-Louis, à Bruxelles, et à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve). Directeur du Centre d'études théâtrales dans la même université.

Jean-Claude Quintart

Psychiatre à Bruxelles.

Président de l'Ecole Belge de Psychanalyse.

Antoine Vergote

Emeritus Gewoon Hoogleraar van de Katholieke Universiteit Leuven en Emeritus Buitengewoon Hoogleraar van de Université catholique de Louvain.

Hield zijn voordracht oorspronkelijk in het Nederlands.

AVANT-PROPOS

L'Ecole Belge de Psychanalyse a fêté ses 25 ans d'existence en organisant un colloque sur *Le Rêve* le 18 novembre 1989.

Par le choix de ce sujet nous avons voulu réactualiser l'un des thèmes fondateurs de la psychanalyse en l'abordant sous différents aspects: clinique, métapsychologique, neuro-physiologique et littéraire. Ce faisant, nous sommes restés dans la ligne des préoccupations de l'Ecole depuis sa fondation, en 1964: réaliser un retour à Freud et une ouverture de la psychanalyse aux sciences humaines qui peuvent renouveler la compréhension des théories psychanalytiques.

Un bref rappel historique situera l'Ecole Belge de Psychanalyse parmi les autres associations existantes. Au début des années soixante a mûri, chez un certain nombre de personnes d'horizons variés, l'idée de fonder une nouvelle association de psychanalystes. Ces «pères fondateurs» avaient acquis, au cours des années antérieures, une formation psychanalytique en divers contextes internationaux et dans différentes traditions de culture analytique: l'association qu'ils envisageaient de créer devait répondre à un certain nombre d'aspirations et de perspectives dont ils avaient ainsi hérité et qu'ils ne voyaient pas représentées en Belgique à l'époque.

L'enseignement de Jacques Lacan allait exercer à cet égard une influence importante: la plupart de ces futurs fondateurs avaient en effet fréquenté l'enseignement de Lacan et désiraient poursuivre l'ouverture et le renouveau que celui-ci apportait au sein des théories et de la pratique analytiques. Ils appréciaient particulièrement le travail de réflexion fourni par Lacan et les membres de la Société française de Psychanalyse. Certains d'entre eux avaient, en outre, eu la chance de découvrir cette ouverture soit à l'intérieur de la Société néerlandaise (*Nederlands Genootschap voor Psychoanalyse*), soit dans un dialogue avec la phénoménologie.

Les activités de l'Ecole ont effectivement commencé en 1964 sous forme de séminaires et par la formation de jeunes analystes. A présent, ces jeunes analystes ont grandi. Et l'Ecole s'est agrandie. En retracer l'histoire en détail demanderait que soient évoquées les différentes étapes de son développement et l'extension sociale de la psychanalyse elle-même, mais aussi la survenue de conflits et de crises, et les réponses que chacun et l'Ecole dans son ensemble y ont apportées. Il faudrait encore parler de la situation de l'Ecole telle qu'elle se présente aujourd'hui... Quel que soit l'intérêt certain d'une telle démarche, cela nous mènerait trop loin et sortirait du cadre de notre propos, qui est plutôt de situer l'Ecole dans ce qui fait sa permanence et sa spécificité.

L'Ecole Belge de Psychanalyse s'est voulue avant tout un lieu de rencontre, où la psychanalyse soit constamment soumise, dans un esprit d'ouverture et de rigueur, à une réflexion tant en ce qui concerne sa théorie que sa clinique. Elle s'est par ailleurs préoccupée de l'enseignement de la psychanalyse et s'est chargée de la formation de nombreux cliniciens en vue d'une pratique analytique toujours à nouveau repensée. Cette Ecole se caractérise donc principalement par son refus de s'enfermer dans l'une ou l'autre forme de dogmatisme, et par le souci qu'elle a de s'ouvrir au contraire aux nouvelles tendances qui se font jour dans le monde analytique, ainsi qu'à l'apport des autres sciences étudiant l'homme dans la multiplicité de ses aspects. Et, d'autre part, elle se caractérise par son souci de ne pas séparer la pratique quotidienne d'une réflexion plus strictement théorique, selon un principe cher à Freud comme on le sait; elle prête donc une réelle attention tant au ressourcement de la théorie dans la clinique qu'à l'exercice d'une pratique psychanalytique éthiquement justifiée. Au-delà de l'analyse personnelle et de l'expérience du contrôle

— qui doit en être distincte — l'École est ainsi un *troisième lieu* d'où l'analyste tire sa formation.

Le livre que nous publions aujourd'hui — comme numéro spécial de notre revue — sous le titre «*Le rêve: clinique et théorie*», rassemble toutes les contributions au Colloque de novembre 1989. Les auteurs les ont retravaillées afin de leur donner la forme d'articles et d'en rendre la lecture accessible et intéressante tant pour les participants eux-mêmes que pour tout lecteur

curieux du sujet, — sujet ancien, s'il en est, mais abordé de cette façon quelque peu différente qui est celle de l'École Belge.

Tel a du moins été leur propos, et tel est le souhait que nous formulons en préfaçant ici ce volume.

Jean-Claude Quintart et *Jozef Corveleyn*
Président Vice-Président

Rêver, aujourd'hui

par **Lucien ISRAEL***

Pour vous parler du rêve, je ferai usage de cette liberté dont la psychanalyse devrait être l'une des voies d'accès, alors qu'on la voit pourtant s'enfermer de plus en plus dans des intégrismes où foi et croyances viennent s'exacerber. Quand un psychanalyste, ou n'importe qui, dit: «je crois», il faut entendre: «je voudrais, je souhaite, je désirerais croire», car il n'y a jamais de foi mais des désirs de foi, de croyances. Ces désirs de foi, qui inquiètent tant, entraînent avec eux cet agrippement, ce collage à la théorie parce que, là aussi, on veut croire. Parfois même on est convaincu, comme le délirant de service, que telle théorie psychanalytique est la vérité majeure de l'analyse de notre temps; c'est prendre la psychanalyse pour une science. A partir de là, les malentendus s'engagent et les psychanalystes pullulent car la science est à la portée de tous.

Ainsi de la *Traumdeutung*, qui n'est en réalité qu'une *Deutung*, alors qu'on s'est engouffré comme un seul homme à traduire en français «Deutung» par interprétation. Safouan rappelait que l'«interprétation» était le nom d'un délire. Lacan avait un jour proposé de traduire «Deutung» par *mancie*; au lieu de «science» des rêves, comme on a entendu, ou d'«interprétation» des rêves, on parlerait donc d'oniromancie. Cela avait au moins le mérite d'ouvrir sur un domaine tabou, le domaine de la magie. Je ne crois pas du tout à la magie, parce que la magie est l'exemple même de ce qu'on voudrait croire. Mais que celui qui n'a jamais souhaité être doté — ne fut-ce qu'un instant — de pouvoirs magiques me jette la première pierre.

C'est peut-être parce qu'il sent le soufre que le rêve est relativement peu abordé. Il y a bien eu, il y a quelques années, à Strasbourg, un congrès sur le rêve. Parmi les thèmes abordés

par les psychanalystes, le rêve ne figurait pas dans le peloton de tête. Peut-être parce que Lacan n'en a pas beaucoup parlé, et que, du coup, on a fait comme si le rêve n'existait pas, ou n'avait plus de place. Ce n'est pas une raison suffisante; il y en a d'autrement cuisantes. Parler du rêve, pour un analyste, cela implique qu'aux rêves entendus il ait réagi, voire *dit* quelque chose. A dire quelque chose, il s'expose: pas tellement à son analysant, ce qui ne l'effraie pas trop, mais à ses collègues. Que vont-ils évoquer comme sourate, qu'il aurait ratée; à quoi n'a-t-il pas pensé? Cette peur du jugement et du verdict, où il s'entendrait dire: «tu n'y comprends rien», le pousse à se taire et amène l'analyse à se scléroser; c'est la peur de n'être pas reconnu comme intégriste.

Comme je ne suis pas doué pour l'orthodoxie — dans aucun domaine —, (je présume d'ailleurs que c'est en grande partie pour cela que vous m'avez invité à participer à cette réflexion sur le rêve), j'aborderai le rêve à ma façon; autrement dit, ne vous attendez pas à des développements topologiques. Je ne vais pas réciter la théorie, mais faire comme font les analysants lorsqu'ils ont cru comprendre — et parfois même lorsque, analystes débutants, on a pu peut-être le leur laisser croire — que nous nous intéressions aux rêves: je vais vous inonder de rêves. Parce que le rêve est, disait Freud, la voie royale d'accès à l'inconscient. (On verra pourquoi plus loin.) Et puis surtout, parce que, lorsqu'on parle de rêves et qu'on appelle le rêve à la rescousse, il s'en présente toujours un. Rassurez-vous, je ne vais pas vous encombrer tout de suite par les miens. J'en ai fait à peu près le tour. Même s'il m'arrive d'en citer l'un ou l'autre, je parlerai surtout des rêves des autres et de ceux récoltés par Freud.

A titre d'introduction, je vais vous raconter le rêve d'une jeune femme qui avait entrepris une analyse parce qu'elle n'était pas très sûre d'elle et parce que ses tentatives d'entrer en relation avec autrui ne réussissaient pas très bien. Au bout de quelque temps d'analyse, un temps relativement court, deux ans environ, elle s'est senti le courage de quitter la ville où elle résidait habituellement pour aller perfectionner ou compléter ses études à Paris. Lors de la dernière séance, elle raconta ce rêve :

«Elle est à Paris mais ne reconnaît pas Paris. Il y a un fleuve et de magnifiques bâtiments modernes tout le long du fleuve. Puis, comme à l'entrée des communes en France, il y a sur un panneau le nom de la ville, et là il est écrit : *Paris-sur-Seine.*»

Cette jeune femme n'associait pas beaucoup sur ses rêves, je ne l'y avais d'ailleurs pas encouragée, mais comme c'était la dernière séance, j'ai eu envie de lui faire un petit signe ou plus exactement de lui donner un signifiant. Et je lui ai dit, vers la fin de la séance : «Un pari sur l'avenir». Ses études terminées, elle a trouvé un emploi dans sa ville et elle est revenue transformée. Elle reprend un travail avec moi et elle dit : «Ce que vous m'avez dit lors de la dernière séance, cela m'a accompagnée pendant tout le temps que j'étais à Paris et je me suis sentie me transformer, changer. J'ai bien réussi mes études et j'ai trouvé un travail satisfaisant». Elle est extrêmement contente de pouvoir reprendre cette analyse.

J'en ai parlé à mes collaborateurs, jeunes et beaucoup plus orthodoxes que moi, et leur visage s'est un peu allongé : «Est-ce qu'en parlant, vous n'avez pas coupé la parole à l'analysante?». Ayant l'habitude de cette analysante, je savais que, quoi que je fasse, elle n'aurait pas beaucoup parlé. «Est-ce qu'on n'empêche pas l'analysant de trouver lui-même son discours et de le construire?» diront d'autres. C'est vrai, mais pour que le vide soit source de quelque chose, je crois qu'il ne faut pas trop hésiter à le souiller un peu. Qu'on ait à faire à une perle de culture ou à une perle naturelle, il y a toujours un germe à l'intérieur. Dans la perle de culture, le germe est un peu plus gros, un peu plus grossier, mais le processus est le même.

Ce qui importe dans le récit de ce rêve, c'est que trois thèmes s'en dégagent : il y a bien sûr le **transfert**, il y a l'**interprétation**, et il y a les **effets**. Ceci m'indique le plan que je tâcherai de suivre et les trois chapitres que j'essaierai de développer. Je précise que je ne traiterai ni du cauchemar, ni de la question du rêve chez les psychotiques. Je resterai strictement freudien, c'est-à-dire que je m'occuperai du rêve de tout un chacun.

Le transfert

Je suis bilingue, ce qui me permet de travailler aussi bien avec des gens venant de France que d'Allemagne, et j'ai souvent la surprise de les entendre dire ceci : le transfert est bien engagé quand l'analyste apparaît dans le rêve. Cela me paraît d'une naïveté incommensurable, parce qu'on ne voit pas pourquoi quelqu'un viendrait raconter ses rêves à quelqu'un d'autre s'il n'y avait pas de transfert ; d'autre part, cela témoigne d'un remarquable analphabétisme : comment peut-on croire encore que les images du rêve et les «personnages» du rêve ont un rapport quelconque avec ces personnes dans la réalité ! Nous n'en sommes plus au temps de Joseph Breuer. Il y a une règle mais on ne peut pas appeler cela une règle. S'il y a une évidence, c'est que tout ce qui survient dans l'imagerie du rêve ne peut être qu'un représentant du rêveur. Toutes les positions du rêve, les places du rêve, sont des facettes du rêveur, qu'il les approuve ou qu'il les rejette. Le rêve peut se comparer à une pièce de théâtre où tous les personnages d'un auteur ne sont que des émanations de cet auteur lui-même.

Donc, ce n'est pas la présence de l'analyste dans les rêves qui vient signifier le transfert ; cette présence équivaldrait plutôt à la déclaration suivante faite à l'analyste : «Tu vois, je n'ai pas besoin de toi, je te porte en moi et cela suffit amplement».

Le temps pendant lequel on rêve n'occupe pas tout le sommeil et ce qu'on raconte de ses rêves n'est qu'une infime partie de l'activité onirique. La question n'est pas tellement : pour-

quoi a-t-on retenu précisément ce petit morceau? Car je présume que, selon le moment du réveil ou la profondeur du sommeil, certains rêves s'enregistrent mieux. Mais, pour nous, la question est «pour *qui* rêve-t-on?». On rêve pour l'analyste lorsqu'on est en analyse. La partie mémorisée du rêve a toujours un destinataire. Cette notion n'est même pas une découverte des psychanalystes puisque le Talmud dit déjà qu'un rêve non interprété est comme une lettre non lue. Reste à savoir qui doit lire la lettre? Ceux d'entre vous qui connaissent le cinéma classique se souviendront de l'un de ces grands rôles de Jovet dans *La fin du jour*. Jovet s'envoie lui-même d'anciennes lettres d'admiratrices pour faire croire aux autres qu'on l'admire toujours. Il n'y a aucune objection à ce que le destinataire d'un rêve soit le rêveur lui-même. Mais il ne peut y avoir, au cours d'une analyse, de rêve qui ne soit un rêve de transfert.

Il y a relativement peu de rêves chez l'adulte. Je citerai l'un de mes classiques habituels, ceux-ci étant, en dehors du théâtre et de la littérature, choisis parmi les chanteurs:

*Avec mes yeux tout délavés,
qui me donnent l'air de rêver,
moi qui ne rêve plus souvent.*

On aura reconnu les paroles d'une célèbre chanson de Moustaki.

L'adulte s'intéresse peu à ses rêves; il est seulement quelqu'un qui est sorti de la dépendance, fût-elle imaginaire. Mais si vous rêvez beaucoup, c'est que vous êtes encore jeune. Si l'adulte ne retient pas ses rêves, cela ne veut pas dire qu'il ne rêve pas. L'activité onirique est aussi importante chez lui que chez les sujets jeunes ou que chez les animaux. Freud écrivait déjà: «*Wo von träumt die Ganz? Vom Kukuruz*» — «De quoi rêve l'oie? De maïs». Au moins cela, ce sont des rêves consistants! Pour l'être humain, c'est beaucoup plus fluide, plus subtil. Il est plus volatil, l'objet de son désir.

Je vais vous raconter maintenant un autre rêve qui a scandé une très longue analyse et qui, au cours des différentes étapes, a changé de signification. Il évoque le travail de Freud dans EIN KIND WIRD GESCHLAGEN (ON BAT UN

ENFANT). Il s'agit d'une dame déjà relativement âgée au moment où elle commence l'analyse, mais très sportive et pratiquant la plongée sous-marine. Dès le début de l'analyse, elle raconte un rêve simple et court: «Elle plonge dans une eau qu'elle connaît bien en Méditerranée et elle se trouve nez à nez avec un hippocampe».

Cette dame est une demoiselle âgée qui n'a pas d'enfant. D'emblée elle dit: «Oh ça, c'est évident! L'hippocampe, on connaît toutes ces histoires de gestation, du rôle du mâle dans la gestation, enfin ... ça ne signifie rien d'autre que mon désir d'avoir un enfant». L'analyse continue, se développe et, au bout d'un certain temps, le père étant entré en scène, la dame dit: «Mais bien sûr, ce rêve de l'hippocampe, c'est avoir un enfant, mais pas n'importe quel enfant: un enfant du père». On voit un peu mieux le pourquoi de l'hippocampe. Puis, *exit* le père — oh! pas dans la réalité, il était mort depuis longtemps — mais dans la séquence analytique où il cède la place à la mère. Vient alors la troisième phase d'interprétation: «Pourquoi est-ce que cet hippocampe ne voudrait pas dire que moi, femme, je pourrais faire un enfant à ma mère?». Là, cela a tenu fort longtemps. Ça lui plaisait bien comme idée. Ça la travaillait assez pour qu'après de nombreuses années lui vienne enfin l'idée que ce n'est peut-être pas à la mère qu'il s'agit de faire un enfant, mais au père. Là l'hippocampe était tout à fait à sa place. Il ne restait plus qu'un dernier pas à franchir, pas un peu délirant. Mais le délire n'est-il pas parfois le seul accès qui reste à la liberté? La dernière formule sur laquelle l'analysante est partie, assez rêveuse justement, a été: «Moi, un homme, moi qui n'ai jamais voulu être femme, je pourrais avoir un enfant du père».

Bien sûr, ces transformations étaient liées au rôle qu'elle m'attribuait, c'est-à-dire à la phase transférentielle dans laquelle elle se trouvait. Les différentes phases d'interprétation de ce rêve, qui ont toutes été faites par l'analysante, évoquaient pour moi le fantasme analysé par Freud dans ON BAT UN ENFANT. J'ai eu la stupéfaction de voir ces dernières années comment ce fantasme avait été utilisé par les intégristes de la psychanalyse. On avait numé-

roté les phases de ce fantasme et on avait considéré que toute analyse de fantasme devait obligatoirement passer par ces différentes phases. Lorsqu'un analysant par exemple avait le malheur de sauter l'une de ces phases, on n'hésitait pas à considérer qu'il s'agissait d'une résistance et qu'il avait caché une étape intermédiaire à l'analyste. Je présume que Lacan a dû se retourner une paire de fois dans sa tombe en entendant cela; c'est du moins ce que je me dirais si j'étais encore assez croyant pour imaginer qu'il ait pu l'entendre.

Les modes d'interprétation

Je commencerai par quelque chose qui n'est pas tout à fait un rêve mais un dessin de Reiser. Je pense que certains d'entre vous connaissent ce dessinateur français. On voit deux camions sur une route. L'un porte l'inscription *Jus de fruit*. Le deuxième porte l'inscription *Transport d'enfants*. La suite s'impose! Les deux camions se rentrent dans le chou. Et, sur les camions bien emboîtés l'un dans l'autre, on peut alors lire: *Jus d'enfants*. Je pense que, si Freud avait connu ce dessinateur, il se serait servi de cette condensation. J'avoue que je continue personnellement à utiliser les termes de condensation et de déplacement parce que je n'ai jamais su auquel correspondait la métaphore et auquel correspondait la métonymie. Je ne pense d'ailleurs pas qu'on puisse le savoir, pour la bonne raison que les deux sont associés: la détermination et le signifiant. Dans son dessin, Reiser avait probablement interprété le désir des camionneurs; et lorsqu'on les voit à l'œuvre, on ne peut que souscrire à cette interprétation. La question est toujours celle-ci: de quel droit un analyste va-t-il introduire dans ce qu'on appelle «l'interprétation du rêve» quelque chose qui ne vient pas entièrement de l'analysant, mais en partie de lui? Mais, heureusement pour nous, il y a Freud.

Référons-nous donc à un rêve de la TRAUM-DEUTUNG qui s'appelle *le rêve du chimiste*. Je ne vais pas reprendre ce rêve en détail, car il est

fort long. C'est un chimiste qui raconte à Freud un rêve où il est pris lui-même dans son expérimentation: il se trouve à l'intérieur d'un *Erlenmeyer* de verre. Il s'agit en fait pour cet homme de surmonter une inhibition à fréquenter les dames. A la fin de son rêve, il se réveille à moitié et se répète le rêve parce qu'il veut le raconter à Freud. Il craint la conclusion du rêve et est très excité pendant ce demi-sommeil; il se répète tout le temps: «*Phenyl, phenyl...*»

Au cours du travail d'analyse du rêve, ledit patient explique à Freud que tous ces radicaux en «yl» lui ont toujours bien plu: *benzyl, acetyl...*, parce qu'ils sont commodes à employer. Et Freud de lui proposer un nouveau mot, «*Schlemihl*», qui veut dire benêt. Le patient raconte avoir lu pendant l'été un livre qui traitait de «*schlemiliés*», les exclus de l'amour. Ce rapprochement le fait beaucoup rire et il concède à Freud qu'il avait bien pensé que ç'aurait vraiment été un acte «*schlemihl*», un acte de benêt, que de ne pas aller au rendez-vous qu'une dame lui avait fixé. Alors, est-ce que Freud, en introduisant ce radical qui venait en bonne partie de lui, empêchait le libre discours du sujet? Je crois que non.

On ne va pas pour l'instant discuter des effets de l'interprétation, de la dimension symbolique qu'il y a dans une rencontre interprétative. Il est certain que l'interprétation de Freud a permis à son patient de déplacer ou de dépasser un moment d'inhibition. Est-ce que cela apporte quelque chose au sujet, de dépasser un symptôme névrotique? C'est une question qu'on m'a fréquemment posée. A quoi sert-il de dépasser la névrose? Cela paraît être une question métaphysique et je ne suis pas équipé pour y répondre.

Je me souviens d'un autre rêve raconté par un étudiant dans une discussion entre amis. Dans ce rêve il attrapait une rage de dent avant un rendez-vous qu'il avait avec son doyen. Un analyste qui se trouvait là lui dit: «Vous avez une dent contre votre doyen». C'était parfaitement vrai. Alors, on pourrait dire: «Oui, mais voilà justement l'exemple d'un rêve qui n'est pas un rêve de transfert». Je n'en suis pas convaincu, car la situation dans laquelle se

trouvait cet homme n'était pas imprévue; il savait qu'il allait rencontrer un troupeau d'analystes, et que chacun allait y aller de sa petite interprétation.

Maintenant, quitte à paraître à certains un peu avancé pour mon âge, c'est-à-dire atteint d'Alzheimer, je vais vous raconter un rêve que j'ai déjà raconté publiquement, il y a de cela 28 ans. J'avais été chargé d'un rapport à ce qui s'appelait «Les Journées provinciales de la Société française de psychanalyse». C'était en 1961. Le rapport s'appelait «Rêve et symptôme» (vous voyez, je ne sors pas du rêve). Je rêvais peu... et j'étais très embarrassé car, à l'époque, tous les illustres personnages devant lesquels j'allais parler m'impressionnaient considérablement, — surtout Lacan, bien sûr, mais les autres ne me rassuraient pas davantage. J'avais travaillé la TRAUMDEUTUNG dans tous les sens, j'avais fait des fiches à multiples entrées et... c'était assez rasoir! Et puis, comme toujours, accompagnant les considérations que j'avais pu faire à l'époque, mon inconscient a produit un rêve:

Je me trouvais à un balcon et je vois arriver un triporteur qui s'arrête devant la maison. Je suis en train de lire sur ce balcon et mon regard est attiré par une phrase en allemand: *Sein Erreger war Anhänger*, ce qui veut dire «Son provocateur était disciple (ou remorque)». Dans les quatre mots en allemand, retenez aussi les mots impairs: *sein, war*.

Ce que j'avais raconté ce jour-là dans mon rapport n'a pas tellement intéressé les gens; par contre, le rêve, cela les a beaucoup excités! Alors, des interprétations, j'en ai eu à profusion. Je me souviens entre autres d'une suggestion de Françoise Dolto qui m'expliqua que c'est tout à fait normal qu'un homme rêve de triporteur. Je m'en étais un peu douté, mais ce n'est pas dans ce sens-là qu'elle l'entendait. Les bijoux de famille à fleur de lys, le chiffre trois, tout cela, j'y avais pensé et je l'avais dit. Elle m'a dit qu'il y avait encore autre chose: «Quand un homme rêve de triporteur, c'est son désir de grossesse», — ce qui en soi est une très bonne interprétation. Car si Freud a été un peu obnubilé par le *Penisneid*, cela m'étonnerait que

les hommes ne lui aient pas livré ce désir de grossesse. Il est allé le chercher chez Schreber, mais ce désir n'est pas l'apanage des psychotiques; l'évolution culturelle, les nouveaux pères, les scientifiques qui travaillent la question de façon à ce qu'enfin on puisse se débarrasser des femmes, tout cela nous rapproche, en effet, de ce fantasme: on fera des enfants entre nous...

Après la séance, Lacan, qui était tout de même très respectueux et qui savait que j'avais une frousse bleue de lui et de ce qu'il allait me dire, m'a amené au tableau où j'avais écrit: *Sein Erreger war Anhänger*. Il m'a montré le premier et le troisième mot, et m'a demandé si je ne croyais pas que cela pouvait être deux formes d'un même verbe. Il n'a rien dit d'autre: «*sein, war*». Par cette interprétation, et cela en est une, il m'a ouvert les yeux à une mise à distance du sens, du sens «obvie» comme dit Levinas. A partir de là, est devenu évident pour moi le fait qu'il existe deux types d'interprétation: une interprétation du contenu qui peut être tout à fait utile à un moment de stagnation pour relancer le travail, et puis, une interprétation signifiante où il ne s'agit plus de savoir ce qu'on peut mettre dans le wagon, mais de mettre justement ces wagons à notre disposition.

Je crois que l'intérêt de notre travail n'est pas de donner une interprétation définitive mais bien une interprétation qui va être en permanence remaniée et à laquelle on ne croira pas de façon définitive. Etre prêt constamment à renoncer à une interprétation pour en faire advenir une autre est une méthode chère au Talmud. Le Talmud passe son temps à détruire la phrase qu'il commente. D'auteur en auteur, de docteur en docteur, de siècle en siècle, toutes les interprétations sont prétexte à conserver les interprétations antérieures pour les nier, les détruire, — en y ajoutant quelque chose. Car la question fondamentale que se posent les docteurs de la Loi dans ce monument qu'est le Talmud, est la question qu'on pose à l'interprète suivant: «Qu'est-ce qu'il y a de *neuf* dans ton interprétation? Qu'est-ce que cela apporte de neuf par rapport au précédent?». Même si

notre visée est radicalement différente de la visée fondamentale talmudique — qui est un enrichissement du sens, alors que notre visée fondamentale est un enrichissement du sujet —, les méthodes restent les mêmes. Nous pouvons aussi nous poser la question: «Y a-t-il du neuf? Que peut-on créer de neuf sur nos interprétations?» Même si cette interprétation est fautive, cela n'a pas d'importance.

Les effets

L'interprétation est signifiante, dans le sens où elle dégage des signifiants. Mais que veut-on dire par «dégager des signifiants»? Je me souviens qu'à mes débuts, des analystes venaient parfois dire: «Dans cette séance, il y a eu un signifiant». De Saussure n'était pas encore passé par là! Dégager un signifiant, c'est le vider de son sens pour l'offrir ou l'ouvrir à des sens qui appartiennent au sujet et qui ne sont pas obérés, hypothéqués par les identifications sous lesquelles il croule. Je ne vous ai pas dit qu'après mon rêve du triporteur, j'avais éprouvé un sentiment de soulagement énorme. Bien sûr, je tenais grâce à lui mon introduction à un rapport qui me pesait, mais il peut arriver dans d'autres rêves qu'on éprouve ce sentiment de soulagement. Chacun de nous en a fait l'expérience, que ce soit pour lui ou avec ses analysants. Or, ce sentiment de soulagement, cela devrait tout de même vous faire dresser l'oreille. Quelque chose a été évacué; on s'est vidé de quelque chose. La forme de la phrase de mon rêve du triporteur, vue par le biais du verbe «*sein — war*» pointé par Lacan, recouvrait quelque chose qui a mis des années à mûrir et à se développer: une sorte d'évacuation de séries d'identifications.

C'était aussi le *war* du «*Wo es war soll ich werden*», et je me demande si ce n'est pas à ce *war*-là que pensait Lacan. Dans sa traduction plus satisfaisante de cette phrase, le *ich* ne signifie pas le moi, mais le «je» de la subjectivité et du sujet. Dans cette traduction, le «je» du sujet est conçu comme vidé de ses pelures d'oignon que sont les identifications. Et ce qui

est créateur, c'est le fait que ce vide fasse place pour le désir, qui acquiert ainsi sa fonction créatrice.

Pour mieux faire comprendre la portée de mon rêve du triporteur, je dois restituer son histoire et sa genèse, ce qui permettra de commenter les deux autres mots de la phrase: *Erreger* et *Anhänger*. En suscitant et en sollicitant mon rapport sur «Rêve et symptôme» ou en me l'imposant, Serge Leclair m'avait mis dans une situation embarrassante; les Journées provinciales, comme leur nom l'indique, étaient en principe destinées à la formation des provinciaux et devaient être animées par eux. Alors, le *Erreger*, celui qui avait provoqué la chose, c'était bien sûr l'ami qui m'avait mis dans cette situation qui ne me plaisait pas du tout à l'époque. Et par *Anhänger*, remorque ou disciple, je me vengeais de lui en introduisant l'ambiguïté du terme, l'homophonie de la remorque et du disciple. D'une part, certainement, j'avais envie d'être reconnu par le maître, et en même temps, je me consolais en me disant: «Eh bien! ma foi, ça n'est qu'une remorque».

Par rapport au désir d'être, pointé dans le verbe de la phrase, ces deux autres termes pairs du rêve interrogeaient le fait d'être disciple ou remorque. En même temps, quelque chose en était évacué.

Pourquoi le rêve ne serait-il pas un de ces objets *petit a* auquel nous tenons et dont il nous faut pourtant nous séparer? La place laissée libre par le rêve, la place laissée vide par l'objet *petit a*, chu ou déchu, permet dans le vide ainsi créé de forger d'autres pensées, d'autres concepts. Renoncer à «garder» ce rêve (que ce soit le garder pour soi sans le raconter ou que ce soit simplement le retenir en mémoire), est une forme d'accès à la castration. Ce qui reste l'impératif de la psychanalyse et nous montre aussi autre chose: que le refoulé est probablement la source du poétique.

Avant de conclure, je voudrais revenir sur deux questions: celle des rêves en série, et celle de la représentation du rêveur dans les images du rêve.

Questions complémentaires

Je n'ai pas de souvenirs de cauchemars en série, mais bien de rêves en série et de rêves effrayants en série! La différence que je fais entre un rêve effrayant et un cauchemar est celle-ci, que le cauchemar réveille le dormeur, alors que le rêve effrayant peut être le souvenir d'un autre rêve nocturne. Dans les rêves en série, il est possible, et même probable, qu'en raison de la position transférentielle occupée à ce moment-là par l'analyste, celui-ci y soit pour quelque chose, — mais il y est pour quelque chose comme il y est pour quelque chose dans le tranfert. Ce n'est ni une parole, ni un geste, ni un signe extérieur quelconque qui provoque ce tranfert; il est à la place d'où le tranfert va être suscité, avant même d'ailleurs que lui-même n'apparaisse en chair et en os.

J'ai en tête par exemple une série de rêves de sorcières: un homme qui rêvait pendant plusieurs semaines de sorcières. Bien entendu, je me suis vu à cette place. Mais, à l'époque, j'étais jeune, je ne pouvais même pas me dire: «Pourquoi justement cette vieille femme», comme dit Faust à Méphisto. Ce qui est certain, c'est que la sorcière (ou les sorcières) du rêve était un aspect à la fois très connu et pas du tout conscient de la mère de mon patient. Or, il fut un temps, dans l'évolution historique de l'analyse, où l'on disait: un tranfert est toujours maternel. Je l'ai moi-même soutenu et répété, et c'est souvent vrai. Alors la responsabilité ou la faute, — peu importe le rôle déterminant qu'a l'analyste dans ces rêves, — réside dans le temps pour comprendre, le temps mis par tout analyste-homme débutant à se reconnaître dans un tranfert maternel. C'est une ébauche de réponse à la question des rêves en série, une première indication de la voie à suivre; il s'agira de se demander: «Qu'est-ce qui, dans le tranfert à ce moment-là, n'est pas compris, entendu par l'analyste?», car la conséquence en est que le cauchemar, aussi bien que le rêve effrayant, va être obligé d'insister. C'est donc comme cela que ça marche, mais il faut nous pousser aux fesses pour qu'on comprenne. On n'a jamais envie de comprendre. Le désir

n'est pas un désir de comprendre. Le désir est un désir de comprendre à côté — s'il existe — mais pas ce qu'on nous dit. Parce que ce qu'on nous dit, ce n'est pas sympathique — pas toujours.

Concernant la règle évidente que j'ai avancée plus haut, selon laquelle on peut retrouver le rêveur dans les différentes positions et places indiquées par les personnages du rêve, on m'a objecté une phrase écrite par Freud en 1923 dans un article intitulé: REMARQUES SUR LA THÉORIE ET LA PRATIQUE DE L'INTERPRÉTATION DU RÊVE. Freud y dit d'abord que l'apparition du rêveur caché sous d'autres personnes n'est pas plus étonnante que la multiplicité du moi dans la pensée vigile. Mais il refuse l'idée que *«toutes les personnes qui apparaissent dans le rêve doivent valoir pour des parties liées et des représentants du moi propre»*.

Certes, il est vrai que ce n'est pas n'importe quel personnage qui apparaît dans le rêve. Mais la réalité de ces personnages évoqués ou invoqués ne me paraît pas avoir tellement d'importance dans une interprétation éventuelle, car interpréter quelque chose qui concerne une personne étrangère à l'analyse ne nous apporte rien, et pourrait conduire sur une fausse route. Où Freud a raison, c'est dans le choix des personnages. Car ce choix peut être éclairant, non pas en raison de telle ou telle réalité du personnage en question, mais en raison de l'identification justement, qui repose, comme Freud l'a lui-même souligné, sur ce que Lacan a traduit par le «trait unaire», *Ein einziger Zug*. C'est sur ce trait unaire que l'on peut éventuellement porter l'accent pour retrouver dans ces personnages annexes, — que dans d'autres disciplines ou d'autres techniques on a appelé des «moi auxiliaires», — des personnages pouvant apporter à l'analysant quelque chose qui lui appartient en propre mais qu'il n'est capable de reconnaître que par le truchement de ces mêmes personnages. Telle est la réponse que je pourrais faire à cette argumentation de Freud, — bien que, venant de sa part, celle-ci mérite tout de même d'être prise sérieusement en considération.

Je vais donner un exemple pris dans un rêve personnel qui montrera l'intrication des autres personnages. C'était un rêve que j'ai fait au cours d'une de mes analyses.

Je me trouve dans un restaurant (pour les gens qui me connaissent, ce n'est pas tellement étonnant) et le cuisinier vient me saluer et me dit: «*Aimez-vous la brandade?*».

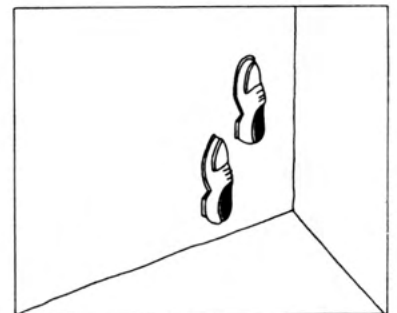
Or, c'est exact, j'aime beaucoup la brandade, comme beaucoup d'autres choses. L'analyste ne mouffetait pas. Je ne sais pas s'il a entendu quelque chose tout de suite. Il a fallu que je lui explique. J'avais un ami qui s'appelait Brand (comme l'humaniste strasbourgeois) et qui avait une fort jolie femme; ce qui fait que la «brandade» commençait à prendre forme, si je peux dire — et même forme humaine! Mais c'était largement surdéterminé, parce que j'avais quelque raison de croire que la brandade en question n'était pas non plus indifférente à mon analyste de l'époque. On voit ici comment d'autres personnages entrent donc dans le jeu. Mais s'agissait-il de la brandade en soi? ou bien de la rivalité qui peut naître avec un analyste? Je ne sais pas si la chose est très générale, mais être provoqué par un analysant sur le plan d'une rivalité amoureuse n'est pas non plus exceptionnel. J'ai pratiqué moi-même ce sport et je l'ai subi.



Je vais conclure. Le rêve est un roman. Le hasard a voulu que, ces jours derniers, lorsque j'avais un moment de liberté, je lise un roman justement. Et ce roman, c'est *LA CONTRE-VIE*, de Philip Roth — livre qui a ceci de remarquable que tous les personnages qu'il met en scène sont en permanence en train d'échanger leur place. On n'y est cependant pas perdu, car la place où nous figent nos identifications et qui nous paraît tellement sûre, est une place parfaitement aléatoire. Nous pouvons occuper n'importe quelle place dans le roman. N'est-ce pas exactement ce que nous voyons et ce que nous entendons dans les rêves?

Il y a des cultures sans roman. Il n'y a pas de cultures sans rêves. Le rêve ne vient-il pas occuper une fonction analogue à celle qui, dans notre culture occidentale contemporaine, est occupée par le roman? Cette place de la fiction doit être tenue, de même que celle du rêve qui a comme fonction de compenser les frustrations quotidiennes et de satisfaire le désir, ne fut-ce que le désir de dormir. Le rêve a une fonction compensatoire. Freud a formulé celle-ci en disant que le rêve était là pour satisfaire un désir. La version lacanienne était: pour compenser les frustrations du jour. Les frustrations sont-elles proportionnelles aux exigences d'une vie dont la magie, cette forme avilie de la poésie, est absente?

Lucien Israël



Les rêves et la direction de la cure analytique

par *Jean FLORENCE*

L'hypothèse qu'ici je voudrais avancer est en fait l'élaboration, le développement d'une observation, maintes fois répétée, de l'expérience clinique. Cette hypothèse est celle-ci: **le rêve dirige la cure analytique**. Il n'échappera à personne que cette façon de dire rappelle le titre, volontairement équivoque, que Lacan avait proposé pour une importante contribution à la Société française de Psychanalyse: LA DIRECTION DE LA CURE ET LES PRINCIPES DE SON POUVOIR. L'équivoque a certes produit quelque malentendu dans les milieux concernés, et sans doute ce malentendu court-il encore puisqu'on entend dire que ce serait l'analyste qui dirigerait la cure... Le substantif «direction» peut s'entendre comme l'action de diriger, en effet; mais il peut aussi s'entendre comme le synonyme de «sens». Dans le premier cas, il y a un dirigeant et un dirigé; et voilà l'analyste mué en directeur de conscience. Dans le second cas, le «sujet» de la direction n'est pas une personne, censée savoir à l'avance où la cure va... Préférons donc ce second sens et tâchons de voir où le rêve nous mène. Si l'analyse va dans un sens, nous apprenons que c'est celui de l'angoisse et que, dans cette «direction», le sujet s'avance à reculons, par mille détours, et selon la voie qu'ouvrent — de façon extrêmement concertée — les rêves et les transferts.

«*La plupart des rêves vont plus vite que l'analyse...*»: cette remarque de Freud se vérifie quotidiennement. Certaines analyses commencent par un rêve; et un rêve, comme le signifiant, ne va jamais seul: d'autres rêves lui répondent. Il n'y aura jamais d'interprétation achevée, totalisée, du rêve; à moins que l'analyse entière ne soit cette interprétation même.

Le rêve devance, anticipe, interroge; commente, provoque, dénie, confirme, conteste, ironise... En parlant en ces termes, je confère au rêve une singulière autonomie. C'est qu'en effet il intervient de façon capricieuse et arbitraire, imprévisible et diabolique; mais (et on ne peut reconnaître ceci qu'après-coup) il apparaît à point nommé, avec une justesse inouïe dans l'à-propos: au travail analytique, aux associations libres et aux transferts, le rêve impose impérativement sa part, son propre lest d'inconscient.

Prenons simplement au sérieux la formule quelque peu emphatique et «romaine» de Freud: «*Le rêve est la via regia* (en latin dans le texte) *qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique*». Est-ce une allusion du Freud archéologue à *la via sacra* qui, à Rome, conduisait à la demeure de quelque empereur?

Puissance anonyme, le rêve aurait-il des intentions? Mais cela semble contredire cette autre affirmation: «*le travail du rêve ne pense pas, il se contente de combiner...*». C'est l'expérience elle-même qui pourtant me dicte la formule que le rêve dirige la cure, parce qu'il s'y impose comme un sujet, — avec de la ruse, du bruit, de l'éclat; de l'insistance ou du retrait; ou simplement du silence. Disons-le encore autrement: le rêve travaille l'analyse et lui confère un sens singulier. Sens éparpillé, disséminé, errant et qui ne se laissera jamais embrasser d'un seul regard, même au bout du parcours. Le rêve est l'une des conditions de possibilité de l'analyse, tant de l'analyse comme processus particulier dans l'expérience clinique que de l'analyse comme théorie et conceptualisation de la vie psychique, car il assume le désir et le

délire, l'image et le langage, la scène de l'Autre et toutes les autres scènes. Le rêve est le paradigme de la vie psychique.

Je vais développer cette hypothèse de travail en montrant que le rêve et le transfert sont de la même étoffe. Davantage: qu'il y a homologie entre rêver, transférer, interpréter.

On connaît les nombreux débats d'école sur l'usage que ferait l'analysant de ces rêves que, selon l'expression reçue, il «amène» à l'analyste. Et c'est vrai que l'on peut prendre les choses de cette façon et observer que l'analysant apporte ses rêves tantôt comme un cadeau, tantôt comme une bonne (ou une mauvaise) nouvelle, tantôt comme une bombe, tantôt comme une fleur... L'on peut alors s'inquiéter de savoir si l'on considère soi-même la cure comme une partie d'échecs ou un jeu de stratégies, et si l'analysant a quelque intention d'user de ses rêves comme de stratagèmes — afin de séduire, de résister, de plaire, de contredire, de menacer, d'angoisser ou d'apaiser... l'analyste. Mais une telle perspective n'est-elle pas singulièrement «psychologique»? Ne fait-elle pas de la relation analytique une partie à deux au cours de laquelle il s'agirait de jouer au plus fin et de ne pas se laisser posséder? L'analyse y devient un duel de résistants, et les rêves, autant de plats de résistance...

Plus proche de notre travail réel et de ses impromptus me paraît être l'attitude qui consiste à prendre le rêve, de même que toute manifestation de transfert, comme un acte psychique auquel nous avons à conférer la même dignité, la même valeur signifiante qu'à une association libre. Comme le symptôme, le rêve est une façon de se souvenir, de jouir, de répéter, de travailler.

A lire de près la *TRAUMDEUTUNG*, on s'aperçoit que Freud présente le **travail du rêve** comme il définit le transfert. Transférer et rêver puisent aux mêmes nécessités, aux mêmes urgences: celles, pour les représentants inconscients, de pénétrer dans le préconscient et de déboucher dans l'action. Cependant, l'architecture du système psychique comporte le clivage des censures, clivage qui exige que ce mouvement «vers le haut» des représentants

inconscients s'allie à quelque représentation qui se trouve déjà dans le système supérieur, — représentation à laquelle les représentants inconscients **transfèrent** leur intensité et qui leur servira de «couverture». Le phénomène de transfert est donc un processus généralisé de l'inconscient; et le problème du transfert du rêve est une affaire en quelque sorte d'association nécessaire, comme ce serait le cas pour un dentiste américain qui voudrait installer son cabinet à Vienne: il lui faudra d'abord trouver un médecin local qui lui prête le sien, pendant le temps qu'il mettra à se faire un nom dans la ville. Evidemment, cela suppose aussi qu'il trouve un praticien dont la clientèle soit relativement clairsemée...¹

Le besoin de transfert (*Bedürfniss zur Übertragung*) qui vient du refoulé s'impose partout: telle est l'économie générale à laquelle est soumis le mouvement du désir. Le rêve travaille comme le transfert: à partir d'un reste diurne, qui offre à l'inconscient le point où il faut s'attacher pour réaliser ce mouvement de transfert. Le terme de transfert désigne ainsi une sorte de loi qui régit toute la vie psychique inconsciente; le transfert au sens particulier de ce qui a lieu dans la relation à l'analyste n'est, au fond, tout comme les rêves et les autres formations de l'inconscient, qu'une modalité particulière de cette loi. Cela signifie entre autre que, pour l'inconscient, l'analyste a la fonction — indispensable mais contingente — d'un simple «*reste diurne*»...

Ces quelques considérations qui me semblent recadrer les choses me permettent d'aller plus loin. L'interprétation du rêve doit tenir compte de cette légalité inconsciente. Le rêve n'a pas seulement à être considéré pour son contenu; il fonctionne dans une chaîne d'événements psychiques, au sein de laquelle il a une place, un moment, un lieu précis. On se souvient de la dimension éminemment dialectique (au sens de «dialogale») que revêtent les rêves de Dora: ce que Freud a — partiellement — compris, mais trop tard: il dit lui-même qu'il n'a pu deviner à

¹ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, p. 479; G.W. II-III, 568-569.

temps certains transferts précisément signifiés dans les rêves. On se souvient aussi du rêve de la «spirituelle patiente» (rebaptisée «belle bouche» par Lacan dans LA DIRECTION DE LA CURE)²; Freud s'aperçoit d'emblée que le rêve qu'elle lui apporte cherche à lui prouver qu'il se trompe quant à la théorie de la *Wunscherfüllung*: ce qui lui permet d'avancer d'un grand pas dans l'intelligence des relations entre désirs, symptômes, rêves et identifications.

On sait l'importance des rêves dans les analyses de l'Homme aux rats, du petit Hans ou de la jeune fille à laquelle Freud se réfère dans PSYCHOGENÈSE D'UN CAS D'HOMOSEXUALITÉ FÉMININE. A chaque fois, le rêve présente (au sens fort de la *Darstellung*) la situation transférentielle inconsciente, mais avec les distorsions et les «transferts» de représentations qui peuvent échapper à la perspicacité de l'analyste. Est-il d'ailleurs si aisé d'admettre de fonctionner, non pas comme une personne à part entière, mais comme un reste diurne, ce petit reste diurne juste nécessaire pour que se transfèrent les intensités inconscientes? Un reste diurne pas plus digne d'intérêt que ne l'est le dentiste viennois qu'aurait à trouver l'opportuniste américain en mal de cabinet!

Mais revenons à ce que nous disions. La portée pratique d'une telle **présentation** de l'inconscient par le rêve sera évidemment énorme. Quel analyste pourra soutenir semblable relation à l'inconscient? Le problème pour lui sera d'ordre éthique et théorique à la fois. Prendre au sérieux cette solidarité du rêve et du transfert aboutit en effet à mettre en cause une conception par trop psychologique de la «relation» psychanalytique et, par suite, des identifications. Il s'agira de mesurer les conséquences de cette logique transférante, qui opère sur des éléments signifiants, des «restes diurnes», voués aux mouvements des processus primaires. L'analyste n'y est pas en tant que «moi» ou simple «personnage» psychologique, mais en tant que **trait**³ pris dans cette danse, proprement nietzchéenne, des signes.

S'il est difficile d'éviter de considérer le transfert comme un mode de communication intersubjective, ou même comme la dimension inconsciente de toute relation humaine quelque peu intense, l'analyste doit pourtant faire un pas de plus et considérer que les processus primaires sont en quelque sorte la limite de l'intersubjectivité, — ce qui équivaut exactement à la limite des pouvoirs compréhensifs et synthétisants du moi. Je pense que les moments angoissants et difficiles de l'analyse, pour le psychanalyste, sont précisément ces moments où l'intersubjectivité rassurante, avec les sentiments de collaboration, de travail commun et d'empathie qui la caractérisent, se met à faire défaut: moments où le sujet est proprement agi — et même: joui — par les transferts. Le dispositif analytique n'est d'ailleurs pas sans rappeler la disposition psychique particulière d'un rêveur hypnotisé par son rêve: c'est la part que l'analyse a conservée du fameux «rapport» hypnotique. Dans la névrose, comme dans le rêve, le sujet est en rapport pur avec ses propres signifiants, ses symboles opaques, son «dialecte» idiosyncrasique.

L'analyste doit accepter, en tant que témoin de ce rapport, la grammaire et la sémantique originales de ce dialecte: il est tenu d'utiliser dans ce pays étranger la monnaie qui y a cours, et qui est la monnaie de l'économie primaire, du principe de plaisir et de la compulsion de répétition. Et le rêve fournit la possibilité de se procurer cette nécessaire monnaie. Le rêve se saisit du transfert, le démultiplie, l'entraîne dans la ronde infernale (... «*Acheronta movebo*») des mouvements du désir, — dont on a vu qu'il est, par essence, *Übertragung*: transfert.

Rassemblons maintenant les manifestations concrètes de ces opérations-surprises que sont les rêves intervenant dans une analyse, en n'oubliant pas de garder à l'esprit ce qui vient d'être mis en évidence.

² J. LACAN, *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, In: *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

³ Voir notre analyse des rapports entre identifications

et transferts, In: J. FLORENCE, *L'identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires St. Louis, 1984.

1. Le rêve n'est ni un «phénomène», ni un beau thème, ni un objet intéressant, ni une curiosité touristique de l'analyse: il en est un **agent**. Et j'oserai dire, avec toutes les précautions déjà prises plus haut, qu'il en est un «sujet» y travaillant activement.

2. Ce rêve «sujet» vient parfois offrir ses bons offices pour faciliter les entrées en matière: l'analysant parle ainsi au moyen d'un récit onirique. Il peut, pour un temps, demander à cet autre sujet d'assumer la responsabilité de ce qui est dit, et surtout de l'acte si risqué, si «cruel» (au sens où Artaud parle de cruauté⁴) qu'est l'acte de dire, — qui implique l'angoisse, le désir, d'être entendu.

3. Le rêve garnit la table des associations quand elles ne sont pas libres d'y venir: mais son *intervention* est signifiante et n'est jamais seulement décorative. Le travail du rêve est une proposition d'interprétation; il ponctue une intervention ou une construction de l'analyste, — que ce soit pour la confirmer ou pour la ruiner sous forme d'une dérision comique ou sous forme d'un chantage au cauchemar.

4. Le rêve — comme il en est de séculaire tradition — se fait oracle, télépathe, ange annonciateur, voix du destin... mais également chant des sirènes, et théâtre des silènes, et enchantement.

5. Le rêve révèle des fragments de vérité; il fait

voir. Car le rêve est aussi tantôt pédagogue, et tantôt diagnosticien.

6. Le rêve, comparse du sommeil (*Hypnos*), peut encore se faire hypnose, invitation au voyage, hypnagogie et dérive de l'analyse — pour qu'elle devienne elle-même tout entière un rêve dont on n'ait pas à se réveiller: le rêve est tout de même aussi le gardien du sommeil névrotique, du désir de dormir (*Schlafwunsch*) et de la tendance à la régression.

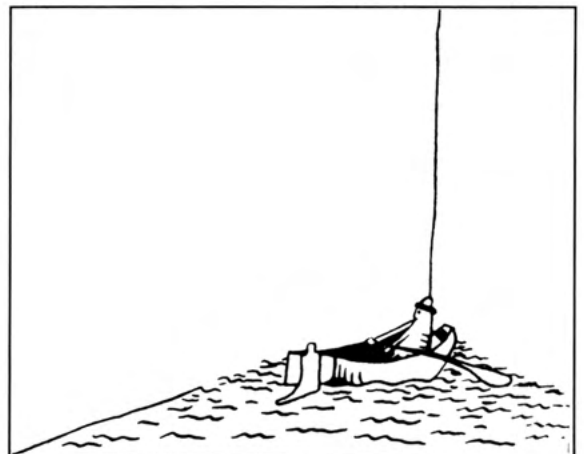
7. Le songe est mensonge: *Träume sind Schäume* dit le proverbe. Ce qui ne veut pas dire bien entendu que nous ayons à nous en méfier...



Ce qui nous précède dans toute cette aventure analytique, ce sont les découvertes et les déconvenues de Freud: si lui-même a pu s'avancer dans ces Enfers — qu'il a remués souvent à son corps défendant — c'est en se laissant inspirer par les rêves. L'inconscient est tellement *Autre*, tellement angoissant, tellement étranger que nous serions complètement désarmés si Freud ne nous avait incités à faire confiance au travail du rêve pour accomplir notre travail d'analystes. Le rêve est ce génial médiateur, ce fabuleux *passer*: lui reconnaître ce statut est sans doute l'un des signes de ralliement majeurs des analystes qui croient — et en font d'ailleurs leur singularité — que le rêve, tout irréel qu'il apparaisse, n'en ouvre pas moins à ce qui est, pour chacun, le plus réel.

⁴ A. ARTAUD, *Le théâtre de la cruauté*, In: *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1964.

Jean Florence



Clinique et pratique du rêve dans le transfert

par **Francis CROUFER**

Le transfert est une forme d'amour qui remet les choses en mouvement là où elles s'étaient arrêtées; mais, comme l'amour, il contient aussi — nous le verrons — son propre obstacle, qui s'opposera à la remémoration du matériel refoulé.

Le mécanisme du transfert est donc déclenché dans la relation analytique quand les contenus refoulés se remettent en marche: le dévoilement se fait au travers des mots du rêve, c'est-à-dire du **récit** de ce rêve qui se déroule dans l'espace et le temps de la cure et de la séance. Notons que la cure s'amorce déjà avant qu'elle ne s'instaure dans ce qui pourrait s'appeler le transfert *anticipé*, — celui-ci s'annonçant par des symptômes, formes de demande d'abord adressée à des profanes avant d'aboutir chez le psychanalyste. Une fois en analyse, l'analysant rêvera du psychanalyste, soit directement, soit par personnes interposées.

C'est cependant en dehors de la séance que se déroulent les rêves, matériel langagier fondamental qui sera, mais pas toujours, ramené dans le cours de la séance. Les restes diurnes de la veille se retrouveront dans le récit du rêve et dans les associations libres du rêveur. Cette voie que l'on dit «royale» mène au désir inconscient.

Mais ce chemin, comme celui du transfert et de l'amour, est en fait un parcours périlleux et semé d'embûches. Qui ose en effet l'aventure qu'est le récit de son rêve?

Est-il suffisant que le rêveur fasse confiance à cet aventurier plus expérimenté qu'est le psychanalyste, lequel est supposé en savoir du moins un bout? Certains ne racontent pas de rêves car, disent-ils, ils ne rêvent pas ou du moins ne se souviennent pas de quoi. Certains en racontent rarement ou n'en livrent que des bribes, qui équivalent à des balbutiements. Cer-

tains en racontent volontiers mais ont, apparemment, les plus grandes difficultés à s'abandonner aux associations libres. D'autres, enfin, inondent la séance de rêves multiples, occluant de ce fait presque toute possibilité d'associations...

Une analyse clinique de l'émergence du rêve va permettre de définir la qualité du transfert à un moment donné de la cure, tout comme dans la relation amoureuse où parfois les mots viennent à manquer ou, au contraire viennent submerger un partenaire étouffé. Le psychanalyste n'est pas cependant un partenaire étouffé, mis sous cloche; il entendra résonner les signifiants. Son écoute, dans le transfert, est celle d'un représentant imaginaire de toutes les autres instances familiales et sociales d'aujourd'hui, d'autrefois et d'ailleurs, mais aussi un représentant du moi du rêveur, — par exemple dans l'identification. Cette représentation a lieu, rappelons-le, sur une autre scène où se **reproduisent** d'autres situations, différentes dans le temps et l'espace, et où les personnages se meuvent et se parlent en changeant de place, de nom, de rôle.

Insistons sur le fait que semblable reproduction par le biais du rêve est plus que la simple répétition d'une situation dans une demande névrotique où s'ancrent fixation et régression; elle est surtout **re-création**, et même *récréation*, comme à l'école. Mais elle diffère du temps de classe, avec ses apprentissages et ses «mimétismes d'appropriation»: la récréation dont nous parlons est ce temps de liberté, cette coupure, ce moment de repos et de rêve où, dans le sommeil, le conscient peut se démobiliser et le rêveur imaginer qu'il n'est plus responsable de ce qui se passe.

Le rêve et le récit du rêve dans la situation

analytique sont donc propices à l'exercice d'une liberté: celle de *re*-créer le ou les moments où la parole s'était arrêtée, interdite, butant contre les embûches de son aventure. La relation transférentielle recrée ainsi les conditions à partir desquelles la parole du rêveur peut prendre un nouvel essor à travers les obstacles d'autrefois et d'aujourd'hui.

De quels obstacles s'agit-il? S'agit-il de ces obstacles jalonnant le parcours de l'évolution libidinale, — celle que l'on a l'habitude de désigner par les «stades» accrochés aux zones érogènes de la bouche, de l'anus et des organes génitaux? Peut-être bien dans l'ordre mais plus encore, dirions-nous, dans le désordre, indiquant par là que, si le rêveur est un être constitué par toute une vie préalable, c'est dans des *structures* actuelles, fussent-elles conflictuelles, que les choses se jouent.

Cet apparent désordre, libéré dans le rêve par le conscient démobilisé, est restitué sur le divan dans un récit structuré par le langage. Celui-ci obéit à des lois bien précises avec des figures de style faisant appel à des métaphores et à des métonymies: jeux d'enfants, école buissonnière des mots adressés au psychanalyste et bien souvent saisis dans le cadre spatial et temporel de son cabinet. Cadre où le rêveur happe les objets: le temps de la séance, son heure, la fenêtre ou la porte qui pourrait s'ouvrir et livrer passage aux fantasmes...

Les objets réels de la séance sont ainsi repris dans le rêve et représentés par des mots et dans des phrases significatives pour traverser le transfert imaginaire et relancer les rapports du sujet à sa parole. Tous ces mots sont dits par un sujet parlant: ils lui appartiennent en quelque sorte et le représentent, — ce qui a fait dire que les signifiants représentent le sujet et, dans un enchaînement aux rebondissements multiples, lui ouvrent les voies de la découverte ou de la redécouverte de soi.

Retour aux sources, sans doute, par ces rêves où le rêveur tente d'accrocher ses mots comme des points de capiton, espérant que l'analyste l'y aidera. Pourtant celui-ci se tait et son silence expose le rêveur à des noyades dans la rivière de son récit. Ses appels renouvelés réveilleront

peut-être quelques riverains complices ou quelques rivaux endormis le long des rives. Les riverains tirent leur eau de la même rivière et, dans cette perspective, il est nécessaire également qu'ils s'entendent pour savoir s'ils vont ou non tirer le petit Moïse des eaux...

Le psychanalyste est placé par le rêveur au centre de ce conflit: tour à tour sauveur ou tyran suivant que le divan sera douillet ou inconfortable, suivant que les objets du cadre de la séance seront, dans ce transfert et cette traversée imaginaires, les signes de son amour ou de son hostilité. Tous les pièges de la séduction se déploient dans un tel jeu et, si le psychanalyste sait se taire sur ses propres demandes et soutenir son propre contretransfert, s'il est suffisamment au clair avec ses propres résistances («la résistance au transfert est la résistance de l'analyste»), son silence ouvrira le passage aux fantasmes du rêveur.

Même s'il est «supposé savoir», même s'il en connaît un bout de par son propre parcours psychanalytique, — parce qu'il s'est lui-même escrimé avec les signifiants de son histoire et de sa culture, — même s'il a bien étudié L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, le psychanalyste ne connaît pas, de prime abord, le sens particulier, précis, que le rêve a *concrètement* pour le psychanalysant qui le raconte. Le sens latent du rêve n'émergera qu'au prix de ce qui est travaillé dans la cure et dans le transfert. Ce prix est lourd. Il est lié à deux renoncements essentiels: celui de l'analyste, qui renonce à séduire et à endoctriner; celui du rêveur, qui renonce à obtenir un sens qui viendrait de l'analyste et que, souvent, il attribue aux objets signifiants du cadre de la cure, responsables de la bonne ou de la mauvaise marche de cette dernière.

Ainsi, petit à petit, le rêveur découvre qu'il peut être responsable de ses rêves: il ose les porter, les faire, s'en souvenir, les raconter et, de plus, associer librement sur leur contenu. Il osera peu à peu reconnaître, laisser renaître son désir inconscient en racontant ses rêves.

Mais à qui?

A celui qui, un jour, ne sera plus celui qui sait, celui qui juge, celui qui interdit, celui qui est supposé détenir tous ces savoirs et pouvoirs

que la société attribue à ses membres: parents, maîtres, etc. Ce faisant, le rêveur ose une destitution de l'analyste qui, de responsable de tous les maux ou de tous les biens, sera devenu plus simplement un garant de la liberté de parole du sujet, même si cette parole vient encore à dérapier dans des lapsus ou des actes manqués.

Mais n'allons pas trop vite en besogne par cette description idéale et revenons au **récit** du rêve. La censure y reste à l'œuvre. L'élaboration secondaire, nécessaire à un récit organisé notamment par sa grammaire et ses figures de style, comportera bien des déformations, — souvent cristallisées sur des restes diurnes empruntés au cadre matériel même de la cure, et faisant ainsi obstacle à l'émergence du sens enfoui dans les processus primaires.

Par exemple, qu'interpréter, quand une rêveuse — dont un des symptômes est une demande concernant sa frigidité et sa stérilité — fait le récit suivant?

«J'ai rêvé à un divan se trouvant dans une chambre secrète et près de moi se trouve un ami et mon père; je cherche à me faire pénétrer mais ne sais par qui. La scène se passe à neuf heures».

— Neuf heures est l'heure de la séance de psychanalyse. Le divan est celui sur lequel elle est couchée.

De quelle heure, de quel «neuf» s'agit-il? De quelle chambre, de quel divan, de quel père, — puisque, dans cette chambre secrète, il y a deux personnages masculins? Et quand elle dit qu'elle cherche à se faire pénétrer, que veut-elle faire entendre au psychanalyste? La question se pose d'autant plus que, quand celui-ci lui propose de répéter le récit de son rêve une deuxième fois, elle fait un lapsus en remplaçant

«pénétrer» par «prénaître» dans le second énoncé. Et que faire de tous les mots suivants, repris dans les associations libres de la rêveuse: neuf-oeuf, père-paire, naître-n'être, divan?

Bien sûr, le psychanalyste peut entendre ce récit en lui assignant divers sens en rapport avec la demande de la rêveuse qui s'adresse à lui; mais quand se situera le moment de l'interprétation, et qui sera... l'accoucheur de sens? De quel droit le psychanalyste interviendrait-il, si ce n'est peut-être parce que la rêveuse l'a choisi, lui, pour parler de cela et, de plus, à cet instant bien ponctuel du transfert?

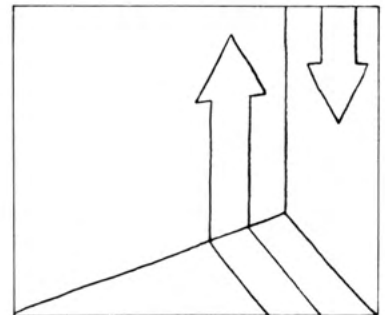
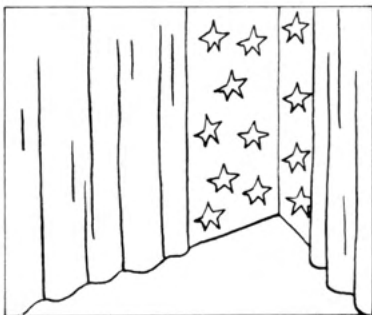
Mais sans doute aussi le temps viendra-t-il pour la patiente elle-même de comprendre et de conclure, après s'être débattue préalablement, à divers niveaux pulsionnels, dans son aventure avec le psychanalyste.

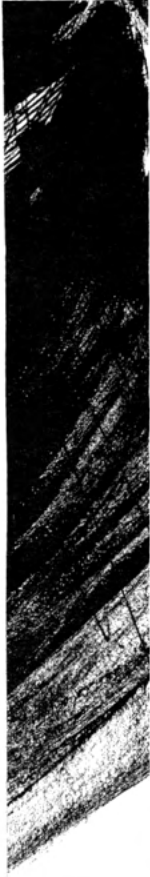


Et c'est sur ce double aspect du temps dans le travail analytique — le temps pour dire et le temps pour comprendre — que nous aimerions conclure. Comme dans un atelier où des artisans travaillent en commun au même ouvrage, avec les mêmes instruments, il arrive en analyse qu'à un moment, cela se termine, se délie.

Entre les partenaires qui ont eu partie liée le temps d'un rêve et de son récit, le transfert aussi s'effiloche. Mais il en restera toujours une trace, celle d'un fil sur le bord des étoffes: «les étoffes» sont aussi une inscription d'imprimeur concernant la dette, comme le rappelle le Petit Robert dans une expression un peu obsolète.

Francis Croufer





Le cauchemar, réalisation du désir de l'Autre

par **Henri DE CAEVEL**

*On se demande pourquoi les analystes,
depuis un certain temps, s'intéressent si
peu au cauchemar. Lacan*

A parcourir l'étonnant ouvrage écrit par Ernest Jones¹ dès 1909/1910 sur le sujet, le lecteur est frappé d'emblée par l'importance majeure de personnages **autres** qui «visitent» le rêveur dans ce qu'on appelle un cauchemar. La racine germanique MAAR désigne, dans un sens, une jument et, dans un autre sens, un démon maléfique, celui-là même qui est décrit dans la tradition latine comme *incube* (si le démon est masculin) ou *succube* (s'il est femelle). Notons que, littéralement, «incube» est celui qui vient dans le lit et «succube» celui qui vient se coucher en-dessous. Tous les phénomènes oniriques d'angoisse dont parle Jones ont en commun l'apparition hallucinatoire de ces *Mare*, de ces incubes qui viennent **écraser** la poitrine du dormeur, l'empêchant de bouger, de crier, de respirer.

Il est frappant, pour celui qui relit son ouvrage, que Jones ne fasse pas allusion à d'autres contenus possibles de cauchemars. Étonnant aussi que l'étymologie du mot français qui désigne les rêves d'angoisse retienne la racine germanique MARE et l'associe à CAUCHE. Les dictionnaires y voient un verbe ancien, «*caucher*», qui voulait dire «fouler». Sans avoir la formation spécifique qui me permettrait de faire des recherches plus approfondies, je pencherais personnellement plutôt pour l'assimilation à *couche*: le «cauchemar» signifie-

rait donc «le démon visite la couche». Cette interprétation rejoint l'étymologie de *in-cube* et *suc-cube*. Cette idée m'a été suggérée par le lapsus d'une patiente qui avait dit lors d'une séance: «Cette nuit, j'ai fait une fausse-couche». Elle voulait parler d'un cauchemar...

Ainsi, dans le *nightmare* des Anglais, le *nachtmerrie* des Néerlandais, le *Alptraum* des Allemands ou le *cauchemar* des francophones, apparaissent classiquement des êtres monstrueux, extérieurs, comme ceux qui sont représentés sur le tableau de Füssli intitulé «Le cauchemar», et très bien analysé par Jean Starobinski dans *TROIS FUREURS*². Dans ce tableau, on voit, lourdement assis sur la poitrine de la dormeuse, un être affreux et étrange — l'incube — et, passant la tête entre les tentures de la chambre, un cheval (ou plutôt une jument), véhicule «ailé» du visiteur.

Jones, emporté par sa description du cauchemar, étend sa réflexion à bien d'autres êtres **imaginaires** (c'est-à-dire créés par l'imagination des hommes) mais hallucinés, vécus comme extérieurs, qu'il met en série avec les incubes: les loups-garous, les vampires, les sorcières, le diable. Il va jusqu'à risquer l'hypothèse de faire entrer éventuellement Dieu dans la série... Ce sont donc des êtres nés de l'imagination humaine, mais re-venant les tracasser, —

¹ E. JONES, *Le cauchemar*, Paris, Payot, 1973.

² J. STAROBINSKI, *Trois fureurs*, Paris, Gallimard, 1974.

tout comme s'ils *ek*-sistaient, aurait pu dire Lacan.

A la même période où Jones décrit toute une tradition du cauchemar, depuis les Grecs jusqu'aux Allemands, comme basée sur l'existence de ces êtres autres et venant d'ailleurs, Freud ne propose aucune tradition du rêve qui se fonderait sur de telles «visites»; d'ailleurs, lorsqu'il essaie de parler du cauchemar dans la TRAUMDEUTUNG, il ne cite pas ces visiteurs mais décrit plutôt l'affect angoissé du rêveur.

Freud et le cauchemar

Dans L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, cette monumentale thèse écrite pour démontrer que le rêve est l'accomplissement d'un désir, Freud³ se débat assez peu et assez mal avec le cauchemar: «Il semblerait, dit-il, que ces cauchemars soient en contradiction avec la loi d'accomplissement du désir» (p. 124). A ce moment de sa réflexion, Freud contourne une première fois le problème en émettant l'idée que — même si le contenu manifeste est angoissant — le contenu latent pourrait montrer, après interprétation, l'accomplissement d'un désir.

Freud continue: «Il est souvent utile, au cours d'une recherche, quand la solution d'un problème pose une difficulté, de passer à l'examen du problème suivant». Il glisse ainsi au rêve «indifférent», dont celui de «L'injection faite à Irma», de «La belle bouchère» ou de «La mort du petit Otto», et insiste sur les notions de déformation et de censure, voire de transfert négatif: certains cauchemars ne seraient faits par ses patients que comme «résistance à sa propre théorie». Et Freud de conclure (p. 145): «J'espère que ces réflexions et les exemples que je viens de présenter suffisent provisoirement pour faire admettre que les rêves à contenu pénible se résolvent en rêves d'accomplissement du désir». Et — en note en bas de page — il ajoute: «Je préviens que ce sujet n'est pas épuisé. J'y reviendrai».

Quelques remarques faites ensuite amènent

Freud à une définition: «Les cauchemars sont des rêves avec un contenu sexuel dont la libido s'est transformée en angoisse». On sait que plus tard, dans INHIBITION, SYMPTÔME ET ANGOISSE⁴, il dénierait cette thèse (p. 91 de cet ouvrage). Près de 100 pages plus loin, il parle brièvement de rêves pénibles sans citer le cauchemar: «On voit bien dans quel sens la censure et la déformation du rêve s'exercent: il s'agit d'éviter un développement de l'angoisse ou d'autres formes d'affects pénibles» (p. 233). Il faut alors attendre 200 pages pour retrouver une allusion à ces rêves pénibles, à l'occasion des «états d'âmes dans le rêve» (p. 415). Si c'est un état d'âme pénible, «il deviendra une force pulsionnelle du rêve et réveillera des désirs vigoureux que le rêve devra accomplir». Mais «le matériel auquel il se rattache sera remanié afin d'être rendu utilisable pour cet accomplissement». Donc, «plus la part de sentiments pénibles dans les pensées du rêve sera intense et impérieuse, plus les désirs les plus fortement réprimés tendront à être représentés». «Ces observations touchent de nouveau au **problème du cauchemar qui représente un cas limite**».

Je signale qu'à aucun moment, je n'ai noté une référence explicite de Freud aux «désirs incestueux» comme pulsion refoulée, alors que Jones affirme que telle est la thèse freudienne.

Dans le dernier chapitre, intitulé «Psychologie du rêve», Freud revient deux fois sur la question du cauchemar.

— Une première fois, sous le titre «Accomplissement du désir», il reprend sa thèse du début (p. 474). A d'autres moments, il montre comment le moi qui dort prend à l'élaboration du rêve une place plus importante, réagit avec une violente indignation contre la tendance à satisfaire le désir refoulé et interrompt le rêve par l'angoisse: «On voit donc **aisément** que les rêves de déplaisir et les cauchemars expriment, comme je l'ai dit, l'accomplissement d'un désir, au même titre que les rêves d'apaisement pur et simple». Freud fait encore une réflexion sur les rêves de châtement, dont le caractère essentiel lui paraît être que ce qui les produit n'est pas un désir venu du

³ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967.

⁴ S. FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, P.U.F., 1975.

refoulé (du système inconscient) mais **un désir de sens contraire**, réagissant contre celui-ci: désir de châtement qui, lui, bien qu'inconscient (ou plutôt préconscient) appartient au moi. (En 1930, Freud ajoutera une note disant: c'est ici l'endroit d'insérer le sur-moi découvert ultérieurement) (p. 475).

— Une deuxième fois, dans le paragraphe IV intitulé «Le réveil par le rêve — Le cauchemar», Freud revient sur la question: «*Le préconscient domine le contenu représentatif de l'inconscient et l'empêche d'envisager des impulsions qui deviendraient des affects. Si l'investissement par le préconscient cessait, il y aurait risque: les excitations inconscientes pourraient déclencher des affects qui par suite du refoulement antérieur apparaîtraient comme déplaisir, comme angoisse. C'est ce danger que le laisser-aller du rêve précipite. Pour qu'il se réalise, il faut qu'il y ait du refoulement et que des impulsions du désir réprimées puissent devenir assez fortes. N'était que le thème que je traite ici — la libération de l'inconscient pendant le rêve — se rattache à celui de l'angoisse, je pourrais renoncer à parler du cauchemar et m'épargner toutes les obscurités qui l'entourent.*»

«*L'étude des cauchemars appartient à la psychologie des névroses. Une fois posés ses points de contacts avec le thème du processus du rêve — ce qui est fait — nous n'avons plus rien à faire avec lui.*» (p. 495)

Freud, pourtant, n'en est pas encore quitte avec sa question du cauchemar; il essaie de démontrer — à partir de rêves d'angoisses de sujets **jeunes** (mais sans dire pourquoi il fait ce choix) — le contenu sexuel du désir réprimé qui tente de s'accomplir dans le cauchemar. Au milieu de toutes ces démonstrations qu'il reconnaît comme obscures, limitées, gênantes, Freud essaie d'affirmer nettement quelque chose, comme si c'était clair: «*Qu'un phénomène psychologique qui provoque l'angoisse puisse être cependant l'accomplissement d'un désir, cela n'est pas non plus une contradiction. Nous en connaissons l'explication. Le désir appartient à un système, celui de l'inconscient; le système préconscient l'a rejeté et réprimé.*» (p. 493)

Cependant il écrit, en bas de page, une petite note qui nous intéresse au plus haut point: «*Une autre complication beaucoup plus importante*

et profonde, dont le profane ne tient pas compte, est la suivante. L'accomplissement d'un désir devrait certainement être cause de plaisir, MAIS POUR QUI? Pour celui, naturellement, qui a ce désir. Or nous savons que le rêveur entretient avec ses désirs des relations tout à fait particulières. Il les repousse, les censure; bref, il n'en veut rien savoir. Leur réalisation ne peut donc lui procurer de plaisir, bien au contraire! L'expérience montre que ce 'contraire', qui reste encore à expliquer, se manifeste sous la forme de l'angoisse. Dans son attitude à l'égard des désirs de ses rêves, le rêveur apparaît ainsi comme composé de deux personnes, réunies cependant par une intime communauté. Au lieu de se livrer à ce sujet à de nouveaux développements, je vous rappellerai un conte connu où se trouve exactement la même situation.»

C'est l'histoire d'un couple rencontrant une fée qui peut réaliser trois de leurs désirs. La femme — par l'odeur alléchée — demande d'avoir une paire de saucisses. Déçu de voir que son épouse se contente d'un désir aussi futile, le mari en colère dit alors souhaiter que ces saucisses lui soient suspendues au nez! Ce coup-ci, c'est à la femme que cette réalisation de désir est désagréable. D'où leur commun troisième désir: que ces saucisses se détachent du nez de l'épouse... Donc, conclut Freud, «*la réalisation du désir de l'un peut être source de désagrément pour l'autre, lorsqu'il n'y a pas d'entente entre les deux.*»

A nos yeux l'intérêt de cette remarque tient bien entendu à cette petite phrase: deux personnes aux désirs divergents et pourtant réunies dans une intime communauté.

L'hypothèse du Grand Autre

Je fais ici l'hypothèse que ce qui manquait à Freud, pour aller plus loin dans ce travail, était «l'invention» lacanienne qui viendra 50 ans plus tard, à savoir le *Grand Autre*, celui-là même dont il s'agit dans la célèbre phrase: «*Le désir est le désir de l'Autre.*» Cette hypothèse de l'Autre rejoint d'ailleurs l'expérience des cauchemars «à la Jones», où les incubes et autres visiteurs sont bien décrits comme «autres», et

comme ayant un désir — apparemment du moins — différent du désir du rêveur. Ils ne sont cependant que de pures « inventions » de ce dernier.

Si — dans la plus grande partie de son œuvre — Lacan a parlé du Grand Autre, comme instance **symbolique**, trésor des signifiants, une utilisation de l'Autre dans le champ **imaginaire** est suggérée, notamment dans la structuration du fantasme. Cet aspect est clairement repris par Calligaris⁵ dans son HYPOTHÈSE SUR LE FANTASME. En fait, telle est également ma lecture de cette fonction de l'Autre chez Lacan: une instance imaginaire et symbolique dont l'hypothèse est nécessaire à la compréhension de la structuration d'un être parlant, là où la notion de sujet divisé affinera la vieille théorie du Moi. Calligaris formule ainsi sa question sur le « nouage du fantasme »: « Ainsi donc une **image surgit-elle pour faire qu'un corps** (réel) soit une offrande tant soit peu homogène à ce qui lui est tout à fait hétérogène: un effet de **langage**. » (p. 29). Cette image, il l'appellera « La Mère », laquelle est en fait une représentation du Grand Autre imaginaire au temps originaire de la structuration du fantasme.

Une autre approche de cette notion de l'Autre Imaginaire peut être donnée ainsi: quand, au stade du miroir, le petit homme perçoit son image spéculaire, il dit « c'est moi » en montrant... son autre spéculaire. C'est l'aliénation. Rappelons qu'en latin, *alienare* veut dire « devenir autre ». Dans le mouvement même où se lie définitivement réel, imaginaire et symbolique (le corps organique, son image, et le mot qui les noue), il y a de l'Autre à l'intérieur même de la structure humaine. C'est ce qui permet de parler, de penser, de réfléchir, comme un miroir. (Voir le schéma **L** de Lacan dans les ÉCRITS, p. 548)⁶.

Sans devoir travailler plus loin ces notions largement précisées par Lacan dans son difficile séminaire sur la logique du fantasme, j'espère vous avoir donné assez d'éléments pour admettre

qu'il y a dans la notion du Grand Autre à la fois un versant symbolique et un versant imaginaire.

Réalisation du désir de l'Autre Imaginaire

J'en reviens donc à ma thèse: le cauchemar comme réalisation du désir de l'Autre.

Tout se passe historiquement comme si les rêveurs des temps anciens avaient pris à la lettre ma définition, en percevant l'Autre sur son versant imaginaire au point de lui donner réalité hallucinatoire. Ces êtres imaginaires décrits par Jones sont très présents, vécus comme **réels**, comme écrasant **réellement** la poitrine du rêveur. Le cauchemar naît ici à l'articulation entre l'imaginaire et le réel.

Jones observe que — dans de nombreux cas — le rêveur réagit *comme si* il était lui dans la jouissance: éjaculations masculines, réactions sécrétoires et spastiques féminines. C'est à partir de là que naquit l'horrible concept de « sorcière »: des femmes ayant eu des relations (un « commerce » disait-on) avec le diable-incube qui les visitait au lit. Ces femmes ne pouvaient nier *ni* l'image hallucinée du visiteur *ni* leur propre jouissance.

Cette réflexion est intéressante quand on se souvient de la remarque de Freud, que nous citons une fois encore: « dans son attitude à l'égard des désirs de ses rêves, le rêveur apparaît ainsi comme composé de deux personnes, réunies cependant par une intime communauté ».

Il me semble donc avoir démontré assez clairement que le cauchemar classique peut se définir comme la réalisation du désir de l'Autre Imaginaire, l'Incube.

Réalisation du désir de l'Autre Symbolique

Depuis le début du siècle, quand la chasse aux sorcières fut réellement terminée, un nouveau type de cauchemar survint, à savoir: la disparition des incubes. Freud — je l'ai signalé — ne cite d'ailleurs jamais ces visiteurs hallucinés; quand il réfléchit sur le cauchemar, il n'en donne aucun exemple.

⁵ C. CALLIGARIS, *Hypothèse sur le fantasme*, Paris, Seuil, 1983.

⁶ J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1955.

Je n'ai jamais rencontré d'incubes, ni visitant ma propre couche, ni décrits comme partageant le lit de mes patients, en angoissants *con-cubins*. Hormis peut-être certains cauchemars d'enfants, les cauchemars d'aujourd'hui sont d'un autre ordre. C'est — pourrais-je dire — l'Autre Symbolique qui a repris le rôle tenu jusqu'alors par l'Incube. La menace n'est plus figurée par un personnage halluciné, elle n'est que rarement personnifiée par quelqu'un de connu. Le plus souvent, ce qui menace est un élément, comme l'eau ou le feu, comme le vide ou l'espace. On est plutôt du côté de ce que Freud appelait «la symbolique du rêve» ou aussi «langage du rêve»⁷.

Ceci, bien sûr, n'est pas sans évoquer le rapport qui unit la phobie et l'angoisse. Mais, si l'objet phobique a pour intérêt d'être évitable par le sujet, qui y projette l'objet de sa crainte, l'Autre Symbolique du cauchemar est au contraire vécu comme inévitable. Et c'est l'objet menaçant qui a l'initiative du mouvement. Freud disait déjà que «l'angoisse est incontestablement en relation avec l'attente»⁸. C'est le vide qui appelle, attire, séduit pourrait-on dire. Le trou dans lequel le rêveur va tomber est inévitable. L'incendie dévore, l'eau avale le rêveur, le noie. L'angoissé, lui, attend.

Dans tous ces symboles, on peut bien sûr percevoir un versant sexuel. Cependant il nous apparaît que, dans les cauchemars, la symbolique peut le plus souvent s'interpréter comme **incestueuse**⁹, liée au désir de l'Autre Maternel, qui est de *ré-intégrer* son produit. «Incestueux», en ce sens, qualifie une problématique archaïque, pré-oedipienne, non sexuée, et active de la même manière chez la fille que chez le garçon. Le rêveur se vit comme petit, impuissant, menacé par ces éléments immenses qui l'attirent, l'appellent, veulent l'attraper. «*Que voy?*» Me *re-prendre*? Le plus souvent, le rêveur

angoissé est immobile, en attente, passif; ou alors, il fuit et sent la menace se rapprocher de lui, par derrière, comme pour le *ré-intégrer*. En opposition à cela, je ferai remarquer ici que, le plus souvent, dans les rêves de désir, le sujet est en mouvement vers quelque chose, est acteur, actif.

C'est par exemple le cas de cet analysant qui a fait de nombreux cauchemars en début de cure; il en arrive vers la fin de son analyse et cherche *désespérément*, comme on dit, un sens à sa vie, à ses actes, à ses amours, à son travail. Dans ses associations, il en vient à dire: «*Pourquoi chercher un sens, si ce n'est pour éviter la disparition*». Un sens, un mouvement, une direction à sa vie, il faut le trouver absolument, dans son esprit, sous peine de voir se réaliser la menace de disparition vécue dans ses vieux cauchemars, quand l'initiative du mouvement du désir était laissée à l'Autre.

Jones voyait dans ce désir incestueux un désir tellement énergiquement refoulé que la dernière arme du préconscient, gardien du retour du refoulé, était d'arrêter ce retour par l'angoisse. Il est plus aisé, se basant sur la remarque freudienne des deux rêveurs réunis par une intime communauté, de dire que le cauchemar est l'accomplissement du désir incestueux de l'Autre, ce qui angoisse le sujet menacé de disparition.

Certains cauchemars — dont on m'a fait récemment le récit — paraissent encore plus «symboliques», presque purement effets de langage. Dans l'un des cas qu'un collègue m'a rapporté, le rêveur, un homme de 25 ans, analysait en cette période de sa cure quelque tendance homosexuelle. Dans son cauchemar, il est seul dans un lieu sombre, et «une phrase s'impose à moi», dit-il: «*Il n'y a pas d'anneau sans fumée*». La sensation horrible d'oppression, de panique, d'incapacité atroce de faire quoi que ce soit pour échapper à la menace que cette phrase provoque, donne à son rêve tous les caractères du cauchemar, mais sans images, sans ces «symboles» qui sont l'habituel langage du rêve.

Dans un autre cas, la rêveuse, une femme de 40 ans, analysant sa vieille jalousie à la nais-

⁷ S. FREUD, *Sur le rêve*, Paris, Gallimard, 1978, p. 137.

⁸ S. FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, P.U.F., 1975, p. 94.

⁹ Ce qui vient, près d'un siècle plus tard, corroborer l'intuition de Jones.

sance de son petit frère, vit aussi un sentiment de cauchemar; en rêve, elle pense à cette phrase: «*Le filigrane dramatique du frère mort*».

Dans ces deux cas de cauchemars survenus pendant une cure, les associations ont pu se faire: elles renvoyaient à une place vide dans le corps de la mère. Ces cas m'ont rappelé que Lacan, dans son séminaire de 1962 sur l'angoisse¹⁰, disait: «*Le sphinx est une figure de cauchemar, et une figure questionneuse en même temps. Question sous la forme la plus fermée: sous la forme d'un signifiant qui se propose lui-même comme opaque, — ce qui est la définition de l'énigme comme telle*». Et Lacan se plaisait à rappeler alors que l'entrée en scène du sphinx précédait tout le drame d'Oedipe. Je dirais que l'énigme du sphinx, cauchemardesque, était pour Oedipe la dernière protection contre l'inceste menaçant.

Réalisation du désir de l'Autre

Freud parle d'**accomplissement** du désir dans le rêve. J'aurais pu parler aussi d'accomplissement du désir de l'Autre dans le cauchemar. J'ai risqué le mot «**réalisation**» et je vais m'en expliquer brièvement.

J'ai déjà dit, en parlant de la réalisation du désir de l'Autre Imaginaire, que les êtres hallucinés décrits par Jones sont très présents, vécus comme réels, comme écrasant réellement la poitrine du rêveur; je signalais alors qu'un cauchemar de ce type devait naître à l'articulation entre l'Imaginaire et le Réel. Une autre pierre peut être posée pour étayer cette réflexion grâce à une nouvelle citation d'un passage de Freud:

«*Le danger réel menace à partir d'un objet extérieur, le danger névrotique à partir d'une revendication pulsionnelle. Dans la mesure où cette revendication pulsionnelle est quelque chose de réel, on peut admettre que l'angoisse névrotique dispose elle aussi d'un fondement réel*»¹¹.

¹⁰ J. LACAN, Séminaires sur l'angoisse — 1967 & 1968. Notes non publiées.

¹¹ S. FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, P.U.F., 1975, p. 97.

Une deuxième pierre m'est fournie par la plus belle définition que Lacan ait donnée de l'angoisse dans son séminaire sur le sujet:

«*L'angoisse est l'imminence du réel*».

Dans le cauchemar, tout se passe comme si le désir imminent de l'Autre était **réel**.

Mais, pour continuer un peu ma construction, je devrais pouvoir relier ce réel menaçant avec la question du désir incestueux de l'Autre, que j'ai pointé comme constituant du rêve d'angoisse qu'est le cauchemar. Dans un séminaire de l'Ecole Belge sur «Inhibition, symptôme et angoisse», Jacques Schotte disait un jour, en commentant la menace en jeu dans l'angoisse: «*La mort n'est angoisse que si elle est liée à 'ne pas avoir vécu'*». Celui qui se dit «mort de fatigue» va dormir sans savoir si demain il vivra encore, — et il s'en moque éperdument. *Ne pas avoir vécu*, voilà bien la menace incestueuse: un retour au réel d'avant l'histoire, hors symbolique. Alors que la mort, au terme de la vie, est entourée de rites et d'inscriptions symboliques.

Je ferai un pas supplémentaire avec Calligaris¹². Dans son livre HYPOTHÈSE SUR LE FANTASME, cet auteur constate en effet que le fantasme vise la jouissance de l'Autre, laquelle, si elle se réalisait, serait la perte de l'être parlant. «*Mais en fait, pour une telle jouissance, il n'y a aucune chance*», ajoute-t-il. «*Le paradoxe est qu'ici, un impossible puisse être redouté!*» (p. 73). Sans développer à nouveau cette thèse, je me permettrai seulement de suggérer que cet **impossible** pourrait bien être... **le réel!**

J'en aurais fini avec l'association réel-angoisse si je ne devais faire un retour à l'angoisse courante. «J'ai des angoisses», dit-on souvent, mais cela n'a pas ce caractère d'imminence de la menace de disparition, caractéristique du cauchemar ou de «l'attaque de panique» diurne. Je suggère que, dans ces cas d'angoisse plus banale, on ait affaire à la motion incestueuse reprise cette fois à son compte par le sujet

¹² C. CALLIGARIS, *Hypothèse sur le fantasme*, Paris, Seuil, 1983.

désirant. C'est l'enjeu du complexe d'Oedipe, et la problématique en a donc une version différente chez la fille que chez le garçon. Sanction de l'interdit promu par la loi du Père, la castration apparaît dans ce contexte comme menace; sans développer longuement cette idée, je me permets de faire la proposition suivante: cette menace de castration — quoique créant l'affect d'angoisse chez le sujet — serait reçue comme moins «vitale», moins dangereuse pour la vie, que la menace d'anéantissement total et réel qui est la conséquence de la motion incestueuse si elle est active chez l'Autre.

Notons que c'est surtout de cette version de «l'angoisse de castration» oedipienne que parle Freud dans INHIBITION, SYMPTÔME ET ANGOISSE. C'est la castration imaginaire, dont Lacan dit: «C'est là le lieu d'où surgit l'angoisse» (Sémin. sur l'angoisse, 5/12/62).

On peut donc distinguer deux versions du «fantasme incestueux»:

— dans la première, la motion incestueuse de l'Autre menace d'anéantissement, de disparition le sujet (passif); c'est ce qui est à l'œuvre dans le cauchemar;

— dans la seconde, la motion incestueuse est reprise à son compte par le sujet (actif); et surgit l'angoisse de castration, le signal de danger de castration.

Dans les deux cas, ce qui peut éviter l'angoisse est la fonction du «Nom du Père». Par l'introduction du signifiant, celui-ci introduit «du tiers» dans la diade fatale, univoque, de l'inceste. Le caractère équivoque du signifiant ouvre d'autres possibilités de mouvement, ouvre au désir. Comme s'il était dit «Va voir ailleurs si j'y suis»... «La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle inversée du désir»¹³.



J'en terminerai en disant d'abord que, chez les psychotiques, c'est cette fonction du Nom du Père qui a dérapé. D'où la persistance de la

motion incestueuse diadique, où surgit l'horrible angoisse de castration, de morcellement, de disparition, dont sont victimes les psychotiques, — et notamment dans leur cauchemars. Car le rapport du psychotique au réel n'est pas médiatisé par l'équivocité signifiante.

D'autre part, dans les situations d'angoisse courante — et spécialement dans le cauchemar — on pourrait résumer les choses en disant que tout s'y passe comme si le Nom du Père n'avait pas été assez solidement intégré à la structure du sujet, et n'avait pu empêcher que se re-manifestent les vieux démons incestueux refoulés. Citons Freud une dernière fois: «Le préconscient domine le contenu représentatif de l'inconscient et l'empêche d'envisager des impulsions qui deviendraient des affects. Si l'investissement par le préconscient cessait, il y aurait risque: les excitations inconscientes pourraient déclencher des affects qui — par suite du refoulement antérieur — apparaîtraient comme angoisse.»¹⁴ Mon hypothèse est que la fonction du Nom du Père aurait un effet de type synergique avec ce que Freud appelle là le préconscient. Quand cesserait l'action de l'un et de l'autre durant le sommeil, les excitations inconscientes, incestueuses au sens pré-oedipien que j'ai indiqué, déclencheraient l'affect d'angoisse, qui prendrait forme de cauchemar, avec retour du contenu représentatif inconscient.

Et ce contenu représentatif prend forme hallucinatoire si la motion incestueuse est attribuée à l'Autre Imaginaire, tandis qu'il prend forme délirante si elle est attribuée à l'Autre dans son acception symbolique. Mais — dans les deux cas — il y a cette **imminence du réel** dont parlait Lacan: «la Chose» est là, muette ou prophétique, menaçante, et terrible.

Henri De Caemel

¹³ J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1955, p. 827.

¹⁴ S. FREUD, *Interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 495.



Des rêves de l'Homme aux rats aux rêves de nos cures analytiques. Structure et chiffrage

par *Jean-Claude QUINTART*

Que viennent faire les rêves dans une cure analytique? Quel travail se fait par les rêves au cours d'une analyse? Que fait l'analyste des rêves qui lui sont amenés? Comment comprendre ces rêves, les interpréter? Et à quel moment le faire? Autant de questions que nous allons envisager ici. Le rêve lui-même n'est-il pas question, énigme, comme un message venu d'ailleurs et qui fascine par son étrangeté? Dans une analyse, le rêve est message indirect, confidence, énigme, question. Il est miroir déformant pour l'analysant, boussole d'orientation pour l'analyste, loupe grossissante pour tous les deux. Il est encore aveu difficile et camouflé, médiateur d'autres pensées ou souvenirs — d'enfance notamment —, éclairer qui devance l'analyse, aimant qui réorganise les souvenirs et les pensées, expérience nouvelle avec charge émotionnelle et pulsionnelle.

Ce qui concourt à donner au rêve un statut particulier parmi les formations de l'inconscient, c'est, d'une part, la richesse et la vivacité de sa mise en scène et, d'autre part, le transfert d'autorité et de responsabilité fait sur le rêve lui-même: il y a une sorte de délégation, faite au «parleur» qu'est le rêve, d'un statut d'interlocuteur avec qui discuter. Un analysant me parlait ainsi de ses rêves comme du «professeur».

Freud a rencontré les rêves dans son auto-analyse et il en a fait l'exploration en établissant l'existence et les principes de l'inconscient. Dans la première partie de cet article, nous allons voir comment il a utilisé les rêves avec ses patients en appliquant ses découvertes. Mais il n'a pas obtenu, ce faisant, les résultats escomptés. Pensons au cas de Dora: Freud

poursuit l'interprétation de deux grands rêves de la jeune femme d'une manière systématique et aussi complète que possible, au point qu'il semble vouloir lui démontrer le fonctionnement de l'inconscient et lui donner la preuve de son existence. Mais il bute sur le phénomène du transfert, ignore la gynécophilie de Dora, — et la cure échoue.

Quelques années plus tard, dans la cure de l'Homme aux rats, Freud manie différemment les rêves. Dans les notes qu'il rédigeait quotidiennement après chaque séance et qui ont été publiées sous le titre de *JOURNAL D'UNE ANALYSE*¹, on trouve vingt-cinq rêves qui ont tous eu lieu au cours des trois premiers mois de la cure. On voit que Freud laisse venir les associations du patient et qu'il les demande rarement. Il ne procède donc plus à une analyse systématique des rêves, comme ce fut le cas pour Dora. Cependant, dans les derniers rêves notés, il repère bien la relation transférentielle. «*Encore un transfert*», écrit-il par exemple à propos du rêve où l'Homme aux rats confond «félicitations» et «condoléances» en rédigeant une lettre qu'il voulait adresser à Freud après la mort de la mère de celui-ci. Freud fera également apparaître la nette composante sadique anale des fantasmes à l'œuvre dans plusieurs rêves faits par l'Homme aux rats à la même époque.

Ces deux notions de **transfert** et de **fantasme** sont des référents essentiels pour envisager la question des rêves dans une analyse.

¹ E. HAWELKA, In: *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse: Freud*, Paris, P.U.F., 1974.

D'ailleurs, la question du fantasme sera encore plus présente dans l'analyse de l'Homme aux loups puisque c'est à partir d'un cauchemar d'enfance raconté par celui-ci que Freud reconstruira la scène traumatique du coït parental, d'où découlera la notion du fantasme fondamental de la *scène primitive*.

Il faut ajouter qu'en dehors de ces trois cas d'analyse, Freud a gardé à travers toute son œuvre un intérêt particulier pour les rêves, et qu'on ne compte pas moins d'une douzaine de publications de sa part à comporter le mot «rêve» dans leur titre.

Que retenir de ce survol historique très rapide? Il me semble qu'on peut actualiser l'évolution de la pensée de Freud en la projetant ou en la retrouvant dans deux attitudes divergentes existant de nos jours chez les analystes.

Certains analystes diront ainsi, à propos d'un rêve particulier fait par un de leurs analysants: «Il s'agit d'un rêve très important dans cette cure et dans son évolution». Que ce rêve soit fait au début de l'analyse ou au cours de celle-ci, ils pourront montrer que toute l'analyse y est résumée. L'existence de tels rêves a pour conséquence qu'un analyste débutant se prend à attendre de son analysant LE rêve révélateur, le coffre à trésor qui, en s'ouvrant, laissera échapper lors de l'analyse des signifiants tous les souvenirs et fantasmes essentiels. Qu'on se rappelle le *rêve à la Licorne* de Serge Leclair. Les rêves dont je veux parler ici sont ce qu'on appelle des «**rêves-programmes**» ou des rêves qui contiennent la question majeure du sujet. Ces rêves tiendraient du plus près au fantasme.

D'autres analystes ou les mêmes diront: «Un rêve, après tout, n'est qu'un rêve, un matériel comme un autre. Et même, faites attention de ne pas vous laisser piéger par ce miroir aux alouettes, ce trompe-l'oeil que l'analysant fabrique pour vous plaire et vous amène pour vous tromper». Il existe des «**rêves de complaisance**», disait Freud, et aussi des rêves qui arrangent l'analysant car ils lui font croire que ses conflits sont solutionnés et qu'il est guéri.

Freud appelait ces derniers rêves des «**rêves de commodité**»².

Si l'on peut reconnaître dans ces attitudes deux moments de la pensée de Freud, on peut donc y voir aussi la nécessité de distinguer des types de rêves différents et des **fonctions** différentes du rêve selon les moments de la cure, et selon les analysants. (Il y a bien entendu aussi des analysants qui ne rêvent pas et dont toute l'analyse progressera sans qu'il y ait le moindre apport de rêves.)



Pour mettre en évidence ces fonctions différentes du rêve selon les moments de l'analyse, je prendrai, dans la deuxième partie du présent article, l'exemple de l'Homme aux rats. A la troisième séance, l'Homme aux rats raconte un rêve qu'il vient de faire et que je résume ici rapidement:

A chaque caresse que lui donne une amie, il a l'impression qu'il arrive quelque dommage à une autre jeune fille qu'il considère comme sa fiancée, et même un dommage dans l'au-delà, c'est-à-dire au-delà de la mort.

Freud note après la séance: «*On n'interprète pas le rêve car il n'est précisément que l'idée obsédante plus nette dont il n'ose pas se rendre compte pendant la journée. Ce rêve d'aujourd'hui l'a beaucoup affecté car il fait grand cas de ses rêves, qui ont joué un rôle important dans son histoire et ont vraiment provoqué des crises*».

Il me semble qu'on peut retenir trois points dans ces commentaires de Freud. — Premier point: Freud n'interprète pas. Pourtant, il y aurait dans ce rêve des mots à relever comme «*jeune fille pâle et hypnotisée*», car ils sont curieux, et aussi l'expression «*se libérer de la contrainte*», qui reviendra plus tard. — Deuxième point: d'après Freud, ce rêve n'est que l'expression plus nette de l'idée obsédante de son patient. Donc, ce rêve fait fonction d'une sorte de loupe grossissante qui rend simplement les pen-

² S. FREUD, «Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation des rêves», 1923, In: *Résultats, idées, problèmes*, vol. 2, Paris, P.U.F., 1985.

sées plus nettes. On peut ici poser la question des rapports du rêve et du symptôme. L'un et l'autre sont des formations de l'inconscient. Mais certains rêves faits en analyse ne sont-ils pas comme des symptômes déployés dans le cadre ou sur le terrain du transfert? — Troisième point: pour l'Homme aux rats, les rêves sont importants. Comme preuve de cette importance, il va d'ailleurs communiquer à Freud une série de rêves anciens, dont certains l'ont inquiété tandis que d'autres lui faisaient plaisir. Beaucoup de rêves concernaient son amie, qu'il appelle encore «sa Dame».

Freud n'interprète donc pas les rêves de l'Homme aux rats, sauf un — qui est récent. Cela étant dit, il convient cependant de faire la distinction entre une interprétation *communiquée* (c'est le sens qu'a ici le verbe «interpréter») et le travail d'interprétation que fait l'analyste par devers lui: travail qui lui sert à élaborer une connaissance encore insue de l'analysant et à se distancier de la fascination exercée par le rêve en raison du statut particulier qu'a celui-ci.

Freud va plutôt faire porter son interrogation sur la résistance de l'Homme aux rats à dire le prénom de la dame de ses pensées: quand il connaîtra ce prénom, il pourra interpréter une formule de protection que l'Homme aux rats se répétait en se masturbant et qui était un rébus construit sur base dudit prénom. Et cela fera avancer l'analyse. Freud intervient donc sur un aspect actuel de la cure, tout en négligeant d'interpréter les rêves. Mais ceux-ci étaient pourtant sûrement pour lui une boussole d'orientation et devaient le guider dans sa compréhension des conflits de l'Homme aux rats, «*car tout rêve contient des allusions aux motions de désirs refoulés auxquels il doit la possibilité de se former*», dit-il dans un autre contexte³.

Les rêves de l'Homme aux rats révèlent en effet sa position par rapport à la femme et ses propres conflits entre l'idéalisation qu'il fait de celle-ci et sa dégradation agressive quand il s'agit de la jouissance sexuelle. (J'ai montré cela dans un article consacré aux rêves de l'Homme

aux rats⁴; j'ai établi par ailleurs une chronologie de ces rêves en parallèle avec leur ordre de présentation dans la cure et je la publie en complément du présent article.) Par contre, quand Freud aura pu interpréter la formule de protection «*Glejisamen*» incluant le prénom de la dame: *Gisela*, l'Homme aux rats manifestera alors un transfert violent vis-à-vis de Freud. Ce transfert s'exprimera dans des rêves et dans des représentations ordurières et agressives. C'est à ce moment, par exemple, que survient le rêve dont j'ai parlé tout à l'heure et où on voit l'Homme aux rats écrivant «*félicitations*» au lieu de «*condoléances*». Voici le texte de ce rêve noté par Freud:

«Ma mère vient de mourir. Il veut me faire une visite de condoléances, mais craint d'être saisi du rire impertinent qu'il a déjà eu plusieurs fois lors de décès. C'est pourquoi il préfère écrire une carte portant 'p.c.', mais pour lui ceci se transforme en 'p.f.' (initiales de: pour féliciter).

Freud intervient alors immédiatement: «*N'avez-vous jamais pensé que par la mort de votre mère vous échapperiez à tous les conflits, puisque vous pourriez vous marier?*». L'Homme aux rats proteste et n'accepte pas cette intervention, mais Freud insiste. Touché peut-être parce qu'il s'agit de sa mère, Freud «*oublie la règle la plus élémentaire sur laquelle il avait tant insisté — celle qui consiste à ne jamais interpréter un rêve d'après son contenu sans faire appel aux associations*»⁵. Ce rêve paraissait-il trop clair à Freud, se demande Safouan, pour qu'«*il n'arrête pas le sujet sur les signifiants dont se composait sa représentation ou sur le paradoxe qui s'en dégage: par exemple, ne félicite-t-on pas plutôt pour une naissance que pour une mort?*».

Quelques semaines plus tard, un autre rêve sera considéré et interprété différemment par Freud. A ce moment, des rats apparaissent comme ayant un rapport particulier avec l'argent. *Pour chaque florin un rat*, compte mentalement, en empruntant de l'argent à sa sœur,

⁴ J.-C. QUINTART, «Les rêves de l'Homme aux rats», *Psychoanalyse*, Revue de l'Ecole Belge de Psychanalyse, Bruxelles, 1985, n° 3, pp. 170-181.

⁵ M. SAFOUAN, *Le transfert et le désir de l'analyste*, Paris, Seuil, 1988.

³ S. FREUD, *op. cit.*

celui qui allait ainsi devenir «l'Homme aux rats». Et l'argent lui-même est relié au choix amoureux de son père et à certaines indécidables par lui commises. Le rêve est le suivant:

Il voit la fille de Freud avec à la place des yeux des plaques de saleté, c'est-à-dire deux sous en crotte. Et Freud écrit: «*Cela signifie qu'il est tombé amoureux de ma fille non pour ses beaux yeux mais pour son argent*».

Freud s'en tient au texte du rêve, utilisant pour son interprétation la locution commune «épouser quelqu'un pour ses beaux yeux» et les associations antérieures de l'analysant sur ce qui était en travail pendant les séances précédentes. Ici le rêve est actualisation des signifiants dans le transfert, — ce qui fait dire à Octave Mannoni, parlant à propos des rêves de l'Homme aux rats, que le terrain de jeu du transfert et la scène du rêve sont d'une certaine façon l'image l'un de l'autre⁶. On pourrait se demander si, dans un temps ultérieur de l'analyse, il serait possible de revenir sur ce rêve, par exemple à propos du regard et de l'aveuglement, ou des rapports entre le scopique et l'anal.



Après ces exemples tirés de l'analyse de l'Homme aux rats, je traiterai, dans une troisième et dernière partie, du problème général du rêve dans la cure. Comme je l'ai déjà dit, le rêve est énigme, confidence, question, message indirect. Il est miroir déformant pour l'analysant, boussole d'orientation pour l'analyste ou loupe grossissante pour tous les deux. Il est encore aveu difficile et camouflé, médiateur d'autres pensées ou de souvenirs — d'enfance notamment —, éclaireur qui devance l'analyse et l'analyste, aimant qui réorganise les souvenirs, expérience nouvelle avec charge émotionnelle et pulsionnelle.

Le rêve peut être tout cela. A nous de le faire expliciter, de le faire se révéler, si nous le trouvons opportun, par une question générale d'abord, — comme par exemple: «Que pensez-

vous de ce rêve?» ou «Que voulez-vous dire par ce rêve?» ou «Qu'est-ce que ce rêve dit de vous?», c'est-à-dire que vous veut l'autre en vous. Cette intervention est un appel au rêveur à s'impliquer dans son rêve, tout comme le spectateur d'un tableau moderne est invité par le peintre à entrer dans l'œuvre, qui n'est pas fermée sur elle-même mais attend qu'on lui donne une signification.

Dans une intervention plus précise, l'analyste peut répéter un mot, une phrase, une expression ou attirer l'attention sur un détail curieux, ou bien mettre en évidence un paradoxe, ou une opposition signifiante. Ces interventions sont pour l'analysant une invitation à associer. Il arrive que surgissent alors d'autres détails du rêve ou une scène oubliée, qui sont souvent éclairants.

Mais un rêve doit-il toujours être questionné ou interprété? N'est-il pas déjà interprétation? Ou bien, est-il «**chiffrage**», comme dit Philippe Julien⁷, chiffage qui est demande et appel au déchiffrement? J'indique deux types de réponses à cette question. Nous avons, d'une part, celle de Michel Sylvestre qui se demande si l'analyste doit toujours s'assurer d'emblée que l'analysant a compris le message transmis par le rêve. Voici sa conclusion: «Certes, il y aura bien un temps où le sujet aura à endosser le savoir que porte le rêve et que produit l'inconscient, mais ce temps, on sait qu'il faut lui laisser le loisir de le prendre»⁸. D'autre part, nous avons la réponse de Didier Anzieu, lequel écrit, dans son étude d'un rêve de Freud: «En interprétant, le psychanalyste ne fait que prendre en charge en le rendant véridique un besoin d'interpréter, naturel et nécessaire à l'appareil psychique»⁹. Freud est en effet d'avis que si, dans certains cas, on n'interprète pas et qu'on ne

⁷ Ph. JULIEN, «La vérité parle, le savoir écrit», *Littoral*, 1981, n° 2, 109-133.

⁸ M. SYLVESTRE, «L'aveu du fantasme», In: *Demain la psychanalyse*, Paris, Navarin, 1987.

⁹ D. ANZIEU, «Etude littérale d'un rêve de Freud», *Nouvelle revue de psychanalyse*, «L'espace du rêve», 1982, n° 5.

⁶ O. MANNONI, «Le rêve et le transfert», In: *Clef pour l'imaginaire*, Paris, P.U.F., 1969.

communiqué pas cette interprétation, on ne trouve pas l'accès au refoulé¹⁰.

Quant à la **forme** que doit prendre l'interprétation, disons, en nous inspirant de ce qu'écrit Octave Mannoni sur l'interprétation en général¹¹, qu'elle doit venir au bon moment, surprendre ou être énigmatique, ne pas être autoritaire mais participer du *mi-dire*, comme s'est exprimé Lacan. Si elle est erronée, dit encore Mannoni, elle ne doit pas être corrigée, sauf si elle est comprise de façon catastrophique. L'idéal serait, ajoute-t-il, qu'elle passe pour une évidence ou une banalité si elle est inexacte et qu'elle frappe comme une surprise si elle est vraie.

Le rêve dans la cure analytique peut encore s'envisager sous un autre aspect, celui d'un objet, d'un *objet transitionnel*, comme dit Gagnepain, ou d'une sorte de monnaie d'échange dans la relation analytique. L'objet-rêve est alors pris dans une organisation orale, anale ou phallique. Parfois, le rêve est simplement déposé au cours de la séance comme pour s'en débarrasser et ne plus y toucher; ou bien, il est pour l'analysant occasion de briller par ses associations et la pénétration du sens du rêve. D'autres fois, les rêves sont tellement nombreux qu'ils noient l'analyste. Le rêve peut également être pris, dans une relation perverse, comme un objet de manipulation ou de connivence. Y a-t-il là une déformation de la vraie nature du rêve? En tout cas, il faut être attentif à des modes d'utilisation du rêve comme objet, et pouvoir éventuellement intervenir sur cet aspect.

Nous avons vu que les rêves faits pendant la cure participent au déroulement même de la cure. Mais des rêves anciens peuvent aussi être repris et recevoir de nouvelles interprétations. D'après certains, les rêves ne pourraient être véritablement et complètement interprétés — s'il peuvent l'être jamais — qu'une fois la cure

terminée, comme si le travail fait par l'analyse autour du rêve pouvait alors arriver au plus près de la vérité; dans L'OMBILIC DU RÊVE, Laurence Bataille¹² nous donne de ceci l'un ou l'autre exemples assez illustratifs. Disons encore qu'un rêve pourra parfois être réinterprété par un autre analyste: c'est ce que fait Lacan¹³ à propos du rêve d'un patient d'Ella Sharpe qu'il analyse longuement (séminaires de janvier et février 1959), en montrant l'importance du fantasme dans la structure du rêve.

Mais, quoi qu'il en soit, il faudra cependant dans tous les cas ne jamais oublier l'existence d'un *ombilic* du rêve, ce point autour duquel les associations s'arrêtent, en cernant ce qui reste de momentanément ininterprétable ou de trop angoissant, ou encore un réel inatteignable.



Je terminerai en revenant sur la notion de **chiffrage** figurant dans le titre de cet article. L'élaboration du rêve par le rêveur peut être considérée comme celle d'un message chiffré, c'est-à-dire une construction où intervient le chiffre du rêveur, son fantasme. L'interprétation en tant que **déchiffrage** n'est pas une opération strictement inverse du chiffrage. Par le récit du rêveur et ses associations et par les interprétations de l'analyste, quelque chose de nouveau se produit, se dit et se révèle. Il y a donc, d'une part, un savoir préétabli (chiffrage) et, d'autre part, un savoir qui se crée au-delà du déchiffrage.

Jean-Claude Quintart

¹⁰ S. FREUD, *op. cit.*

¹¹ O. MANNONI, «Sur l'interprétation», In: *Ça n'empêche pas d'exister*, Paris, Seuil, 1982.

¹² L. BATAILLE, *L'ombilic du rêve*, Paris, Seuil, 1988.

¹³ J. LACAN, *Le désir et son interprétation*. Notes de séminaires, 1959.

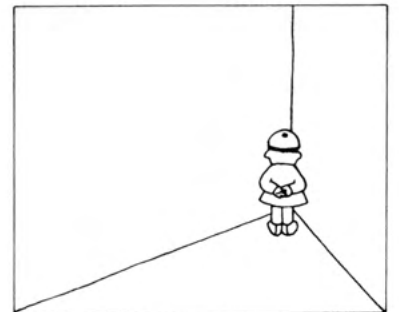
Chronologie des rêves de l'Homme aux rats

Les chiffres en marge indiquent l'ordre de présentation des rêves au cours de la cure. Les chiffres entre parenthèses renvoient à la pagination du *Journal d'une analyse*.

- | | | | | | |
|----|-----------------|---|----|---------------|---|
| 11 | 1898 (20 ans) | Maria Rossi et la machine extraordinairement compliquée. (50) | 1 | 18.10.1907 | «Resserl m'entoure de ses bras». (41, 13 ^e séance) |
| 12 | Décembre 1900 | Une perle qui échappe sans cesse. (50) | 8 | Octobre 1907 | Récit, fait à la Dame, de ses obsessions et des interdictions en relation avec les épées japonaises. Interdiction de se laver. (47) |
| 4 | Été 1901 | Un paquet de tabac (rêve prophétique). (43) | 13 | Novembre 1907 | Il lèche les pieds de sa bien-aimée. (54) |
| 5 | Été 1903 | Rêve prophétique de question d'examen, 3 ^e examen. (44) | 14 | Novembre 1907 | Des injures employées par son ami. (55) |
| | | Mot d'esprit en réponse à une question d'examen, 3 ^e examen. (53) | 18 | 22.11.1907 | Carte portant <i>p.f.</i> au lieu de <i>p.c.</i> (63) ¹ |
| 7 | Décembre 1903 | Encouragement à Elise Feuerbach en deuil de son frère idiot. (45) | 19 | 25.11.1907 | Ville aux murailles circulaires. (66) |
| 6 | 1904-1907 | Ingrid tourmentée par ses dents. (44) | 20 | 26.11.1907 | Copulation au moyen des excréments. Hésitation entre la Dame et la fille de l'analyste. (68) |
| 15 | Non daté | Il copulait avec Rita. (56) | 21 | 30.11.1907 | Rat grand et gros. (73) |
| 17 | Non daté | Le corps de la grand-mère est encore beau. (62) | 22 | 8.12.1907 | La fille de Freud a deux paquets de saleté à la place des yeux. (76) ¹ |
| 10 | 1906, Salzbourg | Il s'est fiancé à «la Dame». (49) | 23 | 10.12.1907 | Il est salué par un capitaine à l'insigne unilatéral. (79) |
| 16 | Août 1906 | Un sous-lieutenant bavarois rejeté par Gisa. (59) | 24 | 6.01.1908 | Extraction d'une dent, avec erreur. (106) |
| 2 | Octobre 1906 | Rêve des épées japonaises. (42) | 25 | 20.01.1908 | Quatre rêves de militaires. Effort pour ne pas en provoquer un en duel. (110) |
| 3 | Décembre 1906 | La Dame l'emporte avec violence. Il est en haillons qui se transforment. (42) | | | |
| 9 | Juin 1907 | Sa sœur Grete est très malade. (48) | | | |

J.-Cl. Q.

¹ Ces deux rêves sont les seuls que Freud transcrit dans le cas publié en 1909: rêves n° 18 et 22.



Nouveaux compléments métapsychologiques à la théorie du rêve

par **Regnier PIRARD**

D'une manière peut-être un peu inconsidérée, j'ai inscrit le propos de cet article dans le prolongement et le questionnement des modélisations freudiennes sur la psychologie — ou la métapsychologie — du rêve. Comme je tenterai de ne pas simplement répéter Freud, j'ai pris l'audace d'intituler mon intervention: «Nouveaux compléments». Je ne répéterai pas Freud, pour deux raisons. La première est évidente: il me faut en un article tirer l'essentiel, donc perdre des nuances; mais j'espère que ce sera sans mutilations majeures. La seconde est plus ambitieuse: j'espère sur certains points renouveler sa lecture.

Freud, au moment d'écrire la *TRAUMDEUTUNG*, avait procédé à un recensement phénoménal et quasi exhaustif des théories du rêve, tel qu'il suscite encore aujourd'hui un respect craintif. Le chapitre I de la *TRAUMDEUTUNG* est le condensé de ces notes de lecture et il envisage presque toutes les questions qu'on peut se poser à propos du rêve. Le chapitre VII, qui est à lire en regard du chapitre I, reprend à nouveaux frais les énigmes initiales et, — fort des considérations développées dans le corps de l'ouvrage sur l'interprétabilité du rêve, sa structure, sa «mécanique», — propose un modèle de l'«appareil psychique» qui fonctionne aussi comme «appareil à rêver».

On n'a pas fait mieux depuis, tant s'en faut. Certains psychologues cognitivistes contemporains n'hésitent même pas à reconnaître en Freud un grand pionnier de la psychologie cognitive: «Je lis *L'INTERPRÉTATION DES RÊVES* (Freud, 1900) et le chapitre VII de ce livre est pour moi un parmi *LES* grands essais de psy-

chologie cognitive». (Miller, dans Baars, pp. 214-215)¹. Mais si l'on veut être fidèle à l'esprit freudien, à sa curiosité impénitente, il est nécessaire d'intégrer dans une théorie du rêve les récentes découvertes de la neuropsychologie sur les processus du sommeil, dont les travaux de Aserinski, Dement, Jouvet, entre autres et pour ne citer que les principaux, portent témoignage. C'est le recours à l'électroencéphalographie, inexistante à l'époque de Freud, qui a donné le branle à ces recherches. Je suis sûr qu'un Freud aujourd'hui en aurait tenu le plus grand compte. C'est le seul apport un peu consistant susceptible d'interroger les thèses de 1900, quitte à les reformuler, comme je tenterai d'en montrer la nécessité, dans un nouveau cadre anthropologique.

Je tiens, par contre, pour d'un bien maigre intérêt les élucubrations jungiennes qui reversent l'interprétation des rêves du côté d'une mantique vaguement mystique, comme si le rêve n'était qu'un «*mode d'expression plus primitif, plus coloré, plus imagé, (...) [qui] s'adresse directement à nos sentiments et à nos émotions, (...) lien entre l'univers rationnel de la conscience et le monde de l'instinct*»². Ces considérations émanent d'un évolutionnisme darwinien très idéologique, dont Freud — car on ne saute pas par-dessus son temps — ne fut pas indemne, il est vrai, sans y succomber heureusement tout à fait.

¹ Voir B. BAARS, *The Cognitive Revolution in Psychology*, New-York, The Guilford Press, 1986.

² C.G. JUNG, *Essai d'exploration de l'inconscient*, Paris, Denoël, (Folio, Essai 90), 1964, p. 73.

L'enjeu est ici le statut du symbole et sa prétendue primitivité. Pour Jung, pas de doute: «*L'homme primitif était bien plus gouverné par ses instincts que ne l'est l'homme 'rationnel', son descendant, qui a appris à se 'contrôler'. Dans le processus de civilisation, nous avons élevé une cloison toujours plus hermétique entre notre conscience et les couches instinctives plus profondes de la psychè, et nous l'avons même finalement coupée de la base somatique des phénomènes psychiques. Heureusement, nous n'avons pas perdu ces couches instinctives fondamentales. Elles font, à demeure, partie de l'inconscient, bien qu'elles ne puissent plus s'exprimer autrement que par le langage des images oniriques*». Ce sont, poursuit Jung, des «*phénomènes instinctifs, qu'on ne reconnaît pas toujours pour tels car ils se manifestent sous une forme symbolique*». Et encore: «*Les symboles de nos rêves sont les messages indispensables qui transmettent les informations de la partie instinctive à la partie rationnelle de l'esprit humain*», ils témoignent du «*langage oublié des instincts*»³.

Convaincu que les instincts **parlent**, Jung voudra s'en faire le devin. Recourant à une fréquentation encyclopédique de récits mythiques, il supposera aux «symboles» oniriques une obscure et infuse affinité avec les «symboles» mythiques. Ceux-ci seraient comme en germe dans les rêves. Jung tombe alors prisonnier d'une contradiction insoluble, hors d'un tour de passe-passe instituant l'interprète en magicien tout-sachant. Car s'il reconnaît, d'une part, qu'il est «*tout à fait stupide de croire qu'il existe des guides préfabriqués et systématiques pour interpréter les rêves, (...) aucun symbole apparaissant dans un rêve ne peut être abstrait de l'esprit individuel qui le rêve*», il n'hésite pas, d'autre part, à soutenir ce qui suit: «*Il est évident que si l'on suppose qu'un rêve est symbolique, on l'interprétera autrement que la personne qui suppose qu'il emprunte sa force essentielle à une pensée ou à une émotion, déjà connue et simplement travestie par le rêve. Dans ce dernier cas, il n'y aurait pas beaucoup de sens à interpréter un rêve, puisque l'on n'y trouve que ce que l'on sait déjà*»⁴.

En effet, c'est bien ce à quoi il faut se résoudre: il n'y a pas plus de mystère dans le

contenu d'un rêve que dans la polysémie et l'équivocité qui sont des traits **structuraux** du langage. Pas plus, ni moins, de mystère dans les symboles oniriques qu'il n'y en a dans les latences de signification entretenues par l'investissement privilégié de la visée mythique inhérente à **tout** langage, dans la mesure où les choses sont convoquées par les mots et contraintes de s'y plier, plutôt que l'opération inverse qui définit une visée scientifique du langage. Etranger à toute analyse structurale du fonctionnement langagier qui, j'espère le montrer, permet de rendre compte de l'effet polysémique de l'image onirique, Jung est contraint de se rabattre sur une conception naturaliste du langage. Cette «*Naturphilosophie*» le conduit à affirmer: «*Ni le sens, ni l'intentionnalité ne sont des prérogatives de l'esprit. On les trouve à l'œuvre dans toute la nature vivante. Il n'y a pas de différence de principe entre la croissance organique et la croissance psychique. Comme une plante produit des fleurs, la psychè crée des symboles. Tout rêve témoigne de ce processus*»⁵.

Il n'y a pas moyen d'être plus clair... et plus obscur! La psychanalyse devient une psychologie des profondeurs. Empruntez le bathyscaphe! En plongée vers l'archétype! La référence de Jung est explicitement évolutionniste. Comme le corps humain récapitule le devenir des espèces, la psychè est constituée de couches psychiques dont les plus profondes sont archétypiques.

Ces archétypes correspondent à des schèmes fondamentaux, des tendances instinctives, — au fond, des fantasmes originaires dont l'effectuation symbolique varie. Mais, alors, toute la question rebondit car c'est précisément dans cette variation que gît l'énigme. Si Jung touche du doigt ce que plus tard découvriront les éthologistes, il manque au même moment la spécificité **humaine** de la faculté représentative, à savoir son irréductible indétermination, la polysémie qui sans cesse renaît de ses cendres. Doit-on s'étonner dès lors que l'interprétation jungienne des rêves s'avère plus rigide et

³ C.G. JUNG, *idem*, pp. 79-80.

⁴ C.G. JUNG, *idem*, pp. 81 et 87.

⁵ C.G. JUNG, *idem*, p. 108.

monotone que celle de Freud et flirte toujours à nouveau avec les clés des songes, fussent-elles sophistiquées et rehaussées de multiples fréquentations mythologiques? L'herméneute est seulement devenu plus savant, voire plus pédant. Il incarne en tout cas le «sujet supposé savoir».

Je sais que Jung est plus nuancé, quelquefois, et très souvent plus contradictoire. Je ne m'épuiserai pas à lui rendre justice. Il me suffisait, pour mon propos, de dénoncer une conception de l'homme à la fois centaurique et salvifique. Finalement, Jung nous dit: Accueillez la part animale, démoniaque qui est en vous, plutôt que de la dénier; vous augmenterez ainsi votre puissance psychique, votre être spirituel. C'est peut-être très sympathique, un tel message, qui nous invite à déchiffrer, reconnaître et accueillir le «langage de nos instincts». Mais la formulation anthropologique qu'il se donne est-elle suffisamment fondée? Je ne le pense pas. Freud nous en fournissait, à mon avis, des linéaments autrement plus précis et solides.

Donc, avec Jung, pas grand chose de neuf. Moins encore, me semble-t-il, avec un Médard Boss, récusant en bloc la psychanalyse freudienne et jungienne au nom de la phénoménologie. Son dernier livre vaut surtout pour le titre *IL M'EST VENU EN RÊVE*⁶ (*ES TRÄUMTE MIR VERGANGENE NACHT*), indiquant que le rêve, ou plus exactement le rêver, survient au rêveur plus que celui-ci n'en est l'auteur. Boss s'emploie à expliciter le mode d'existence du *Da-sein* onirique et cherche à le rapprocher le plus possible de l'expérience vigile. Ce qui se propose en rêve constitue un défi pour l'homme éveillé qui se l'approprié. Sans doute est-ce à partir de la veille qu'il faut comprendre le rêve (à l'inverse de ce que suggère Jung, me semble-t-il), mais M. Boss avance ses considérations dans une phraséologie telle qu'elles en deviennent, à mon sens, totalement inopérantes. C'est

⁶ M. BOSS, *Il m'est venu en rêve... Essais théoriques et pratiques sur l'activité onirique*, Paris, P.U.F. (Psychiatrie ouverte), 1989. Les travaux de L. Binswanger sont autrement suggestifs.

souvent le cas, il faut bien le dire, avec la phénoménologie, même si, comme je le pense et tâcherai de le montrer, elle peut apporter des lumières sur l'expérience du corps vécu dans le rêve.

Finalement, de la littérature récente sur le rêve, les suggestions les plus novatrices je les trouve chez Angel Garma, qui procède dans *LE RÊVE. TRAUMATISME ET HALLUCINATION*⁷ à une large revue de la littérature. L'auteur insiste sur l'essence traumatique de tout rêve. Le caractère hallucinatoire du rêve résulterait d'une défense contre les désirs traumatiques. Cette hypothèse me paraît plus sérieuse que celle, du même, qui rattache (influencé par Rank?) l'hallucination à l'éblouissement de la naissance, ou celle de Lewin rapportant l'écran du rêve au souvenir du sein maternel. Les théoriciens du rêve ne sont jamais à court d'imagination. Le rêve donne à rêver. Il est grand temps d'en revenir à une métapsychologie plus sérieuse, à une anthropologie mieux fondée. Je m'appuierai sur les schémas de Freud dans la *TRAUMDEUTUNG* et sur l'anthropologie clinique développée par la théorie de la médiation de Jean Gagnepain⁸, qui m'ont déjà servi de point d'appui dans une étude précédente⁹. La distinction introduite par J.-B. Pontalis¹⁰ entre le rêve comme texte et comme objet transitionnel est également digne d'intérêt et mériterait d'être développée.



Je m'arrête un instant au terme «*métapsychologie*» pour préciser la visée de mon propos. Ce vocable freudien est emprunté aux écrits des années 1915, moment où Freud s'interroge sur

⁷ A. GARMA, *Le rêve. Traumatisme et hallucination*, Paris, P.U.F. (Bibl. de psychanalyse), 1981.

⁸ J. GAGNEPAIN, *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*, I. *Du signe, De l'Outil*, Pergamon Press, 1982. Nouvelle édition: Paris, Livre et Communication, 1990.

⁹ R. PIRARD, «Le destin des mots dans le rêve. Questions épistémologiques à la *Traumdeutung*», *Tétralogiques*, 1988, n° 5, pp. 145 à 167.

¹⁰ J.-B. PONTALIS, *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977.

les concepts les plus essentiels de la psychanalyse (refoulement, inconscient, etc.). Les COMPLÉMENTS MÉTAPSYCHOLOGIQUES À LA THÉORIE DU RÊVE prolongent le chapitre VII de la TRAUM-DEUTUNG, intitulé «Psychologie du rêve» et dans lequel Freud nous livre un modèle de l'appareil psychique esquissé quelques années plus tôt dans l'ENTWURF. La «psychologie» du rêve est devenue «métapsychologie» du rêve pour se démarquer, c'est du moins mon avis, d'une tendance trop descriptiviste ou fonctionnaliste qui gagnait la jeune psychanalyse. Freud revient résolument aux fondements. Son projet est fondamentaliste. Il veut élaborer un modèle explicatif de l'appareil psychique, tel que nous puissions comprendre que nous produisons des rêves, ou des fantasmes, des névroses, des symptômes etc. Le terme de «métapsychologie» signe cette intention.

On nous dit que la psychanalyse n'est pas une science. Je ne peux pas accepter comme telle une proposition de ce genre. Je crois entendre ce qu'on veut dire par là: l'aventure de parole dans laquelle s'engage un analysant sans savoir d'avance où elle le mènera, l'incertitude de l'interprétation par laquelle advient de l'événement, les aléas du transfert, etc. Mais il y a dans cette formule: «la psychanalyse n'est pas une science», à la fois un petit air de condescendance pour les pauvres tâcherons de la science, forcément un peu bornés et empêtrés dans les procédures objectivantes, et un profil plutôt bas quant aux exigences de rigueur touchant nos propres conceptualisations. La formule risque de s'entendre comme l'éloge de l'à-peu-près. Plutôt que de se réfugier derrière une formule protectrice, ne vaudrait-il pas mieux réfléchir un instant à ce que pourrait être une science? Peut-être verrait-on s'évanouir quelques fantasmes et se décongestionner du même coup une certaine phobie de la science. La démarche scientifique est probablement plus complexe que ce que nous croyons habituellement, et cette complexité la rend moins étrangère qu'on ne veut bien le dire à la démarche psychanalytique.

Une science est tout d'abord un ensemble d'énoncés articulés, qui visent à dire les choses de la façon la plus appropriée possible; c'est une façon adéquate de parler. En ce sens, un énoncé aussi simple que «le ciel est bleu» est une assertion à visée scientifique si l'on cherche à dire ce que l'on pense voir. Bien entendu, cette science que l'on exerce depuis les origines de l'humanité parlante, du *parlêtre*, n'est devenue science au sens moderne du terme qu'à partir du moment où l'exigence vérificatrice s'est outillée. L'arsenal technologique permet de mettre à l'épreuve, par le biais d'une certaine manipulation, la propriété de nos énoncés. Il est évident qu'il y a un aspect technologique de la science, — mais il y a aussi une «technique» psychanalytique, même si elle ne recourt pas à un arsenal technologique. Et l'on doit se demander si, en dehors de la technique psychanalytique, on aurait pu construire et observer des phénomènes de transfert, de résistance, de refoulement, etc. Étaient-ils simplement concevables en dehors du *setting* analytique? Je ne le pense pas. La science, c'est aussi un discours partagé dans un groupe social avec une fonction plus ou moins épistémologique ou, au contraire, idéologique. Et nous savons très bien que les scientifiques peuvent faire l'opinion. La science est encore ce que j'appellerais une discipline — au sens éthique du terme — qui s'interdit de parler n'importe comment ou de dire n'importe quoi. Il y a une certaine retenue dans le discours.

En résumé, la science est donc très complexe. Elle est de l'ordre de l'énonciation verbale, et c'est d'abord un ensemble de propositions qui constituent une théorie; mais c'est aussi une démarche qui met ses théories à l'épreuve d'une vérification pratique, éventuellement technologique. C'est ensuite une manière de faire l'opinion ou de la critiquer. Et c'est enfin une certaine rigueur de pensée, rigueur qui n'est pas, comme telle, inhérente à la pensée même: on peut avoir une pensée qui en est parfaitement une sans qu'elle soit pour autant rigoureuse. Si nous tenons compte de cela, nous devons dire que la psychanalyse, — dans la mesure où elle

est une théorie, où elle s'appuie sur une pratique, où d'une certaine manière elle fait l'opinion, où elle se discipline, — a bien un statut de science.

Cependant, et c'est là le paradoxe et la source des malentendus, si tel est le souci du psychanalyste, qui rend compte de ce qu'il dit et de ce qu'il fait, ce n'est pas, et ce ne doit pas être, le souci de l'analysant. L'expérience de l'analysant n'est pas et ne sera jamais l'expérimentation du psychanalyste, dussent les deux confluer éventuellement dans la même personne. En ce sens, se soumettre à l'épreuve de la psychanalyse n'équivaudra jamais à en produire la théorie. La schize est irréductible. Si c'est cela que l'on veut dire par «la psychanalyse n'est pas une science», je ne puis dans ce cas qu'être tout à fait d'accord. Mais s'il s'agit du psychanalyste, alors la chose est différente. Le psychanalyste occupe une position dédoublée; sous peine de s'en tenir à une action (éducative, magique, transformatrice d'une manière générale), il lui appartient de **savoir** ce qu'il fait, de fournir une description et une explication des processus supposés à l'œuvre. Le problème, pour lui, est évidemment de ne pas s'enfermer a priori dans un paradigme de la science inapproprié à son objet: comme généralement, dans l'opinion la plus répandue, on estime qu'il n'y a de sciences que les sciences dures — les sciences naturelles — et que les sciences humaines n'ont pas encore trouvé leur statut épistémologique, la situation de la psychanalyse reste mal définie, — et celle du psychanalyste relativement inconfortable.



Je voudrais esquisser quelques propositions qui nous permettraient d'entrevoir dans la psychanalyse le prototype d'une démarche en sciences humaines; je suis absolument convaincu que c'était l'intention freudienne, mais que Freud s'est trouvé piégé par une conception trop naturaliste de la science. C'est ce qui ressort, je crois, du modèle inspiré de l'arc réflexe, au chapitre VII de la *TRAUMDEUTUNG*. Faire tenir le désir et la pensée dans le schéma de l'arc réflexe, cela pose des problèmes tout à

fait redoutables et insolubles sans réinterprétations.

Partons donc du schéma freudien, construit sur le modèle d'un microscope-télescope, et que J. Laplanche a baptisé du nom de «Baquet»¹¹. Selon ce schéma, nous recevons un certain nombre d'informations sensorielles, car, comme disaient déjà les Scolastiques, il n'y a rien dans l'esprit qui ne passe d'abord par la sensibilité. Ces informations sensorielles atteignent la surface perceptive. Vient ensuite toute une série de systèmes qui filtrent, retiennent et fixent l'information, S₁, S₂, S₃... Ce sont des systèmes mnésiques, au contraire de la surface perceptive qui ne l'est en aucune manière: si elle l'était, elle serait rapidement saturée et hors d'usage. L'information (c'est-à-dire les excitations sensorielles) est censée traverser les différents systèmes mnésiques pour déboucher dans ce que Freud appelle la motricité, qui peut être la motricité verbale — puisque, pour Freud, la pensée est un équivalent de l'action. Le dernier de ces systèmes — qui, d'une certaine manière, font résistance puisqu'ils décantent l'information —, le dernier de ces systèmes, donc, et le plus proche de la motricité, Freud le nomme *pré-conscient*, la conscience se trouvant à la sortie du baquet. Au niveau des systèmes filtrants s'établissent différentes liaisons (énergie liée) dans le sens progressif, alors que dans le sens régressif, comme on le verra, il s'agit de déliaison (énergie libre). Certains éléments reçoivent une organisation au passage du premier système, mais d'autres éléments continuent leur marche et vont se fixer dans le second système; et ainsi de suite, jusqu'à ce que les éléments restants

¹¹ J. LAPLANCHE, *L'angoisse* (Problématiques, I), Paris, P.U.F., 1980.

Rappelons que l'image d'un réceptacle fermé — en forme de «baquet» — remplace, chez Laplanche, celle du «microscope-télescope» donnée par Freud. Ce microscope-télescope est en même temps un système nerveux central modélisé, construit à partir du schéma élémentaire de l'arc réflexe.

On voit que Freud anticipait sur les rapprochements établis actuellement par les neuro-sciences entre ordinateur et cerveau: les mêmes questions épistémologiques sont d'ailleurs à adresser dans l'un et l'autre cas.

arrivent au niveau du préconscient et de la conscience, et qu'une espèce de mise en réseau des stimulations initiales aboutisse sous la forme d'une prise de conscience. Ces inscriptions codées et liées en cours de route, Freud les dénomme *inconscient*.

Par conséquent, nos perceptions et stimulations initiales trouvent **d'entrée de jeu** une élaboration inconsciente. On pourrait dire, en utilisant une terminologie plus tardive, qu'il s'agit là d'un «refoulement» — ou mieux: d'une résistance — *originnaire*. Cette organisation des représentations, inhérente à leur parcours orienté dans un réseau neuronique¹², transforme des impressions sensibles en représentations intelligibles (en idées, en pensées). Le refoulement *secondaire* consiste dans l'obstacle qu'oppose la censure à l'aboutissement «normal» des représentations, condamnées à refluer vers les traces inconscientes les plus primitives et le pôle perceptif. On doit donc supposer dans **toute** manifestation psychonévrotique un phénomène hallucinatoire au moins partiel¹³. Dans le rêve — et c'est ce qui en fait le parangon des psychonévroses —, ce phénomène est massif et exclusif.

Le rêve est un phénomène foncièrement régressif. **Régression** d'un point de vue **topique**, d'abord: la barrière du refoulement secondaire (la censure) oblige les représentations qui s'acheminent vers la prise de conscience à refluer et à se soumettre au régime de déliaison (ou de moindre liaison) énergétique (processus primaires) caractéristique du système inconscient, et même à rejoindre le pôle perceptif, — ce qui leur confère une conscience très particulière, proprement onirique, qualifiée d'hallucinatoire. Les conditions du sommeil — «*le rêve est le*

gardien du sommeil» — **imposent** à nos processus psychiques cette issue régressive. Le désir de dormir, en fermant les portes de la motricité, **renforce** la censure. Mais également il la soulage, car la régression topique se double d'une **régression formelle**. Soumises aux processus primaires, nos représentations sont passablement déformées, et l'hallucination onirique est suffisamment insolite au moi du dormeur pour ne pas déranger son sommeil. Même si tout rêve, comme dit Freud, est un réveil ébauché, celui-ci reste transitoire, fugitif sauf... dans le cas du cauchemar, où la déformation échoue à maquiller l'affect de jouissance.

Car, si le rêve est «gardien du sommeil», il est aussi «*réalisation d'un désir*». Mais alors que, normalement, cette réalisation jouissive à quoi tend par sa nature le désir — qui cherche la satisfaction et sa répétition — ne s'obtient qu'au travers d'une **légitimation** (le principe de plaisir se commuant en principe de réalité, c'est-à-dire en plaisir légitimé), ou au terme d'une **déduction** qui est le fait de l'interprétation (c'est l'interprétation qui dévoile dans le rêve qu'un désir s'y trouve réalisé et qui donc, à nouveau, par le *travail* psychique qui lui est inhérent, légitime le désir), — dans le cauchemar, la réalisation du désir est trop manifeste, tout au moins dans sa dimension d'affect. Le rêveur est contraint de se réveiller pour remobiliser ses défenses. Par conséquent, on doit dire, aussi paradoxal que cela puisse paraître, que c'est le cauchemar qui illustre de manière paradigmatique la thèse selon laquelle tout rêve est réalisation de désir. Les rêves qui restent le plus gravés dans la mémoire sont les cauchemars, et tout rêve dont on se souvient comporte une dimension de cauchemar.

Cela ne signifie certes pas que le cauchemar s'interprète de lui-même, mais seulement qu'il atteste d'une jouissance interdite. L'instance censurante et l'instance pulsionnelle n'ont pu trouver un compromis suffisant. Le cauchemar est un raté du processus psychique hypnique, il est toujours un symptôme de conflit névrotique. La pulsion et le moi sont en désaccord, et ce désaccord, c'est le cas de le dire, éclate au grand jour. L'inconscient ne peut pas accepter

¹² Bien entendu, ce réseau neuronique n'a aucun statut anatomique réel **immédiat**. C'est une construction fictive et modélisante destinée à articuler conceptuellement certaines caractéristiques observables de nos phénomènes psychiques.

¹³ Ceci est particulièrement net dans les symptômes de l'Homme aux rats, par exemple, où l'homophonie entre *Rate* et *Ratte* se prête à l'hallucination.

les conditions du moi et ce dernier ne peut faire taire les exigences de l'inconscient, qui sont d'autant plus vives et insoumises qu'elles s'enracinent dans l'enfance: c'est ce que Freud appelle la *régression temporelle*, troisième aspect de la régression onirique.

Ces considérations et hypothèses freudiennes sur la régression entretiennent, à mon avis, un certain nombre de confusions. Aux yeux de Freud, les trois types de régression tendent à se fondre. «*Ces trois sortes de régression, dit-il, n'en font pourtant qu'une à la base et se rejoignent dans la plupart des cas, car ce qui est plus ancien dans le temps est aussi primitif au point de vue formel et est situé dans la topique psychique le plus près de l'extrémité de perception*»¹⁴.

Je ne pense pas, pour ma part, qu'elles doivent être confondues et il y aurait, au contraire, grand intérêt à soigneusement les distinguer. Le rêve connaît un certain destin de la représentation. Pour ainsi dire, nous pensons en images, hallucinatoirement, et ces images sont essentiellement visuelles. D'autres modalités sensorielles peuvent être engagées, mais plus rarement et plus discrètement. En rêve, nous voyons, nous connaissons sensiblement. Tel est le destin **cognitif** du rêve. C'est le «retour aux choses elles-mêmes», d'une certaine manière. En ce sens, nous *dé*-pensons, nous reconvertissons l'intelligible en sensible, le concept en percept. Telle est, me semble-t-il, l'opération de la *régression formelle*, qui rend compte de l'aspect hallucinatoire du rêve. Celui-ci n'est pas à rapporter à une particulière intensité du désir, comme le croit Freud — nous rencontrons, en effet, des désirs intenses, violents, ravageurs qui n'aboutissent pas en hallucinations — mais à un certain régime, à une certaine modalité des représentations. L'hallucination est un destin **perceptif** du fonctionnement cognitif: en rêve, nous voyons... ce que nous pensons.

Mais que pensons-nous? D'où vient cette pensée qui se donne à voir? Imaginons un instant que notre psychisme ne soit qu'un appa-

reil à connaître, à abstraire des catégories à partir de données sensibles. (Toute une tradition philosophique, de Platon au positivisme logique, s'est édifiée sur ce postulat, en passant par Aristote, Saint Thomas, Descartes, Locke etc.). Dans cette hypothèse, nous verrions en rêve nos souvenirs, les traces mnésiques de nos perceptions, mais il ne devrait y avoir aucune déformation. Le rêve ne serait qu'une «transcription» d'idéogrammes en pictogrammes. Il ne pourrait pas avoir cet aspect de langue étrangère qui exile le rêveur au sein de son propre rêve, ni cet aspect de rébus par lequel il sollicite la divination d'un message crypté.

Il semble bien, par conséquent, que le phénomène onirique ne saurait s'épuiser dans sa procédure cognitive, sans quoi nous ne pourrions rêver que nos restes diurnes et les souvenirs qui sont de proche en proche dans leur prolongement. Le contenu latent ne serait dès lors qu'une réserve potentielle de traces mnésiques sans discontinuité par rapport au contenu manifeste. Autrement dit, rêver consisterait à restaurer perceptivement des engrammes *pré-conscients*. Or le rêve donne l'impression d'une certaine création. Il advient par le rêve des pensées nouvelles. Mais cela, note Freud, n'est pas propre au rêve. *Comment* nous produisons des pensées est certes un problème, mais qui vaut *et* pour le rêve *et* pour la vie éveillée. «*Les énigmes qu'elles (les pensées du rêve) présentent, si intéressantes et captivantes qu'elles soient, n'ont pas de relation spéciale avec le rêve et ne doivent pas être traitées parmi les problèmes qu'il soulève*»¹⁵. Les pensées du rêve sont «entièrement normales», l'essence du rêve ne tient pas dans une quelconque particularité ontologique de ses pensées mais uniquement dans la **forme** que leur impose l'état de sommeil. En d'autres termes, l'essence du rêve est dans le **travail** du rêve, transformateur de pensées.

Cette transformation, toutefois, n'est pas purement cognitive, comme ce pourrait être le cas s'il n'y avait à prendre en compte que la figurabilité. Mais le processus onirique est *ten-*

¹⁴ S. FREUD, *Interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 466.

¹⁵ S. FREUD, *idem*, p. 431.

dancieux. Il transvalue toutes les valeurs, défigure autant qu'il ne figure. C'est même cet aspect du phénomène onirique qui a particulièrement retenu l'attention de Freud, et lui a permis le rapprochement avec les psychonévroses. Par le déplacement des intensités psychiques, œuvre de **censure**, le rêve est un « discours », c'est-à-dire un message allégorisé: non seulement il *fait figure* mais il *crypte*. Le déplacement des intensités psychiques est *principiellement* indépendant de la figurabilité, même si celle-ci impose de nouveaux déplacements. Il en va de même pour la condensation. Bref, le rêve est un phénomène axiologique, comme le mot d'esprit, les actes manqués et toutes les formes de « discours indirect », étant entendu que ce « gymkhana » qui s'impose à tous nos messages et à toutes nos actions ressortit à la dimension éthique de l'être humain. La question est de savoir quel processus emprunte cette légitimation éthique dans le rêve.

Et c'est ici que nous retrouvons notre fameux appareil psychique et plus particulièrement la **régression topique**. La topique désigne une hétérogénéité des systèmes, maintenus dans leur différence par une **force** que Freud appelle censure. Le régime économique de ces systèmes est radicalement différent: le système inconscient se caractérise par une mobilité énergétique libre, avec un minimum de retenue; le système préconscient, par une énergie liée, soit une augmentation de potentiel énergétique. La conscience, de son côté, est conçue comme un organe des sens, tourné à la fois vers l'extérieur et vers l'intérieur de l'appareil psychique; dans le rêve, elle est exclusivement tournée vers l'intérieur, endopsychiquement, et subit, du même coup, la sidération hallucinatoire. La topique ne délimite donc des lieux que par la permanence d'une différence de régime énergétique. Si celle-ci s'effaçait, il n'y aurait plus de topique. Mais elle ne s'efface pas, même dans le rêve. C'est ce dont témoigne la permanence d'une élaboration secondaire, à ne pas entendre comme le « repentir » du rêveur s'efforçant de rhabiller un rêve trop nu, des désirs trop crus, un débridement inconscient trop envahissant, mais plus fondamentalement comme la conti-

nuation dans le rêve même, et en dépit des processus primaires, des fonctions des processus secondaires. L'instance critique n'est jamais tout à fait endormie, elle ne dort que d'un oeil, surveillant du coin de l'autre les ébats oniriques de nos représentations et de nos affects.

La topique freudienne est donc en réalité une dynamique. Cela dit, reste encore le problème de la **régression temporelle**. Comment se fait-il que nos désirs de rêve se rapportent en définitive à des désirs d'enfance? Je postpose momentanément l'examen de cette question.



Le rêve, selon Freud, est un phénomène psychique complet. Entendons par là qu'en dépit de ses particularités fonctionnelles, le processus du rêve est une authentique activité mentale, l'activité de notre esprit pendant le sommeil, comme le dit Aristote. Il ne s'agit aucunement d'une désorganisation mentale mais d'une **autre** organisation, d'un autre exercice de la rationalité définitoire de l'humain. Nous rêvons *humainement*, et ce n'est pas un quelconque « animal en nous » qui rêve, comme si nous pouvions, l'espace de la nuit, quitter notre humanité. Il s'agit donc de ressaisir à travers le rêve certaines conditions de l'être-homme nocturne. Si nous n'étions, pour Descartes, qu'en tant que nous pensons, nous pouvons certainement dire, depuis Freud, que nous restons humains en tant que nous rêvons. Sans doute ne rêvons-nous pas toute la nuit et le sommeil apparaît-il pour le moi comme une défaillance narcissique, comme une mort, une éclipse. Sans doute nous faut-il réparer cette déchirure au réveil, surmonter cette *Spaltung*. Il n'est pas rare de rencontrer des rêves d'angoisse qui, pour ainsi dire, mettent en scène la situation même du sommeil: le rêveur éprouve une amnésie, un trou dans son existence, une période de sa vie dont il ne peut pas rendre compte, qui est radicalement soustraite à son souvenir. Cette expérience de dessaisissement s'impose chaque nuit et n'est pas sans susciter parfois des résistances au sommeil et des réveils répétés.

Dans le cours d'une nuit émergent en

bouffées des gerbes oniriques qui témoignent d'un travail psychique silencieux, en sous-œuvre mais continu, et qui soutient la trame, fût-elle relâchée, d'une identité subjective. Ce que nous appelons spontanément «rêve» et que nous recueillons malgré nous provient ou s'accompagne d'une certaine activation cérébrale — aujourd'hui bien repérée à l'EEG — et qui se produit pendant les phases du sommeil dit «paradoxal». L'activité onirique en phase de sommeil lent apparaît beaucoup plus diffuse et moins structurée. De ces phases, il faut encore distinguer le décrochage hypnagogique de l'entrée en sommeil, qui se présente comme un bref et rapide kaléidoscope. Il n'y a pas de doute que s'opère pendant toute la nuit un travail mental, dont le rêve du sommeil paradoxal est en quelque sorte la catalyse. Plusieurs rêves d'une même nuit, et parfois de plusieurs nuits consécutives, se forment souvent dans le même train de préoccupations et de désirs. Il n'y aurait, semble-t-il, pas plus (ni moins) de mystère à passer d'un rêve à l'autre que de sauter, à l'état d'éveil, d'une pensée à une autre.

Le rêve et le sommeil ont sûrement plusieurs fonctions physiologiques. Je n'ai aucune compétence pour en discuter mais je retiendrai le fait que de nombreux chercheurs attribuent au sommeil paradoxal un rôle dans la fixation mnésique des apprentissages vigiles. Ne pourrait-on penser que ce stockage mnésique comporte un aspect de triage et que, dans la métabolisation psychique, ce qui — pour diverses raisons, de désagrément et/ou de non-intérêt — apparaît comme inintégrable et/ou inessentiel se trouve rejeté, en quelque sorte «excrété»? Cela pourrait peut-être expliquer la coalescence entre des restes diurnes anecdotiques et des motions pulsionnelles indésirables. En tout cas, ce sont **toujours** des restes diurnes préconscients qui fournissent au rêve la matière première de ses constructions, et ce depuis très tôt dans l'ontogenèse, même si des montages innés, «à vide», apparaissent tout d'abord comme autant de décharges endogènes. Si notre hypothèse est plausible, il n'y aurait aucune contradiction entre la fonction d'apprentissage du

rêve et la fonction abréactive que Freud incontestablement lui attribue. Le moi, qui fait enveloppe, augmente durant le sommeil sa résistance vers l'extérieur (condition d'apprentissage, car l'itération stimulatrice doit être suspendue), mais diminue du même coup sa résistance endopsychique et est assailli d'impressions internes. Toutefois, à cause des déformations dues à la régression formelle, la censure endopsychique peut se relâcher sans trop de risques: le moi du dormeur «sait» confusément que ce n'est qu'un rêve. Ce «savoir» est, pour ainsi dire, la «bonne conscience» d'une impuissance: si le corps n'était pas en hypotonie cataplexique, la suractivation corticale déclencherait une épilepsie.

Faut-il considérer que l'hallucination onirique résulte d'une défense projective contre les stimulations internes? Je ne pense pas que ce soit là le *primum movens* de l'hallucination, à savoir: traiter comme extérieur un danger intérieur. Pour le rêveur halluciné, tout vient de l'extérieur: c'est là qu'est le danger, et il l'esquive généralement au bénéfice de ce désir de dormir qui est une toute-puissance maniaque. C'est seulement quand il est piégé dans sa propre mise en scène qu'il devient impératif pour le rêveur de se réveiller.



Il est sans doute temps de préciser mes hypothèses de relecture de la métapsychologie freudienne et de les appuyer sur quelques exemples. D'une part, le rêve m'apparaît être un phénomène anthropologique global, une certaine manière de signifier, de désirer, d'échanger et même d'agir. D'autre part, la théorie de la médiation promue par J. Gagnepain nous enseigne de disjoindre dans le phénomène humain des plans de rationalité, dont la distinction se justifie par les atteintes sélectives de la pathologie. Je vais essayer d'en tirer quelques conséquences.

S'il est vrai, comme semble l'indiquer l'atteinte sélective du langage dans les aphasies, qu'une faculté particulière de signification se trouve disjointe d'autres rationalités tout aussi

mutuellement indépendantes et ressortissant à d'autres déterminismes (technique, échange social, désir), ne convient-il pas de repérer dans le rêve un destin spécifique de la signification et de la représentation, nonobstant les *interférences* entretenues avec les rationalités adjacentes? En d'autres termes, qu'advient-il de la *pensée* dans le rêve, de la pensée au sens strictement — et sans doute abstraitement — cognitif du terme?

Freud suggérait que les pensées dont le rêve est formé, — et qu'il appelle *latentes* car elles ne se découvrent qu'après-coup bien que présidant déjà inconsciemment et préconsciemment à l'élaboration du rêve, — que ces pensées, donc, subissent une «régression» qui les transforme en voyances, en pseudo-perceptions, en pensées imagées. Le rêve ne peut penser **que** comme cela, et même les mots en rêve ont statut d'images. Je ne discute pas ici de savoir pourquoi le contenu manifeste (reformulation verbale du vécu onirique) ne coïncide pas avec les pensées latentes: ce problème ressortit en effet à un autre déterminisme, celui du désir censuré et censurant qui distord la pensée et l'allégorise. Je ne discute que de la facture hallucinatoire de **toute** pensée onirique, quelle que soit son origine (préconsciente ou inconsciente).

Pourquoi, en rêve, ne *pensons-nous* pas tout simplement? Plus exactement, pourquoi *pensons-nous* de façon énigmatique? Cette énigme ne tient pas seulement au caractère allusif du penser onirique mais, me semble-t-il, au tronçage qui, pour ainsi dire, laisse le signe en suspens ou en suspension. Penser suppose, à l'état vigile, que sur le fond de nos gnosies naturelles opère une dialectique à double détente. Le préalable perceptif est désapproprié grammaticalement par une structure phonologique et sémiologique qui ne veut strictement rien dire, qui est une pure **forme** de signification en instance de désignation. Seules les visées du réinvestissement rhétorique, soumettant la structure aux contraintes situationnelles, rendent cette forme appropriée aux contours toujours contestables et contestés d'un monde à dire. Ce qui suppose, bien entendu, que nous soyons en prise sur ce monde. Or, en rêve, cette prise du monde est précisément sus-

pendue. Littéralement, nous *dé-pensons*, nous dénouons la dialectique du langage qui reflue vers le préalable perceptif.

Pour me faire comprendre, je vais ici donner un exemple de ma collection onirique personnelle.

Rêve: Je descends la rue des Wallons à Louvain-la-Neuve. Elle est déserte. A hauteur de la fresque — très onirique et un peu inquiétante — de Somville, sur le bâtiment des Halles, je vois venir à ma rencontre une femme que je connais et identifie aussitôt. Cette femme, que je tiens en petite estime pour son hypocrisie, s'avance le corps légèrement rejeté vers l'arrière. Elle porte un masque de carnaval semblable à ceux de James Ensor. Je me retrouve muni d'un bâton, comme dans certains arts martiaux, avec lequel je veux la frapper au visage pour la démasquer. Le bâton glisse sur le masque me faisant ainsi manquer le coup. Je me réveille avec une certaine angoisse.

Les restes diurnes du rêve sont les suivants: J'avais rencontré la veille aux Halles un juriste très affable (trop?) et un peu «obsessionnel», avec qui j'avais discuté de conventions juridiques dont j'avais dû rédiger une première mouture. Il m'avait consacré pas mal de son temps de repas, me donnant ainsi — non sans susciter une certaine mauvaise conscience de ma part — une véritable consultation *pro deo*. Peu de temps après, je l'aperçois remontant la rue des Wallons à peu près à hauteur de la fresque de Somville. Je regagne mon bureau où je m'attelle à la révision d'un programme de 3ème cycle, que concernaient aussi les conventions. On envisageait un cours de philosophie pour les étudiants médecins, mais ce cours ne devait rien coûter. Je m'étais laissé aller à penser que je pouvais le donner gratuitement (*pro deo?*). N'ai-je pas la formation requise? Et du reste, que pourrait-on, en 15 heures, raconter à des médecins assez ignorants en philosophie? Quelques rudiments et, pourquoi pas, quelques anecdotes... Je pense vaguement au manuel de Vergez et Huisman et au chapitre sur Descartes: on y trouve cet énigmatique extrait d'une lettre où Descartes dit: «Je m'avance masqué — *larvatus prodeus*».

Quand on sait — et je le savais — que

l'hypocrites dans le théâtre grec désigne l'acteur masqué, on saisit à la fois le centre de gravité du rêve et sa procédure cognitive. J'ai visualisé l'hypocrisie. Ma pensée en rêve tournait autour de cette hypocrisie. L'homophonie de *prodeo/pro deo* est tout à fait remarquable et se tient dans l'indécidable suspens d'un sens non advenu. Si le rêve le tranche dans le sens d'un *prodire* plutôt que d'un geste gratuit, c'est parce qu'il lui faut bien trouver une chute, un ancrage dans une pseudo-réalité toute imaginaire, qui paraissait sans doute la plus innocente. Mais le *prodeo* traîne un *larvatus* qui, dans l'interprétation, le décale du côté plus prégnant d'un *pro deo* hypocrite. A l'état de veille et revenu à mes esprits, je lève **autrement** l'ambiguïté polysémique de l'homophonie. Du même coup, plus moyen d'échapper à la question du désir — masqué — qui a gouverné mon choix. Toute gratuité cache de l'hypocrisie, et de quel droit tuer une hypocrite, si j'en suis moi-même un ?

Cet exemple montre, me semble-t-il, le destin onirique d'une pensée (processus cognitif) réduite en image. Il montre aussi, sans doute, le travail de déformation tendancieuse sous la pression de l'affect. Seule l'interprétation, et la levée de refoulement qu'elle suppose, peut identifier le désir sous-jacent. Le rêve, quant à lui, atteste surtout la censure. Est-ce tellement étonnant ? A l'état vigile, nos pulsions la traversent et se modifient du même coup, conformant le plaisir à la réalité. Si la réalité est suspendue — c'est incontestablement le cas du rêve —, la censure ne peut que s'émanciper, **se renforcer** comme dans les névroses (je suis donc, sur ce point du renforcement de la censure en rêve, en désaccord avec Freud), mais **en même temps** le nouage dialectique qui discipline les pulsions se désarticule, et celles-ci redeviennent sauvages et violentes. Autrement dit, de la même manière que l'instance grammaticale, détachée de toute contrainte rhétorique, manifeste avec éclat l'impropriété du signe et dégage la sous-jacence représentationnelle (hallucination), — la censure, débarrassée du principe de réalité, atteste sa puissance interdictrice tout en laissant jouer des pulsions primaires. Dans l'un et

l'autre cas, la dialectique se désorganise et laisse apparaître ses constituants, comme au travers d'un prisme.

La mise en image des pensées dans le rêve témoigne d'une inépuisable « créativité ». Je me souviens d'un rêve fou-fou qui se résolvait dans le patronyme signifiant de mon ami Brackelaire. Il s'y agissait d'avoir... *l'air « braque »* !



J'aimerais, pour terminer, dire encore quelques mots des allures psychotico-perverses inhérentes à tout rêve. Non seulement le rêve est solipsiste, égoïste, mais le rêveur est comme éclaté sur la scène du rêve, perdu dans de multiples identifications à des personnages, et même à des objets : un corps morcelé. Cela tient à l'illimitation de l'espace-temps naturels, proprement niés.

Un analysant m'a raconté le rêve suivant, qui fut à proprement parler un cauchemar.

Rêve: Il se trouve devant un passage à niveau à double voie. Les deux voies de chemin de fer n'en font plus qu'une. Il est couché sur la voie, plaqué au sol et incapable de bouger. Une locomotive arrive de plus en plus vite et va l'écraser s'il ne se lève pas, — ce qu'il échoue à faire. L'idée lui vient en rêve de s'aplatir au maximum en espérant que le train passe au dessus de lui. Mais il aperçoit un ensemble de ferrailles qui traînent sous le ventre de la locomotive et qui ne manqueront pas de le broyer — à moins qu'il ne parvienne miraculeusement à rouler sur le côté au dernier moment. Il s'éveille en sursaut, plein d'angoisse, et voit qu'il a sauté... du lit qu'il partageait avec sa maîtresse !

Les associations du rêveur ont permis d'interpréter ce rêve. En voyage d'affaires, il avait fait la connaissance d'une femme avec qui s'était nouée une liaison. Conflit conscient : choisir son épouse et/ou sa maîtresse ? (Une voie/deux voies). Lui revient le souvenir de Tintin ligoté sur des rails, dans TINTIN EN AMÉRIQUE. Une vieille dame un peu folle avait tiré le signal d'alarme. Autre réminiscence : l'expression assez grossière pour désigner une femme facile : « il n'y a que le tram (train) qui ne lui soit pas passé dessus ».

On peut certes interpréter ce rêve axiologiquement, repérer la punition du désir et le désir de punition. Mais ce qui m'importe c'est **le corps** dans le rêve. Où est notre rêveur, en effet? Immobilisé sur la voie? Tout autant, semble-t-il, dans ce passage à niveau qui réifie l'interdit qu'il transgresse, et dans la locomotive de ses pulsions sexuelles (génitales sous le ventre de la machine), qui déferlent sur lui comme du dehors. N'est-il pas même aussi ce ballast qui encaisse les trépidations?

C'est le vécu cénesthésique du rêve (*cfr* à ce sujet les analyses de Binswanger) qui révèle la dislocation du corps du rêveur. Tout rêve, peu ou prou, est touché dans cette dimension. En ce sens, tout rêve ressortit, *quant à ses processus*, d'une dépersonnalisation d'allure psychotico-perversive (indistinction sexuelle, multiplicité des zones érogènes, translocations plus ou moins maniaques, identifications projectives, figements catatoniques, etc.).

La facilité du rêve à remonter le temps, à plonger dans les racines de l'enfance, offre au rêveur un corps d'enfant, mal unifié, tiré par ses pulsions à hue et à dia. Le vécu de la prime enfance n'est-il pas celui de la toute-puissance et du corps morcelé, un temps d'avant l'histoire, un espace d'errance? A mon avis, plusieurs mécanismes du travail du rêve (comme les fameux «renversements dans le contraire» dont témoigne le rêve de l'Homme aux loups: l'immobilité des loups opposée à la tempête de mouvements du coït parental; le regard fixe des loups opposé au voyeurisme du rêveur) gagneraient à se redéfinir à partir des précédentes considérations sur *l'aliénation* du corps infantile dans le corps, le monde et l'espace-temps de l'Autre, lequel impose les marques de son désir et laisse à tout jamais indélébiles les tatouages du désir dans les zones érogènes et les «langages d'organes».



En conclusion, je dirais que le rêve est un exemple éminent de psychopathologie quotidienne, en ceci qu'il décompose, défait la structure du fonctionnement psychique. Il tend à

restituer nos représentations à leur régime naturel, sans y aboutir vraiment. Car nos représentations, même en rêve, ne fonctionnent pas sur le mode exclusivement naturel des liaisons symboliques associatives (comme c'est le cas pour l'animal). Dans ce retour à la nature subsistent les traces culturelles de nos opérations mentales, et non pas simplement à titre de contenu mais au titre de l'opérationnalité elle-même. Le rêveur reste, en rêvant, un être logique, en proie au *logos*. Certes un *logos* tronqué, décapité, qui accentue l'instance et ses préalables gnosiques au détriment de la performance. La pensée du rêve est une pensée en décrochage et, en ce sens, sauvage, inaboutie, suspendue.

J'ai suggéré qu'on comprenne l'hallucination onirique comme cette reconversion du concept au percept par les voies «rebroussées» de la grammaire. Il me semble obligatoire de poser une telle hypothèse pour échapper à l'idée que l'interprétation d'un rêve ne serait qu'un discours second, plaqué sur le rêve d'une manière tout arbitraire. Il doit y avoir une affinité entre le rêve interprété et le rêve rêvé. Bien sûr, on pourrait rétorquer que l'interprétation s'obtient par la même «sauvagerie» associative que celle qui préside à l'élaboration du rêve, — que le rêveur qui analyse un rêve, au réveil, continue d'une certaine manière à rêver éveillé et réemprunte les mêmes chemins que ceux des représentations nocturnes. Mais il faut tout de même se rendre à l'évidence que les opérations de condensation et de déplacement (pour ne retenir que les principales) appartiennent au rêve et ne doivent rien au déploiement associatif de la pensée vigile qui, au contraire, les dénoue. Sont-ce des opérations logiques? Pour partie, et cette partie est, *de jure*, parfaitement interprétable (jeux de mots).

Ce qui ne l'est point, ou seulement dans une mesure incertaine, c'est le mycélium du champignon onirique, l'ombilic par où le rêve plonge dans l'inconnu, la spontanéité de son surgissement et l'incongruité de ses enchaînements. Pour reprendre mon exemple, pourquoi en suis-je venu à penser (ou à rêver) l'hypocrisie? Sans doute avais-je des motifs de le faire, mais un motif n'appartient pas comme tel,

intrinsèquement, à la pensée. Du point de vue cognitif, auquel pour l'instant je me tiens, je ne puis expliciter que le **comment** de la chose — le processus par lequel m'est venue cette image particulière à partir de cette pensée particulière, — et non son **pourquoi**.

Qu'un rêve ne mobilise pas seulement des pensées mais des désirs (motions pulsionnelles optatives) constitue certes une dimension décisive de l'expérience onirique. Là encore, il me semble que nous n'avons pas affaire simplement à des enchaînements de projets sur un mode naturel. Le rêve garde profondément les traces de la censure, c'est-à-dire de la non-pulsion. Il n'est pas pure positivité désirante mais aussi négativité légitimante. Il est l'un **et** l'autre.

Une comparaison avec la psychopathologie nous fera mieux comprendre ceci. On trouve dans toute névrose, dont l'essence est pourtant une inhibition pulsionnelle, des « passages à l'acte » compulsifs, des dérèglements de l'humeur. Comment cela est-il possible, sinon parce que la pathologie porte globalement sur la dialectique du désir légitimé (axiodicée) et non sur l'un ou l'autre de ses « moments » pris isolément et exclusivement? Seul varie le point d'impact, qui touche le fonds thymique dans la dépression, le contrôle pulsionnel dans la psychopathie ou le réinvestissement des pulsions dans les névroses. Mais, à chaque fois, c'est tout le processus dialectique qui se trouve déséquilibré. Le rêve, parce qu'il est « psychopathologie quotidienne », a cette vertu, non pas de détruire mais de **déconstruire** la dialectique du désir. On peut alors le saisir tantôt comme une névrose, car il exhibe la censure, et tantôt comme une psychopathie, dans la mesure où il satisfait les pulsions sans excès d'embarras. Moins souvent comme une dépression, car la dépression, en tant que trouble de la boulie, attaque les éléments mêmes de la pulsion; et il est de notoriété clinique qu'un déprimé ne rêve plus ou rêve très peu.

J'aimerais encore ajouter quelques mots au sujet de l'hallucination. J'ai cherché à la comprendre sur le mode de la reviviscence

perceptive. C'est insuffisant: un percept n'est pas une hallucination. L'hallucination ne peut être qu'un percept évident, incontestable, absolu, c'est-à-dire soustrait au doute et au partage qu'impose l'intersubjectivité. Il faut, pour qu'il y ait hallucination, la remobilisation d'un être-au-monde pré-historique, d'un monde où la perception se met en équation avec l'expérience vécue. Piaget parlerait d'égoïsme animiste, Freud d'auto-érotisme. Les termes sont probablement inadéquats en ce qu'ils présupposent l'*ego* et l'*autos* qu'on ne saurait convoquer anachroniquement. Il vaut mieux suggérer, avec Freud, un moi-ça indifférencié, une existence symbiotique qui n'a pas encore posé les limites d'un *soma* et d'un environnement. Dans la mesure où le rêve participe de cette expérience originaire, il ne peut qu'halluciner. Ce qui est dans la représentation, pour peu que celle-ci se soutienne d'un minimum de présence continuée, s'impose à l'évidence; si, par contre, cette représentation s'éclipse, il n'y a plus rien, — sauf à avoir pu la capturer au filet de la mémoire sur le seuil de l'éveil.

Le nourrisson de Piaget nous donne peut-être une approximation de cette fugitivité, quand nous voyons l'objet caché par un écran cesser pour lui d'exister; si cependant l'objet en question réapparaît, et pour peu qu'il se trouve investi d'intérêt, il n'y a plus que lui qui comptera. La fonction transitionnelle du rêve, finement repérée par Pontalis, s'inscrirait dans ce battement. Nous sommes donc amenés à penser que, dans le rêve, la mémoire en vient à dévoiler son fondement pré-mnésique. Induite par la régression formelle de la pensée, la représentation onirique s'impose comme une image hallucinée. A proprement parler, ce n'est pas un fantasme mais un *fantôme*.

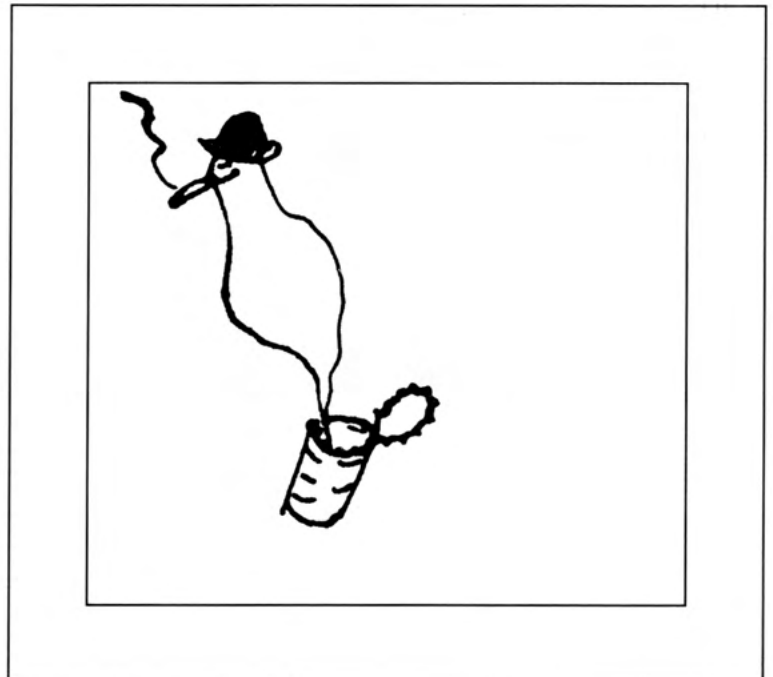
Il pourrait sembler qu'un registre de l'expérience fait totalement défaut au rêve, celui de la technique, de l'agent producteur. Nous voyons, entendons, sentons, sur le mode hallucinatoire, nous désirons aussi mais agissons-nous? En un sens, non, et nous nous contentons des représentations de l'action. Mais qui affirme cela? Certainement pas le rêveur qui, lui, croit bien

effectivement voler, marcher, frapper, conduire une voiture... Toutefois, si le rêve suspend la thèse du monde, pour parler comme Husserl, cette *époque* ne concerne pas seulement l'action mais l'entièreté de l'expérience. A vrai dire, au regard du réalisme, il n'y a pas plus d'effectivité onirique de la représentation, du désir et de l'échange social qu'il n'y en a de l'action. L'expérience rêvée demeure inéluctablement inachevée. Et ce serait un tour de prestidigitacion que d'évoquer ici les cas, plutôt rares, de somnambulisme.

Le monde du rêve se tient tout entier dans l'immanence et sur la pointe de l'imminence. Entre un jour psychique qui s'éteint et une aube qui se lève. Il constitue un brouillon

d'existence, pour ainsi dire, avec les ratures d'un passé qui s'abolit et les esquisses d'événements à venir. Un entre-deux, un *no man's land*; quelque chose comme des limbes, peut-être. Le paradoxe que le rêve suggère de soutenir réside dans la juxtaposition d'un fonctionnement naturel, animal, de nos dispositions représentationnelles, instrumentales, relationnelles, pulsionnelles et d'un fonctionnement culturel incomplet, tronqué, — celui d'un grammairien non-rhétueur, d'un technicien non-producteur, d'un ethnicien non-politique, d'un éthicien sans morale. Au fond, il s'agirait de l'expérience au repos et en ressourcement d'elle-même.

Regnier Pirard



L'enjeu de l'inconscient dans l'interprétation des rêves

par *Antoine VERGOTE*

Nos rêves sont nos mythes privés, dit Freud; et, mettant entre parenthèses le qualificatif de «privé», il interprète les mythes comme les rêves. Tous deux mentent, et il revient à la psychanalyse de les démasquer et de mettre au jour leur vérité cachée. Jung, pour sa part, est convaincu que les rêves et les mythes exposent leur vérité et, élargissant aux rêves sa lecture des mythes, il avance la thèse d'un inconscient ou d'un subconscient collectif.

Le psychanalyste freudien ne saurait légitimement se soustraire à la réflexion renouvelée de l'opposition entre Freud et Jung. Freud n'a de toute évidence pas pris la mesure de la nature spécifique du mythe: s'il existe effectivement une similitude entre le rêve et le mythe (Jung également l'affirme), on ne peut cependant les confondre dans une même analyse. Et la question se pose donc de savoir si la théorie freudienne du rêve ne présente pas quelques lacunes. Lacan n'a certainement pas été insensible au problème que Jung a posé à la psychanalyse. En fait, sans que cela soit dit, sa théorie entend dépasser l'opposition entre Freud et Jung, et avancer une conception inédite de l'inconscient collectif se manifestant aussi bien dans les rêves que dans les mythes: reste à en vérifier la pertinence.

Je m'attacherai essentiellement à la théorie freudienne du rêve et je me limiterai à y indiquer les brèches qui ont été pour Jung le point de départ de son inversion radicale de la théorie freudienne. Je situerai ensuite brièvement Lacan dans ce contexte. Je suppose le texte de L'INTERPRÉTATION DES RÊVES suffisamment connu et n'en présenterai donc pas de résumé; j'y réfléchirai en posant des questions quant à sa validité et aussi concernant certains de ses aspects problématiques.

Fonction et signification du rêve

La psychanalyse traite de la signification du rêve. De cela, la neurophysiologie n'a rien à dire; l'objet de celle-ci n'est d'ailleurs pas directement le rêve comme tel, mais le sommeil paradoxal REM et l'activité mentale à laquelle les observations font conclure: activité que, sur l'appui des témoignages des sujets de la recherche, on appelle alors «rêves». Freud, de son côté¹, affirme rester exclusivement dans le domaine de la psychologie. Sa théorie est donc indépendante de la neurophysiologie et elle ne prétend pas non plus y contribuer. Par contre, comme le laisse entendre l'intitulé de son PROJET, ce texte psychologique était destiné aux neurologues; aussi ne traitait-il pas du rêve comme tel. La ferme distinction que, dans L'INTERPRÉTATION, Freud fait entre la psychologie et la neurophysiologie est sans aucun doute exacte du point de vue épistémologique. C'est un malentendu typiquement scientifique de la part de certains neurophysiologistes de prétendre que leurs hypothèses **explicatives** remplacent la théorie freudienne du rêve. Quelle que soit la conception que l'on ait du lien entre les processus neurophysiologiques et psychologiques qui ont lieu dans le rêve — émergentisme, parallélisme, épiphénoménalisme —, le rêve a, en tant qu'expérience psychologique, une signification psychologique.

Dans l'hypothèse cependant où les rêves ont aussi une fonction au service du sommeil, leur interprétation psychologique doit venir également étayer la possibilité de cette fonction. De

¹ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, éd. révisée par D. Berger, Paris, P.U.F., 1976, chap. 7.

fait, dans la théorie freudienne, il y a un point où fonction et signification coïncident. Le rêve, dit Freud, est le gardien du sommeil et le désir le plus profond du rêve est de sauvegarder celui-ci. Dans le premier chapitre de *L'INTERPRÉTATION DES RÊVES*, il commente d'une façon positive la théorie psychophysique qu'en 1886 un certain Robert a proposée: Freud la résume² en disant que les rêves sont des excréments de pensées étouffées dans leur germe; leur **fonction** psychologique est de vider le psychisme de son fumier (*auszumesten*). Mais Freud n'a pas donné toute son attention au lien entre cette fonction des rêves et leur signification, — lien cependant important pour situer le rapport entre neurophysiologie et psychologie, ainsi que pour l'analyse de la signification elle-même.

Si le désir le plus profond du rêve est de sauvegarder le sommeil, on peut à bon droit en conclure que le désir du rêve est de ne plus rêver. Face au désir de dormir, tous les autres désirs du rêve — et donc tous les rêves — apparaissent, en effet, plutôt comme des perturbations du sommeil, en tant que celui-ci est repos libéré de la tension psychologique. Le plus essentiel et le plus universel désir qui s'exprime dans les rêves est donc de ne plus désirer, et de trouver le repos parfait dans l'état achevé de non-désir. Cette thèse me paraît s'accorder avec les observations montrant que le sommeil le plus profond suit les phases paradoxales.

Le désir de non-désir représente précisément une des significations que, dans *AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR*, Freud a reconnue à la pulsion de mort, — signification que, sous l'influence de Schopenhauer, il appelle «l'aspiration au nirvana». Par lui-même, le principe de plaisir tend à la décharge complète de la tension pulsionnelle et donc à la quiétude dans le non-désir. Ce désir-là anime au fond le rêve. S'il en est ainsi, on conçoit bien que l'appareil neurophysiologique résiste à cette mort de toute activité psychologique et que, par intermittence, dans les phases paradoxales, il stimule

l'activité mentale. Celle-ci met en mouvement les désirs pulsionnels. Mais alors interviennent les rêves qui, en hallucinant les satisfactions, ramènent le psychisme au repos du non-désir.

Devançant les objections répétées après lui, Freud s'est lui-même demandé comment les rêves d'angoisse pouvaient être des expériences de satisfactions pulsionnelles. Sa réponse est qu'au moins ces rêves sauvegardent encore le sommeil et qu'ils satisfont donc le désir essentiel du dormeur. Cette réponse n'est pas un artifice théorique, si on ne néglige pas la distinction faite par ailleurs entre rêves d'angoisse et rêves traumatiques: les rêves d'angoisse sont malgré tout des rêves qui ne perturbent pas le sommeil, au contraire des rêves traumatiques, et — ajouterons-nous — des cauchemars. Bien que Freud ne traite pas lui-même de ces derniers, nous pouvons leur appliquer l'explication qu'il donne des rêves traumatiques: «*Les rêves des malades atteints de névrose traumatique sont caractérisés par le fait que le sujet se trouve constamment ramené à la situation constituée par l'accident et se réveille chaque fois avec une nouvelle frayeur. On ne s'étonne pas assez de ce fait.*» Et plus loin: «*Si [...] nous voulons maintenir, comme seul correspondant à la réalité des faits, la conception d'après laquelle la tendance prédominante des rêves serait celle qui a pour objet la réalisation des désirs, il ne nous reste qu'à admettre que dans cet état la fonction du rêve a subi, comme beaucoup d'autres fonctions, une grave perturbation, qu'elle a été détournée de son but; ou bien nous devrions appeler à la rescousse les mystérieuses tendances masochistes.*»³

Très prudent, Freud se limite ici à observer la nature énigmatique des rêves traumatiques. Si ceux-ci perturbent profondément le sommeil, il faut bien en conclure qu'ils ne sont plus, comme les autres rêves, comparables aux névroses: ces derniers, réalisant un compromis entre la censure et les désirs pulsionnels, obéissent encore au principe de plaisir. Et si Freud préfère ne pas d'emblée en appeler aux tendances masochistes, c'est que leur énigmatique mélange de plaisir et de douleur lui laisse aussi

² *O.c.*, p. 75; G.W. I-II, 84.

³ S. FREUD, *Au-delà du principe du plaisir*, chap. II; G.W. XIII, 10-11.

entrevoir un au-delà du principe de plaisir. Signalons ici que, d'après des recherches récentes, les rêves traumatiques ont ceci de particulier qu'ils ne surviennent pas dans le sommeil paradoxal, mais bien dans la quatrième et la plus profonde phase du sommeil⁴.

Que le rêve d'angoisse ne trouble pas vraiment le sommeil donne à penser que l'élément de satisfaction du désir y domine malgré tout. Une série d'analogies de constitution s'impose alors à l'esprit: entre le rêve agréable et l'activité psychique sans souffrance névrotique; entre le rêve d'angoisse et la vie psychologique souffrant de troubles névrotiques; entre le rêve traumatique ou le cauchemar et la névrose traumatique, voire la psychose. S'il en est ainsi, la question se pose de la différence entre l'interprétation freudienne du rêve et l'analyse de la névrose. J'y reviendrai.

Portons donc d'abord, encore un moment, notre attention au point où la fonction du rêve coïncide avec son désir le plus profond. On songe ici à l'enfant qui, rassasié et apaisé par le sein de la mère, se détend et s'endort. Cet enfant a réellement retrouvé l'objet premier et perdu, objet dont Freud dit que tout désir cherche inconsciemment à le recouvrer. Or ce sommeil de l'enfant paraît bien être le paradigme de tout sommeil réussi. En sauvegardant le sommeil, le rêve, dans sa satisfaction essentielle, retrouve donc en quelque manière l'objet perdu. Il est par excellence une expérience narcissique, — ce qui lui donne ce caractère d'égoïsme absolu sur lequel Freud insistera: Freud montre en effet comment le rêve réalise jusqu'à la limite la complète suffisance qui, à ses yeux, caractérise le narcissisme — où en l'absence totale de relation avec le monde environnant, le sujet et l'objet d'amour s'enveloppent dans un cercle libidinal fermé sur lui-même. Excluant l'appel qui vient de l'extérieur et apaisant les stimulations du désir venant de l'intérieur, le narcissisme du rêve en fait donc le gardien du sommeil.

⁴ Voir C. Fisker, J. Byrne, A. Edwards, E. Kahn, «A psychophysiological study of nightmares», *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1970, n° 18, pp. 747-782.

Mais par son retour au narcissisme accompli, le sommeil va aussi vers la mort psychologique qui, pour la neurophysiologie, serait également la mort cérébrale. L'hypothèse neurophysiologique est par conséquent que le rêve ne serait pas seulement au service du sommeil, mais également de la survie cérébrale: l'appareil neurophysiologique se défendrait contre cette mort par extinction de ses activités en stimulant la production onirique; et la satisfaction qu'atteint le rêve permettrait ensuite d'entrer à nouveau dans la quasi-mort neurophysiologique et psychologique du sommeil sans désir.

Je voudrais rattacher deux remarques cliniques à mon analyse de la fonction et du désir le plus profond du rêve.

— La première concerne la dépression. Les troubles du sommeil en sont l'un des symptômes bien connus. Ces troubles consistant le plus souvent en la perturbation du rythme nyctéméral, la chronobiologie s'attachera donc à expliquer celle-ci et à y remédier. Mais si l'on prend en considération, par contre, l'interprétation psychanalytique proposée, il semble qu'il faille reconnaître également une signification *chronopsychologique* à cette perturbation. Comme le sommeil tend vers la mort psychologique du retour au narcissisme, on conçoit que l'angoisse de mort puisse empêcher inconsciemment l'abandon à la quasi-mort du sommeil. Que précisément la dépression ravive cette angoisse se comprend aussi, car en elle-même la dépression est l'expérience douloureuse d'une mort psychologique. Il est d'ailleurs significatif que, le soir, la personne dépressive se sente mieux, soit d'humeur plutôt hypomaniaque et diffère volontiers le moment d'aller se coucher. Cette effervescence hypomaniaque représente une réaction contre la mort psychologique de la dépression. Elle se produit précisément le soir, parce que l'angoisse de mort, réveillée par tout ce qu'évoque la nuit et par la perspective de cette *mi-mort* qu'est le sommeil, vient mobiliser les ressources restantes du vouloir-vivre.

Cette interprétation chronopsychologique peut peut-être éclairer pour une part l'effet thérapeutique de la privation de sommeil. Il se pourrait bien qu'en plus d'hypothétiques modifications

neurophysiologiques, la cure par la privation de sommeil, en suspendant le retour rythmique de l'angoisse de mort, prolonge la réaction anti-dépressive que signale le sentiment de mieux-être vers la fin de la journée. S'il en est ainsi, pareille cure forcée n'entamerait pas véritablement la dépression, ce qui correspond à l'observation faite par certains chercheurs, à savoir: que le premier sommeil réinstalle la dépression. Quoi qu'il en soit, même dans l'hypothèse où les chercheurs en biologie parviendraient à identifier la substance supposée responsable de la dépression, et qu'ils croient produite par le sommeil, l'interprétation analytique n'en deviendrait pas fautive pour autant. Et ce qui précède prouve, me semble-t-il, que la recherche d'une signification proprement psychologique à la dépression gardera de toute manière sa pertinence.

– Je ferai encore une seconde remarque. De ma présentation du sens et de la fonction narcissique du rêve, je voudrais également tirer une conclusion critique quant à l'interprétation freudienne de la psychose comme retour au stade narcissique. De profondes angoisses traversent en effet la psychose qui n'a pas encore atteint son état de gellification défensive. Il est donc difficile de la caractériser par un retrait libidinal dans la suffisance narcissique: bien loin de ressembler au rêve ou au sommeil, qui ont ce caractère d'heureux narcissisme que nous leur avons reconnu, elle présente une similitude indéniable avec la perturbation de ce narcissisme que l'on rencontre dans le rêve traumatique.

Les désirs et le travail du rêve

L'interprétation générale du rêve que je viens de présenter ne s'appuie évidemment pas sur les **contenus** du rêve: on ne rêve pas qu'on rêve afin de pouvoir continuer de dormir... Cette interprétation générale est une théorie construite, nous l'avons vu, sur deux principes, que je vais donc rappeler brièvement avant d'en passer à l'étude de ces contenus eux-mêmes. En premier lieu, partant de l'idée que le fonctionnement normal du psychisme est une

activité réglée, nous avons été amenés à postuler que le rêve accomplit une fonction au service du sommeil, — celle, qu'avec Robert, Freud appelle l'élimination du «fumier du psychisme», autrement dit, des «pensées» qui voudraient encore l'occuper. En second lieu, évoquant la soumission du psychisme au principe de plaisir, nous avons été amenés à reconnaître dans cette fonction du rêve l'accomplissement du voeu narcissique le plus profond.

Mais, ainsi qu'il l'annonce d'emblée par le titre de son ouvrage, Freud porte surtout son attention sur les significations des contenus oniriques manifestes. Ici également, quelques principes fondamentaux orientent de toute évidence l'élaboration de l'interprétation freudienne. De ce qui précède découle que les rêves, dont **la fonction** est d'apaiser le psychisme, doivent avoir **le sens** de satisfaire les désirs pulsionnels véhiculés par leurs représentations. La conviction fondamentale de Freud est aussi qu'en tant que phénomène psychique, le rêve est un fait psychique total, dépourvu seulement de la conscience, et que, par conséquent, il doit s'expliquer comme une mise en œuvre structurée des composantes et des forces psychiques. Que tout fait psychologique, même celui qui semble négatif, appelle une explication proprement psychologique, tel était *l'a priori* qui a conduit Freud à l'élaboration d'une logique psychologique des faits pathologiques, là où d'autres ne voyaient que les effets négatifs d'une activité neuronale diminuée ou perturbée. On doit donc pouvoir rendre raison de ce qui, dans les récits du rêve, a l'apparence de la déraison. Ses recherches en psychopathologie avaient déjà préparé Freud à l'analyse du rêve. Et l'on sait qu'en vue de pénétrer plus avant dans les énigmes de la psychopathologie, il accomplira son auto-analyse en grande partie par l'interprétation de ses propres rêves.

L'auto-analyse et les expériences cliniques établissent chez Freud la conviction que les scènes et les mots dans les rêves signifient autre chose que ce qu'ils donnent à voir et à entendre. Il abandonne dès lors la conception de l'Antiquité, reprise par le romantisme et par Jung, conception selon laquelle le récit comme

tel du rêve en présente la signification et se prête donc à l'interprétation intuitive. Souvenons-nous de cette histoire rapportée par la Bible, celle du pharaon qui voit en rêve d'abord sept vaches grasses, puis sept vaches maigres, et rappelons-nous le prudent conseil, sous allure de prédiction, qu'il reçoit de Joseph après que scribes et mages aient dû avouer leur impuissance à rien expliquer. On se demande si Freud aurait interprété ce rêve autrement que le Joseph de la Bible... Bien entendu, on ne prétendait pas, dans l'Antiquité, que tout rêve était interprétable; ainsi lisons-nous dans l'Odyssee, Chant XIX, ces paroles que Pénélope adresse à Ulysse, son époux enfin revenu mais que, dans son déguisement, elle ne reconnaît pas:

«Etranger, les songes sont certes confus et difficiles, et tout ce qu'ils annoncent ne vient pas pour les hommes à son achèvement. Les songes inconsistants nous viennent par deux portes; l'une est faite de corne, l'autre est formée d'ivoire. Les songes qui viennent par l'ivoire découpé ne sont que tromperies et ne nous apportent que mots inefficaces. Mais ceux qui sortent par la corne polie imposent des certitudes au mortel qui les voit. Pour moi, je ne crois pas que ce terrible songe me soit venu par là...»

Lorsque le rêve présentait une figure symbolique lisible, l'Antiquité considérait celui-ci comme une pensée inspirée. On avait conscience, en effet, que le rêve n'est le produit ni de perceptions actuelles, ni d'un travail de la pensée consciente. Lorsqu'il s'imposait cependant comme ayant un sens, on concluait qu'il devait être une pensée communiquée par un être surnaturel: on le comprenait comme un présage, un avertissement ou une injonction. L'esprit scientifique a évidemment abandonné l'interprétation religieuse du rêve, qui perdit ainsi son statut de message symbolique; déchu au rang de phénomène infra-rationnel, le rêve paraissait dès lors ne devoir s'expliquer que par une désorganisation du système physiologique. Mais Freud combine l'esprit scientifique avec l'antique conviction que le rêve a un sens. A l'explication par une inspiration surnaturelle, il substitue l'inspiration par la réalité psychique qui œuvre derrière la conscience. Aussi, la distinction que fait Pénélope entre les deux

sortes de rêves perd-elle son sens. Tout rêve a un sens, mais celui-ci est toujours caché.

La décision que Freud prend de traiter le rêve comme un fait psychologique complet — et donc d'en interpréter le sens — n'apporte évidemment aucune information à la neurophysiologie, de même que la théorie analytique de la sexualité n'éclaire en rien la biochimie de cette dernière. Corrélativement, dire que la thèse freudienne est maintenant dépassée par les théories neurophysiologiques relève de la confusion épistémologique. Même au point où les deux disciplines se rejoignent, nous avons noté leurs différences de perspective: alors que l'activité mentale dans le sommeil paradoxal est, pour la neurophysiologie, une résistance contre le sommeil total, la psychanalyse reconnaît au rêve la finalité inverse d'un retour au sommeil.

La substitution opérée par Freud d'une explication-interprétation psychologique à l'antique interprétation religieuse du rêve, entraîne cependant dans son esprit un parti-pris discutable: à l'entendre, **tout** phénomène psychologique qui n'est pas rationnel mais qui présente une figure symbolique doit s'interpréter selon les mécanismes de la formation du rêve. Et la théorie du rêve deviendrait ainsi le modèle pour l'interprétation des symboles littéraires ou iconiques, des mythes, des représentations religieuses et des rites.

Rappelons brièvement le procédé freudien de l'interprétation des rêves. Comme il pose en un principe que les rêves surgissent de l'inconscient de la même manière que les symptômes névrotiques, Freud fragmente donc le récit du rêve et fait ensuite librement associer à partir des fragments obtenus, ainsi qu'il le fait à propos des récits des souffrances névrotiques. Citons à titre d'exemple le rêve dit «*de la belle bouchère*»⁵. Les associations produisent plusieurs éléments entre lesquels Freud reconnaît un lien. Il y a ainsi la série qui appartient à l'oralité: le fait de vouloir donner un dîner, mais de s'en

⁵ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, p. 133 ss; G.W. II-III, 152.

trouver empêchée; la cure d'amaigrissement; le refus du caviar; l'ennui de ne pouvoir disposer de saumon fumé... Il y a ensuite la série d'éléments qui gravitent autour de la sexualité: la réponse un peu drue que fait le boucher au peintre; l'amie rondelette, et l'attirance du mari pour ce type de femme; la jalousie enfin de la bouchère. Dans son interprétation, Freud organise tout cela en un ensemble: le rêve accomplit le désir de la femme de mettre un écran entre son mari et son amie. Cette interprétation est évidemment une construction interprétative, mais le fait qu'elle donne à tous les éléments un sens dans un ensemble significatif plaide pour la vérité d'une telle construction. Celle-ci a également l'avantage de faire comprendre le rêve comme la réalisation du principe de plaisir, en dépit de sa négation par le rêve manifeste. Le contenu manifeste doit donc se comprendre comme la façade qui permet au rêve d'accomplir un vœu inconscient, précisément en soustrayant cet accomplissement au contrôle qu'exerce encore le psychisme dans l'état de sommeil. C'est en tout cela que consiste le **travail** du rêve. Quatre fonctions y sont simultanément à l'œuvre.

1. Des restes de perceptions diurnes, qui présentent quelque ressemblance ou lien possible avec les désirs pulsionnels inconscients, se trouvent revivifiés. Ces restes sont souvent préconscients, de sorte que l'analysant ne s'en souvient que pendant la libre association.

2. Une seconde fonction du rêve est le refoulement des désirs pulsionnels, conjointement à la partielle levée de celui-ci. Cette levée du refoulement s'amorce précisément par le lien que font les contenus inconscients avec les restes diurnes: la condensation est en effet la stratégie la plus importante que suivent ces contenus pour se traduire — et se cacher — dans les éléments du rêve manifeste.

3. La troisième fonction consiste dans la transformation des désirs pulsionnels en représentations imagées, autrement dit: leur mise en scène, qui, parmi l'ensemble des restes diurnes, emploie essentiellement des rémanences de perceptions visuelles. Cette prise en compte de la figurabilité a une double fonction. Tout

d'abord, elle permet aux désirs pulsionnels d'apparaître librement au psychisme en état de sommeil; en l'absence de l'investissement du langage, — lequel appartient au système Pcs-Cs, — le rêve recourt donc à des représentations imagées, qui sont une forme archaïque de vie psychique précédant l'acquisition du langage. En deuxième lieu, ces représentations imagées donnent au psychisme d'éprouver hallucinairement ce qui est vu comme **réel**, et donc comme la satisfaction des désirs pulsionnels.

4. Quatrième et dernière fonction du rêve: dans une certaine mesure, le travail du rêve réagence secondairement les images oniriques en un récit ordonné. Ce faisant, il trompe encore la censure en suggérant une signification immédiatement lisible.

Le terme «interprétation du rêve» prend ainsi chez Freud trois significations: 1° l'intellection théorique du rêve comme désir de maintenir le sommeil; 2° l'analyse du rêve comme travail, — autrement dit, la compréhension du rêve comme ce travail qu'accomplit le moi préconscient pour opérer un certain compromis entre les composantes conflictuelles du psychisme; 3° l'énoncé du sens que dégage l'analyse du rêve.

La conception popularisée de la psychanalyse ne retient que le troisième sens, et s'indigne ou s'amuse à l'idée qu'on retrouve sempiternellement le même petit nombre de contenus. Pour Freud lui-même, c'est le deuxième sens de l'interprétation qui est au contraire le plus important, car il nous instruit progressivement sur la structure et le fonctionnement complexe de l'«appareil psychique» dans sa production de compromis indispensables. Aussi est-ce dans son ouvrage sur le rêve, résultat de ses années d'auto-analyse, que, pour la première fois, Freud a systématiquement élaboré sa théorie analytique des processus et des qualités spécifiques des représentations de désir inconscientes, et de leurs moyens astucieux pour détourner partiellement les différentes formes de censure. C'est en ce sens que, pour Freud, le rêve a été «la voie royale» vers l'inconscient; et, de même, cet énoncé ne prend son vrai sens que

pour celui qui, comme Freud, passe par les voies qu'emprunte le travail du rêve.

L'interprétation du rêve refait **en sens inverse** le travail du rêve, semblable en cela à la cure analytique qui opère par la déconstruction des productions des symptômes. Cette interprétation ne peut donc avoir lieu que dans la disposition analytique, régie par la règle de dire tout ce qui vient à l'esprit. Dans ce contexte, le transfert fondamental consiste dans l'appel à dire qui vient de l'écoute analytique et qui soutient le mouvement de la parole. La psychanalyse part, ici encore, du principe général selon lequel le psychisme humain n'est pas un tourbillonnement chaotique de représentations et de sentiments, mais qu'au contraire les associations apparemment fortuites font progressivement venir au jour des enchaînements significatifs émanant des archives de la vie psychique. L'objection qu'ont faite certains psychologues, et selon laquelle, aux contenus manifestes des rêves, on pourrait rattacher bien d'autres associations que celles présentées par les rapports de cas, témoigne d'une radicale incompréhension de la doctrine analytique et d'une méconnaissance théorique de la réalité psychique. Chaque vie psychique est singulière, et les associations produites dans la disposition analytique sont très personnelles, parce qu'expression des expériences privées: si l'analysant, reprenant l'analyse d'un rêve, suit d'autres voies associatives que les précédentes, cela montre simplement que d'autres restes diurnes ou d'autres souvenirs lointains se trouvent, eux aussi, liés aux contenus inconscients, et que leur expression contribue à lever le voile sur ces derniers.

De tout cela, il suit que seul l'analysant est en mesure de reconnaître et de confirmer la justesse d'une interprétation de rêve. Cette interprétation est adéquate s'il s'éprouve en consonance avec elle, fût-ce après un temps de doute ou de refus. Et même si, dans beaucoup de cas, on ne peut s'attendre à un véritable ressouvenir, un sentiment de conviction subjective reste possible, comme l'écrit Freud⁶, lequel

⁶ S. FREUD, *Bemerkungen zur Theorie und Praxis der Traumdeutung*, 1923, G.W. XIII, 308.

signale le même type de reconnaissance subjective chez ces analysants disant à la fin de leur analyse: «Je l'ai toujours su», ou toute autre formule analogue. Le patient le savait **et** il l'ignorait; il méconnaissait ce qu'il apercevait vaguement. Et, de fait, s'il n'en savait absolument rien, comment aurait-il pu chercher et trouver?

Actuellement, la familiarité de beaucoup d'analysants avec la théorie freudienne du rêve a pour conséquence que l'interprétation des rêves a bien moins d'efficacité analytique que dans la pratique de Freud. Dans beaucoup de cas, on présume trop rapidement tenir le sens caché du rêve, et l'intérêt intellectuel que l'on prend au fonctionnement psychologique neutralise la réalité psychique dans une distance objective. Or, écrit Freud, une forme de résistance consiste justement dans une acceptation purement théorique — et faite par conséquent sans peine ni difficulté — de l'interprétation: en disposant des mots pour le dire, on maintient néanmoins la coupure entre ceux-ci et les représentations inconscientes. Une dérive de la théorie lacanienne a favorisé une résistance analogue: dans l'idée que les contenus inconscients sont, eux aussi, des signifiants, on prend les «signifiants» du rêve manifeste pour leur traduction et on joue allègrement à en déconstruire la littéralité ou à enfler leurs possibles renvois verbaux.

Apporter dans l'analyse une pléthore de rêves peut également représenter une résistance. Si l'analyste y attache beaucoup d'importance et pousse systématiquement à leur interprétation, la complaisance transférentielle encourage ce mode d'analyse. L'interprétation des rêves remplace alors par trop la perlaboration plus difficile et plus pénible des conflits vécus, des attentes déçues, des expériences de culpabilité refoulées et des interprétations projectives des comportements d'autrui.

Cependant, il reste important que les rêves soient racontés, même s'ils ne sont pas interprétés. Les récits des rêves par l'analysant amènent souvent celui-ci à enchaîner sur l'expression d'expériences, de souvenirs, de désirs et de conflits qui, dans ces rêves, émergent à la

surface, et cela sans qu'il ne prenne nécessairement conscience du lien existant entre les uns et les autres. Par lui-même, le récit du rêve trace la voie vers ce qui agit dans la névrose.

La stratification des «pensées» du rêve

L'expérience confirme ce qu'on peut lire dans L'INTERPRÉTATION DES RÊVES, à savoir: que la plupart sont la satisfaction ou bien de désirs sexuels, ou bien de désirs de grandeur. Les rêves de grandeur mettent généralement en scène une rivalité, — victorieuse ou douteuse selon que le rêveur s'identifie ou non au rival. On peut appeler ces rêves «paranoïdes». Une grande partie des rêves analysés par Freud présentent ce thème. La combinaison des deux significations peut s'interpréter comme ressortissant aux rêves oedipiens, les rêves directement oedipiens paraissant en effet plutôt rares. La méconnaissance d'une faute peut être l'arrière-fond d'un rêve de héros, comme c'est le cas dans le rêve de Freud appelé *l'injection faite à Irma*. Des rêves, généralement symboliques, peuvent encore concerner la mort. Dire que les psychanalystes cherchent toujours un sens sexuel dans les rêves est donc décidément un préjugé.

Un réseau de désirs pulsionnels et de processus compose toujours le contenu latent d'un rêve. Dans le rêve, cité plus haut, de *la belle bouchère* p.ex., Freud désigne sa rivalité sexuelle et son identification d'allure hystérique avec sa rivale: ce sont là des contenus qu'il fallait dégager sous la couverture du rêve manifeste, lequel laissait entendre tout le contraire d'une satisfaction de désir. Ici, comme dans la plupart des analyses de rêves, l'interprétation ne met au jour que ce qui est légèrement refoulé. Dans l'interprétation du rêve de *l'Homme aux loups*, Freud va beaucoup plus loin: il fore un trou de mine à travers plusieurs chaînes associatives, pour atteindre ce qui, selon sa conviction, est le sens ultime du rêve: la perception — ou le phantasme — de la scène primitive. L'Homme aux loups ne peut évidemment pas reconnaître cette signification dans une expérience de res-souvenir. En fait, Freud construit une interpré-

tation qui désignerait un contenu définitivement refoulé. Aussi, pour moi, la question reste-t-elle ouverte de savoir dans quelle mesure pareille interprétation peut être ou non analytiquement efficace.

Ce que l'interprétation peut saisir et faire reconnaître dans les rêves n'est jamais le fond de l'inconscient, mais ce qu'avec une métaphore végétale Freud appelle «ses pousses». En rédigeant L'INTERPRÉTATION, Freud n'avait pas encore pleinement pensé la différence entre les «représentations» inconscientes et la conscience. Il le fera des années plus tard, dans son étude métapsychologique intitulée L'INCONSCIENT⁷. Bien des expressions ambiguës attestent d'une certaine confusion théorique; ainsi le terme de «pensées inconscientes» et celui de «palimpseste»⁸. Aussi me semble-t-il indiqué de généraliser et de radicaliser la remarque suivante de Freud: «*Les rêves les mieux interprétés gardent souvent un point obscur; on remarque là un noeud de pensées que l'on ne peut défaire, mais qui n'apporterait rien de plus au contenu du rêve. C'est l'ombilic du rêve, le point où il se rattache à l'Inconnu*»⁹.

Je propose de traduire «*die Stelle, an der er dem Unerkannten aufsitzt*», par: le lieu où il (le rêve) s'appuie (est assis) sur le non-reconnu. Ce que Freud fait observer comme l'effet de la condensation me paraît être la conséquence du principe que je viens de citer: «*... l'on n'est jamais sûr d'avoir complètement interprété un rêve; lors même que la solution paraît satisfaisante et sans lacunes, il est toujours possible que ce rêve ait eu encore un autre sens.*»¹⁰. Il est d'expérience qu'avec l'avancée de l'analyse on revient parfois sur un rêve antérieur pour y reconnaître une signification plus profonde.

Qu'est-ce que ce «non-reconnu», cet «ombilic», sur lequel s'appuie le rêve? Freud n'y

⁷ S. FREUD, *L'inconscient* (1915), dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952; G.W. X.

⁸ Je me suis expliqué là-dessus dans *De «l'autre scène» de Freud à «l'Autre» de Lacan*, In: *Qu'est-ce que l'homme?*, Bruxelles, Fac. Univ. Saint-Louis, 1982, pp. 683-709.

⁹ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, p. 446; G.W. II-III, 530.

¹⁰ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, p. 242; G.W. II-III, 285.

réfléchit pas dans L'INTERPRÉTATION; il semble même penser qu'il serait théoriquement possible de pousser l'interprétation jusqu'à l'élimination de cet ombilic. Dans le COMPLÈMENT MÉTAPSYCHOLOGIQUE À LA THÉORIE DU RÊVE (1916), il fournit cependant des précisions qui nous permettent d'en identifier la nature: «Il est très remarquable de voir combien le travail du rêve s'attache peu aux représentations de mot; il est à chaque instant prêt à échanger les mots les uns pour les autres jusqu'à ce qu'il trouve l'expression qui offre à la figuration plastique le plus de commodité. Ici apparaît la différence décisive entre le travail du rêve et la schizophrénie. Dans celle-ci, ce sont les mots eux-mêmes, dans lesquels était exprimée la pensée préconsciente, qui deviennent l'objet de l'élaboration dans le processus primaire; dans le rêve, ce ne sont pas les mots mais les représentations de chose auxquels les mots ont été ramenés. Le rêve connaît une régression topique, ce qui n'est pas le cas pour la schizophrénie; dans le rêve, la circulation est libre entre investissements de mot (Pcs) et investissements de chose (Ics)...»¹¹. L'interprétation analytique tend à affaiblir cette différence, écrit encore Freud; elle fait associer au récit du rêve qui en est déjà une expression langagière, donnant ainsi l'impression que le rêve lui-même est fait de «signifiants» linguistiques.

En réalité, nous avons à faire à une structure composée de quatre plans: l'inconscient (investissements de chose), les figurations plastiques du rêve qui en émanent, le récit du rêve, et les associations qui portent sur ce récit. On se souviendra ici de ce que Freud a exposé dans son écrit sur L'INCONSCIENT, au chapitre intitulé «L'identification (*Agnoszierung*) de l'inconscient»: l'inconscient est composé de représentations qui ont le statut de choses et qui n'ont pas, comme le Pcs, la nature de représentations verbales. Ces représentations de chose ne sont pas des représentations *des* choses, car elles ne comportent pas, comme les signifiants linguistiques, de référence aux choses. Elles n'en sont pas moins de l'ordre de l'investissement et elles

constituent donc le fondement du lien effectif avec la réalité. Il s'agit là apparemment des traces que les premières expériences pré-linguistiques ont imprégnées dans le psychisme, celles qui précisément font défaut dans la schizophrénie ou que cette dernière a expulsées. Que Freud appelle «représentations» ces investissements primordiaux ne doit pas nous induire en erreur: le terme de représentation y prend finalement le sens de la trace psychique qui supporte les représentations plastiques des rêves et le langage qui dit le monde.

Les contenus les plus profonds, vraiment inconscients, sont donc actifs dans le rêve — comme dans la vie vigile — sans que l'interprétation puisse les identifier exhaustivement. En se dévoilant, ils restent également en retrait. Ceci est même la condition pour qu'il y ait travail du rêve dans sa différence d'avec la schizophrénie. L'ombilic du rêve est bien la base non représentable des pulsions de désir et des représentations oniriques. Lorsque, dans L'INTERPRÉTATION, Freud parle des «pensées du rêve», ou que des locutions telles que «palimpseste» ou «traduction» y évoquent un texte sous-jacent et inconscient, il faut prendre ces expressions comme une première approximation théorique ou comme des métaphores. Même la comparaison avec le rébus est trompeuse, car un rébus consiste en des pensées linguistiquement formées et transformées en images. Sans doute la comparaison avec le puzzle, proposée dans REMARQUES CONCERNANT LA THÉORIE ET LA PRATIQUE DE L'INTERPRÉTATION DES RÊVES (1923)¹², est-elle finalement la plus adéquate. «On a longtemps confondu les rêves avec leur contenu manifeste, écrit encore Freud. Maintenant il ne faut pas les confondre avec les pensées latentes.»¹³ L'essentiel du rêve, en effet, consiste dans son travail, et celui-ci est conditionné par l'enracinement des contenus inconscients interprétables dans les investissements de chose.

¹¹ S. FREUD, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 135-136; G.W. X, 419.

¹² S. FREUD, *Bemerkungen zur Theorie und Praxis der Traumdeutung*, G.W. XIII, 308-309.

¹³ Note ajoutée en 1914 à *L'interprétation*: p. 492, n. 1; G.W. II-III, 385, n. 1.

Rêve, poésie et mythe

De cette ouverture de l'interprétation sur l'identité de l'inconscient résulte une nécessaire mise en question de l'assimilation un peu trop rapide faite par Freud entre le rêve et les expressions culturelles qui appartiennent à l'ordre symbolique du langage. Nous sommes ainsi reconduits à la fameuse opposition entre Freud et Jung. Tout comme Freud, Jung affirme prendre le rêve au sérieux; cependant, pour lui, le rêve est par excellence ce qu'il donne à voir et à entendre, et ce qu'on y dit. Si Jung relève, lui aussi, la similitude entre, d'une part, les délires et les rêves et, d'autre part, les légendes, les contes de fée, les mythes, les rites et les symboles, sa conclusion est autre: de cette similitude, il conclut en effet que le psychisme porte en lui des structures archétypales universelles qui produisent les formations symboliques observées. Comme les archétypes sont universels, le «subconscient» est collectif.

Je rappelle que pour Lacan également, l'inconscient, fait du trésor des signifiants, est collectif. Mais avec cette différence cependant qu'au terme d'«inconscient», Jung substitue généralement celui de «subconscient», puisqu'il ne s'y agit pas de contenus refoulés mais de contenus d'expériences originaires, s'étendant plus loin et plus profondément que ce que la raison peut saisir. Dans les rêves, s'annoncent ainsi des aperceptions et des intentions qui ne peuvent s'exprimer que dans un langage ou dans des formes d'existence symboliques. C'est à elles que l'homme donne le langage dans la poésie et dans les mythes, et ce sont ces aperceptions qu'il met aussi en pratique dans les rites symboliques. L'homme peut réprimer cette raison élargie en lui, que Jung appelle l'*anima* et qu'il distingue de l'*animus*. Scindée de son existence vécue, l'*anima* continue néanmoins d'insister pour y être intégrée, et elle s'impose alors dans les délires et dans les rêves.

En voici un exemple, pris dans MÉTAMORPHOSES DE L'ÂME ET SES SYMBOLES¹⁴, et que je présente en raccourci. L'eau qui en rêve menace de submerger est une imago maternelle. Sur cette eau, on projette des qualités, divines ou magiques, propres à l'imago maternelle.

Notons-le: la mère représentée par l'eau est bien l'imago maternelle, la figure maternelle en tant que porteuse de qualités spécifiques dont les cultures développent la signification; le retour à la mère, dans ce type de rêve, n'est donc pas pour Jung un rêve d'inceste au sens freudien. L'inceste lui-même a d'ailleurs la valeur symbolique d'un retour à un «sein» également symbolique et duquel naît une vie renouvelée. Le subconscient, l'*anima*, a d'ailleurs lui aussi une signification maternelle, puisqu'en l'assumant, l'homme renaît à une existence élargie. L'angoisse, dans ce rêve d'eau, est celle de lâcher la maîtrise recherchée par la contrainte du savoir rationnel. Ce rêve d'eau comporte donc un message: il signifie que l'on doit traverser la mort de la rationalité dominante afin de renaître à une existence plus plénière. Nous entendons le même message dans le mythe qui raconte la traversée du Styx, sur la route vers une nouvelle vie, ou encore dans le mythe du soleil que la mer absorbe tous les soirs et qui ressuscite le matin avec une nouvelle jeunesse. C'est la sagesse que mettent également symboliquement en œuvre les rites d'initiation et le baptême chrétien.

Jung interprète donc le rêve selon le modèle du mythe, alors que Freud prend modèle sur sa théorie du rêve pour interpréter les mythes, qui en deviennent à ses yeux aussi mensongers que les rêves. L'interprétation incongrue que Freud fait du mythe de Prométhée nous donne un bel exemple de la manière dont il traite les mythes. Son interprétation cavalière du «mythe» d'Oedipe illustre également un évident parti-pris et une méconnaissance de la nature propre du mythe¹⁵.

Dans les mythes comme dans les rêves, Freud croit reconnaître des travestissements de

¹⁴ C. JUNG, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Genève, Georg & Cie, 1953, p. 366 ss. Traduction de l'original *Wandlungen und Symbole der Libido*, 1912.

¹⁵ Je me permets de renvoyer le lecteur à mon étude *Mythe et rêve*, à paraître prochainement dans le volume IV des *Études anthropologiques* consacré au mythe et publié, sous la direction de Gh. Florival, par l'Institut Supérieur de Philosophie de l'U.C.L., éd. Peeters, Leuven.

désirs pulsionnels refoulés, ainsi que les traces laissées par la censure. Les représentations symboliques, les rites, les expressions métaphysiques et religieuses, seraient les masques portés par les phantasmes originaires, ces «*formations phantasmiques de la perception des rapports sexuels entre les parents, de la séduction, de la castration, et d'autres encore*»¹⁶. Les symboles typiques des rêves sont la transcription de ces mêmes «formations phantasmiques», lesquelles appartiennent à l'inconscient collectif, car, fabriquées par la première humanité, elles ont été héréditairement transmises. Inutile d'insister sur le caractère discutable de cette théorie phylogénétique du symbole. Que Freud ait dû y recourir atteste déjà les lacunes de sa théorie du symbolisme.

A raison, Jung s'est opposé à l'interprétation freudienne qui applique le modèle de l'analyse régressive des rêves aux mythes, à l'imagination poétique et à l'expression symbolique. De faire droit à la protestation de Jung n'engage pas encore à accepter sa théorie des archétypes innés. Les mythes, la poésie et les rites symboliques naissent de la collaboration complexe entre la perception et le langage. Méconnaissant cela autant que Jung, Freud interprète les mythes comme s'ils étaient récités par l'homme qui raconte ses rêves: il ne fait aucune analyse de la forme linguistique particulière du mythe, ni de sa référence au commencement originaire dont naissent les réalités et avec lequel elles restent reliées; il ne prête aucune attention à la manière dont les mythes organisent le monde dans un ordre significatif et néglige l'effet structurant qu'ont les mythes sur les communautés culturelles. Parce qu'ils n'appartiennent pas au langage de la raison scientifique, Freud réduit les mythes à des pensées de l'imaginaire et, entre l'imagination et les phantasmes émergeant de l'inconscient, il ne fait pas de différence.

La discussion entre Freud et Jung trouvera en Lacan des échos qu'on ne saurait dénier. Je me limiterai ici à les évoquer. Significativement, Lacan commente les représentations phantas-

matiques de l'obsessionnel sous l'intitulé «Le mythe de l'obsessionnel». Dans la phobie du petit Hans, il reconnaît l'imaginaire mythique comme cette *médiation* nécessaire entre l'accrochage imaginaire et incestueux à la mère et la reconnaissance symbolique et oedipienne de la fonction paternelle. Selon Lacan, en effet, l'ordre des signifiants domine l'inconscient, et c'est cet ordre prédonné qui se fait valoir dans les phobies et dans les représentations obsessionnelles, leur donnant ainsi la valeur d'un mythe. Lacan a le mérite d'avoir reconnu le problème que Jung, héritier de la tradition romantique, a mis à l'ordre du jour. En faisant de l'inconscient la demeure des signifiants universels, les mêmes qui s'expriment dans les mythes, dans la poésie et dans les idées religieuses, et en affirmant par conséquent la nature collective de l'inconscient, Lacan se rapproche évidemment de la conception de Jung. Il s'en sépare néanmoins radicalement en affirmant le clivage entre les signifiants, qui organisent l'inconscient comme un langage, et les signifiés: en radicalisant donc la coupure freudienne entre l'inconscient et la vie consciente. Il en tire la conclusion que le sujet vrai est irrémédiablement inconscient¹⁷. La vie symbolique à laquelle Jung veut faire renaître l'homme n'est pour Lacan que l'illusion imaginaire du moi qui se gonfle des produits inexorablement altérés des signifiants.

Revenons à l'opposition entre Freud et Jung. Si on refuse la théorie freudienne des expressions culturellement symboliques, et si on accepte cependant qu'une certaine similitude existe entre ces phénomènes symboliques et les rêves ou les délires, ne faudrait-il pas accorder plus de valeur et de vérité aux contenus manifestes du rêve, ou en tout cas aux symboles typiques des rêves? Les rêves feraient-ils apparaître, tout comme ces expressions culturelles, des aperceptions d'une réalité plus riche et plus englobante que ne saisit la conscience rationnelle?

¹⁶ S. FREUD, *Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoïa*, 1915; G.W. X, 242.

¹⁷ Pour situer exactement la position de Lacan, il faut faire l'analyse approfondie de sa théorie du sujet inconscient. On pourra lire mon essai sur cette question dans *Le sujet inconscient selon Lacan*, à paraître prochainement dans la revue *Interprétation*, Montréal, Québec.

L'expérience analytique, poursuivie avec la technique de Freud, confirme la vérité de sa théorie du rêve. Mais Jung, qui laisse se développer l'imagination sur les représentations symboliques de la scène onirique, affirme lui aussi obtenir des résultats thérapeutiques qui vérifient sa théorie. Et c'est en s'inspirant de la même idée que René Desoille a élaboré son procédé thérapeutique des rêves éveillés, avec des résultats certains selon lui et les adeptes de sa technique. Dans l'hypothèse — à vérifier — d'une certaine efficacité thérapeutique de cette méthode d'imagination symbolique, il resterait cependant à examiner si elle pourrait valoir pour tous les cas. Les structures topique et dynamique des névroses, faites de compromis malheureux entre désirs pulsionnels et refoulement, donnent évidemment à penser que l'analyse freudienne des rêves, en faisant précisément à rebours le travail interprétatif sur le travail même du rêve, est celle qui est indiquée pour les vraies névroses. J'ai d'ailleurs insisté plus haut sur le fait que, dans la cure analytique, l'analyse des rêves n'est pas toujours, loin de là, ce qu'il y a de plus essentiel.

Je ne voudrais pas pour autant assimiler sans plus les rêves et les névroses. Comme Jung, j'accorderais une vérité à l'expérience du rêve, pensant que ladite vérité se trouve précisément dans cet «ombilic» qui échappe à l'interprétation démasquante. Le rêve fait éprouver la satisfaction de désirs pulsionnels particuliers, parce que les figurations oniriques donnent vie à des représentations de chose archaïques et permanentes; on ne peut donc pas simplement y voir des formes occultées de pathologie. A l'exception des rêves traumatiques, les rêves témoignent d'une capacité fondamentalement saine de donner forme expressive aux désirs pulsionnels; pour cette raison on peut, avec Hamlet, souhaiter rêver: «... *to sleep, perchance to dream*». En cela, les rêves s'apparentent également à la vie psychique normale. La part de compromis névrotique qu'ils recèlent, et que seule sait détecter l'analyse de style freudien, est semblable aux distorsions névrotiques du psychisme sain: cette part névrotique se signale par la teneur d'angoisse ou par le contenu d'échec,

mais se révèle surtout par les correspondances qui se font jour au niveau de certaines *méconnaissances* sur lesquelles travaille l'analyse en marche. Identifier sans plus les rêves manifestes à des mensonges névrotiques équivaldrait à tenir pour pathologique toute la vie psychique. Mais n'étant plus diacritique, le terme de névrose n'aurait alors plus de sens.

«*Perchance to dream*»: expérience fondamentalement narcissique, et éventuellement même nullement croisée par l'inquiétude ou par le malaise d'un conflit, le rêve a fasciné Gérard de Nerval. Profondément dépressif, cet homme, qui a fini par se pendre à un réverbère à Paris, n'a pas pu se détacher de cette expérience narcissique et a cultivé «*l'épanchement du songe dans la vie réelle*»¹⁸. Le souvenir de la satisfaction archaïquement narcissique devient en effet mortifère si on ne le prend pas pour la prémonition et la promesse d'un autre accomplissement, à recevoir ou à effectuer dans un avenir encore ouvert. Nous l'observons aussi dans les phantasmes qui métamorphosent la mort par suicide prémédité en un printemps de douce réconciliation avec une vie délestée de ses douleurs. Ces phantasmes rappellent le plaisir narcissique de l'expérience onirique qui flotte sur la demi-mort psychique du sommeil. La dénégaration de la mort s'y infiltre dans le désir de mourir. Ces phantasmes ambigus font tellement corps avec le narcissisme qu'ils forment l'humus inconscient du langage religieux autour de la mort. On souhaite au défunt l'éternel repos et la paix éternelle; dans le langage chrétien: le repos au sein d'Abraham ou le retour dans la maison du Père. Ces expressions répètent le désir narcissique de retrouver «l'objet perdu», mais elles le transposent, le métamorphosent, par la perspective de ce qui est théologiquement la suprême activité mystique, celle qui transfigure divinement le corps libidinal. L'interdit religieux du suicide marque le clivage entre l'imaginaire épanchement des phantasmes

¹⁸ G. DE NERVAL, *Aurélia*, Ed. La Pléiade, Paris, Gallimard, 1960, p. 363.

dans la vie et l'ordre symbolique des métaphores religieuses. En déniait la mort, les phantasmes désavouent la vie. Le langage métaphorique reconnaît la mort, en fait la référence qui démystifie les illusions narcissiques; et il accueille la vie comme la prémonition du rapport qui, en décentrant le désir de lui-même, le recentre à sa source originare.

La parole vive, les expressions symboliques, les relations significatives ne sont pas des productions de l'inconscient. Mais l'homme ne saurait les créer si un ombilic inconscient ne les supportait pas. Sans l'ancrage dans l'inconscient, ce ne seraient que des cariatides aux pieds reposant sur le vide, — à l'exemple du travail psychotique sur les pures représentations de mot. Les mythes, la poésie, l'art et les représentations religieuses ne sont pas, comme le voulait Jung, des modèles pour interpréter les rêves, car ces derniers ne font pas le travail de métaphorisation qui différencie l'imaginaire et le symbolique. Mais interpréter, à la suite de Freud, ces phénomènes culturels selon le modèle des imaginations oniriques revient à les identifier à des restes diurnes qu'envahit une expérience régressive. Si, dans un rêve, on voit un index levé vers le ciel, il est loisible à l'interprète d'y lire une représentation phallique voilée; mais étendre cette interprétation au geste symbolique que figure la toile de Da Vinci par exemple, et croire ainsi dévoiler le secret de l'œuvre artistique, voire du peintre lui-même, ce serait réduire l'artiste à un automate somnambule. Pareilles fadaïses non seulement n'apprennent rien sur l'œuvre — ni bien entendu sur son auteur — mais, en plus, elles ridiculisent la psychanalyse.

Elles démontrent en outre la méconnaissance du noyau le plus vif de la théorie analytique: celle-ci n'a-t-elle pas précisément démontré que la sexualité humaine n'est pas un instinct, mais une *pulsion* libidinale? Réalité psychique s'appuyant sur l'organisation vitale, la sexualité humaine se trouve d'emblée pénétrée de significations. Ce sont ces significations que le langage

poétique déploie et dont il inspire l'expression dans des figures et dans des gestes symboliques.

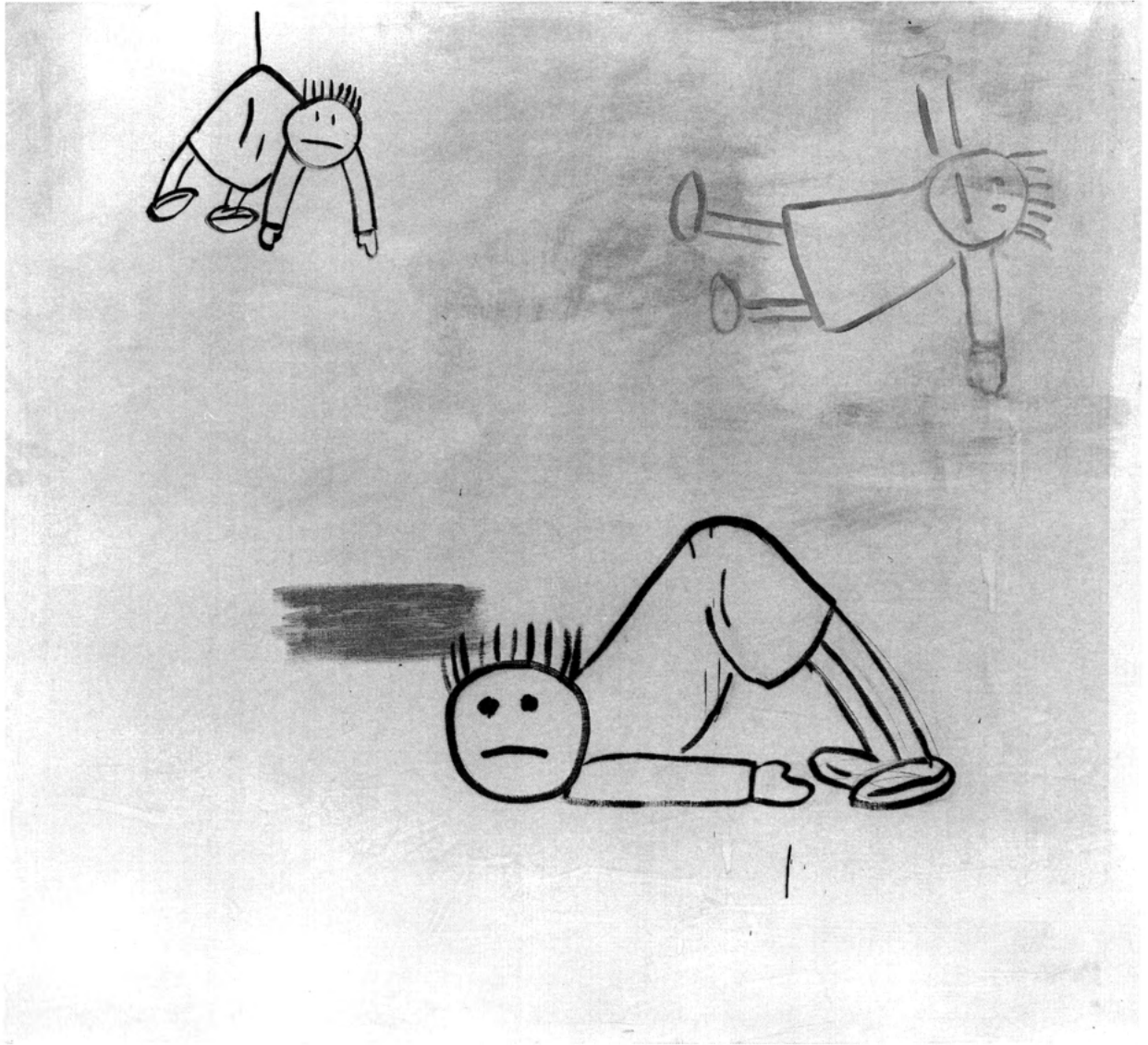


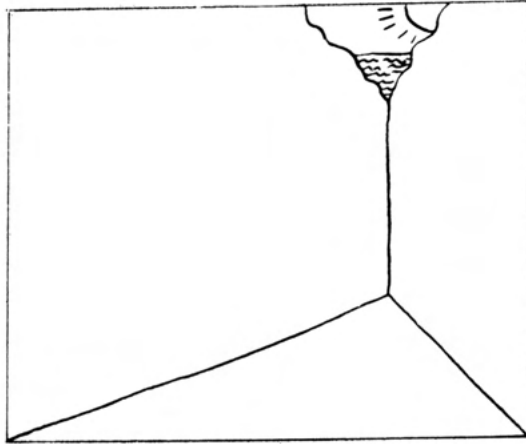
La prise en considération de la libido reconduit notre interrogation sur la théorie freudienne du rêve. Si les restes diurnes trouvent à représenter le contenu refoulé, sont-ils toujours de purs masques trompeurs, ou peuvent-ils être également les *formes* dans lesquelles les significations de la sexualité se coulent? La même question se pose pour d'autres contenus inconscients. Le rêve du train qui part ne dit-il pas aussi la vérité dans une figure symbolique de la mort? Et le rêve de grandeur, qui met en scène une figure de stature impressionnante à laquelle on s'identifie, ne dévoile-t-il pas, lui aussi, une certaine vérité? On peut se demander d'ailleurs si l'analyse d'un rêve serait possible dans le cas où les associations qu'on fait à son propos ne se verraient pas portées par une sorte de *mi-conscience* de ce qui se trahit dans ses masques, lesquels sont toujours aussi des *mi-vérités* venant au jour.

En faisant de la libido une énergie psychique générale, Jung l'a dissociée de son enracinement dans le corps sexué. Son interprétation des rêves méconnaît ainsi tout le travail du rêve. Mais dans l'interprétation de Freud, nous manquons l'appréciation de l'interjeu entre l'inconscient et les figures perceptives qui, à des degrés divers, le prolongent en significations vécues ou l'occultent. Nous touchons ici les questions les plus difficiles de la théorie analytique, celles qui concernent la libido et le refoulement.

Je conclurai en disant que, si le clivage entre vie psychologique et névrose n'est — au dire de Freud lui-même — pas radical et qu'il est souvent mouvant, l'opposition entre masque et vérité du rêve n'est pas non plus radicale; et la distance qui sépare l'un de l'autre s'avère également bien mouvante.

Antoine Vergote





Le rêve et les recherches actuelles sur le sommeil

par **Marc CALLENS***

Pour rêver, il faut dormir, — abstraction faite, bien entendu, du cas des rêves éveillés. Disons, donc d'abord quelques mots en rapport avec la neurophysiologie du sommeil, avant de traiter des rares données concernant le rêve lui-même.

La plupart des (neuro)physiologistes étudient des processus biologiques qui ont une fonction (exemple: la respiration pour l'échange oxygène-dioxyde de carbone). Les physiologistes du sommeil étudient toutefois un processus biologique qui n'a apparemment pas de fonction ou, du moins, pas de fonction connue (Jouvet), si ce n'est celle de dissiper la somnolence ou permettre de rêver. D'après Rechtschaffen¹ — successeur de Kleitman à Chicago depuis 25 ans — le sommeil est l'une des plus grandes erreurs de la nature; et donc aussi le rêve. Ou, comme l'écrivait Kleitman²: «*As such, dreaming sleep need not have any special function and may be quite meaningless*».

Aussi bien, la question se pose: les rêves sont-ils l'ultime manifestation du libre esprit humain ou sont-ils de purs déchets sans raison d'être?

Observation circadienne

Lors d'une observation circadienne du comportement de l'homme, nous remarquons

¹ A. RECHTSCHAFFEN, «The function of sleep: methodological issues», In: R. DRUCKER-COLIN, M. SHKUROVICH, M.B. STERMAN (Eds.), *The functions of sleep*, New York, Academic Press, 1979, pp. 1-17.

² N. KLEITMAN, *Sleep and Wakefulness*, Chicago, Chicago University Press, 1963.

la nette alternance entre une période d'éveil et une période de sommeil. Dans l'état d'éveil, l'activité du comportement est coordonnée (je ne m'étendrai pas ici sur la définition du terme «coordonné» car cela nous entraînerait trop loin); dans le sommeil, cette coordination est absente, — ce qui n'empêche pas que puisse se produire une activité motrice, sensorielle, affective, et même une activité motivée.

Du point de vue de l'électroencéphalogramme, on distingue:

- l'état d'éveil: ondes alpha et bêta;
- les 4 stades du sommeil, qui constituent le *Slow Wave Sleep* (SWS), c'est-à-dire le sommeil à ondes lentes:

- I: ondes thêta et bêta résiduel (c'est-à-dire *Descending Sleep*)

- II: ondes thêta, fuseaux, complexes-K

- III: ondes thêta et delta

- IV: ondes delta

- le sommeil émergeant (*Emerging Sleep*):

- chez l'animal: REMS avec ondes bêta

- chez l'homme: stade de sommeil I avec REMS, ondes thêta et bêta.

REMS = sommeil accompagné de mouvements oculaires rapides, ou **sommeil paradoxal**, ou sommeil désynchronisé. Ces périodes récurrentes durent environ 15 minutes et apparaissent environ toutes les 90 minutes, la première à partir du stade de sommeil IV, les autres à partir du stade III et même du stade II; ces périodes deviennent progressivement plus longues et plus fréquentes, avec des périodes intermédiaires plus courtes. Normalement, l'éveil a lieu à partir d'une des périodes de REM (*Rapid Eye Movement*).

Phylogénèse — Ontogénèse

— Du point de vue phylogénétique, le sommeil à ondes lentes (SWS) apparaît chez l'animal dès qu'il y a néocortex, — et donc chez les oiseaux, chez qui se manifeste une première ébauche néocorticale (Wulst): de là, le nom de «néosommeil», — et dès qu'il y a thermorégulation homéothermique. Il n'y a pas de SWS chez les poissons, les amphibiens et les reptiles; il n'y a plus de SWS chez les chats décortiqués, mais il y a encore un sommeil paradoxal (REMS), bien que réduit: donc, interaction cortex-FTG (FTG = *Gigantocellular Tegmental Field*).

Le sommeil paradoxal, lui aussi, apparaît chez les oiseaux (0,3% du sommeil total), mais se manifeste surtout chez les mammifères (en moyenne 10%) et chez l'homme (en moyenne 20%). Trois exceptions cependant: le platypus australien, le fourmilier sud-américain ou l'échidné d'Australie, et les baleines et dauphins. Ces deux dernières espèces ont un cerveau exceptionnellement grand (y a-t-il un rapport entre l'un et l'autre fait?) et, chez la baleine, les hémisphères alternent en ce qui concerne le sommeil à ondes lentes (fonction: respiration à la surface de l'eau?).

— Du point de vue de l'ontogénèse — en inversant l'ordre —, l'adulte humain passe donc, comme on vient de le voir, environ 20 pour cent de son sommeil en sommeil paradoxal. Le nouveau-né et le nourrisson manifestent environ 50 pour cent de sommeil paradoxal, c'est-à-dire 8 heures sur un total de 16 heures de sommeil: ils passent sans intermédiaire de l'état d'éveil au sommeil paradoxal, auquel succède le sommeil à ondes lentes. Et, chez le fœtus *in utero*, à 6 mois, le sommeil paradoxal atteint jusqu'à 15 heures.

D'où l'hypothèse que le sommeil paradoxal ne serait qu'un **résidu** d'une forme foetale, primitive, de sommeil — primitive, non dans le sens phylogénétique, mais du point de vue de l'ontogénèse. Un argument qui renforce cette hypothèse est basé sur la thermorégulation chez l'adulte: pendant le sommeil paradoxal, celle-ci retourne en effet à la thermorégulation foetale (il n'y a, par exemple, pas de tremblements).

Les rêves

En 1953, Aserinsky et Kleitman³ notèrent pour la première fois la présence simultanée de mouvements oculaires rapides (REM) et de rêves lors du sommeil paradoxal. Ce furent finalement Dement et Kleitman⁴ qui décrivent adéquatement le sommeil paradoxal et qui lui attribuèrent la manifestation de rêves.

De nos jours, on distingue trois sortes d'activité mentale dans le sommeil:

- a) *Sleep Onset Thoughts*: les pensées surgissent lors du passage de l'état d'éveil au sommeil;
- b) *Thought Dreams*: l'activité onirique est analogue à l'activité de pensée, bien que sous une forme bizarre;
- c) *Dreams, So-called Genuine Dreams* (c'est-à-dire «rêves authentiques»); il s'agit de nos «rêves» nocturnes au sens communément admis: l'activité onirique est constituée d'un vécu qui se déroule dans une dimension visuospatiale, à l'allure toutefois quelque peu bizarre; il y a coloration émotionnelle (agréable — désagréable). Ces rêves se manifestent presque exclusivement lors du sommeil paradoxal, avec une fréquence supérieure à 80 pour cent, voire 100 pour cent selon certaines conjectures (voir plus loin, la consolidation).

Les rêves ayant un contenu analogue à la pensée (*Thought dreams*) apparaissent avec une fréquence qui varie, en fonction des chercheurs, de 7 à 74 pour cent. Cette divergence des résultats s'explique en grande partie si l'on considère qu'ils sont fonction de la définition donnée au rêve par lesdits chercheurs: pour certains, les *Thought dreams* sont en effet considérés comme étant des restes des *So-called genuine dreams*, ceux dont on se souvient lors du réveil, au sortir du sommeil à ondes lentes. Ceci semble cependant peu fondé étant donné que,

³ E. ASERINSKY et N. KLEITMAN, «Regular occurring periods of eye motility and concomitant phenomena during sleep», *Science*, 1953, n° 118, pp. 273-274.

⁴ W. DEMENT et N. KLEITMAN, «Cyclic variations in EEG during sleep and their relation to eye movements, body motility and dreaming», *EEG Clinical Neurophysiology*, 1957, n° 9, pp. 673-690.

d'une part, ces *Thought dreams* apparaissent déjà avant le premier sommeil paradoxal (mais comment les situer par rapport aux *Sleep onset-thoughts*?) et que, d'autre part, ces deux types de rêves sont qualitativement totalement différents quant à leur structure et à leur contenu.

Précisons que les rêves mentionnés dans L'INTERPRÉTATION DES RÊVES sont tous du type *So-called genuine dreams*: en conséquence, je traiterai uniquement de ceux-ci, c'est-à-dire des rêves du sommeil paradoxal.

Le problème du rapport «mind/brain»

Je voudrais d'abord faire une brève remarque concernant le problème tant débattu de la relation entre le *mind* (l'«esprit») et le *brain* (le cerveau). Ce problème est, à mon avis, un problème philosophique. Un physiologiste ou un psychophysiologiste peut également s'occuper de ce problème, mais alors comme «apprenti-philosophe» et non à partir de sa propre discipline scientifique. Le neurophysiologiste, en tant qu'homme de science, s'occupe de la relation *mind-brain* telle qu'il peut la mesurer avec les méthodes propres à sa discipline ou avec une méthode interdisciplinaire. Il en va de même pour le psychophysiologiste.

Sur quoi porte la recherche du neuro-psycho-physiologiste?

1° La question qui se pose à lui est la suivante: à quelles conditions le cerveau doit-il satisfaire, du point de vue de son fonctionnement, pour qu'il puisse, d'une certaine façon, soutenir un comportement ou y participer? Ou inversement: le cerveau fonctionne-t-il de telle façon que son fonctionnement soit compatible avec un comportement donné? Prétendre que la neurophysiologie possède, dans l'état actuel, un bon «modèle» du cerveau pour expliquer le comportement animal est sans doute un peu arrogant; et elle ne peut en aucun cas y prétendre quant à l'explication du comportement humain.

2° Le neuro-psycho-physiologiste est à la recherche de **substrats**, — le problème essentiel consistant à distinguer le substrat critique du substrat conditionnel.

3° Enfin — et ceci constituant la plus grande partie de son travail — le neuro-psycho-physiologiste essaie de découvrir des **corrélats** (anatomiques, physiologiques, biochimiques...) au moyen de méthodes statistiques de corrélation, dans l'espoir de trouver des corrélations essentielles et non fortuites.

La suite de mon article devra être comprise dans ce sens: comme une tentative de mise en évidence de substrats et de corrélats.

Le problème du rapport «rêve/sommeil paradoxal»

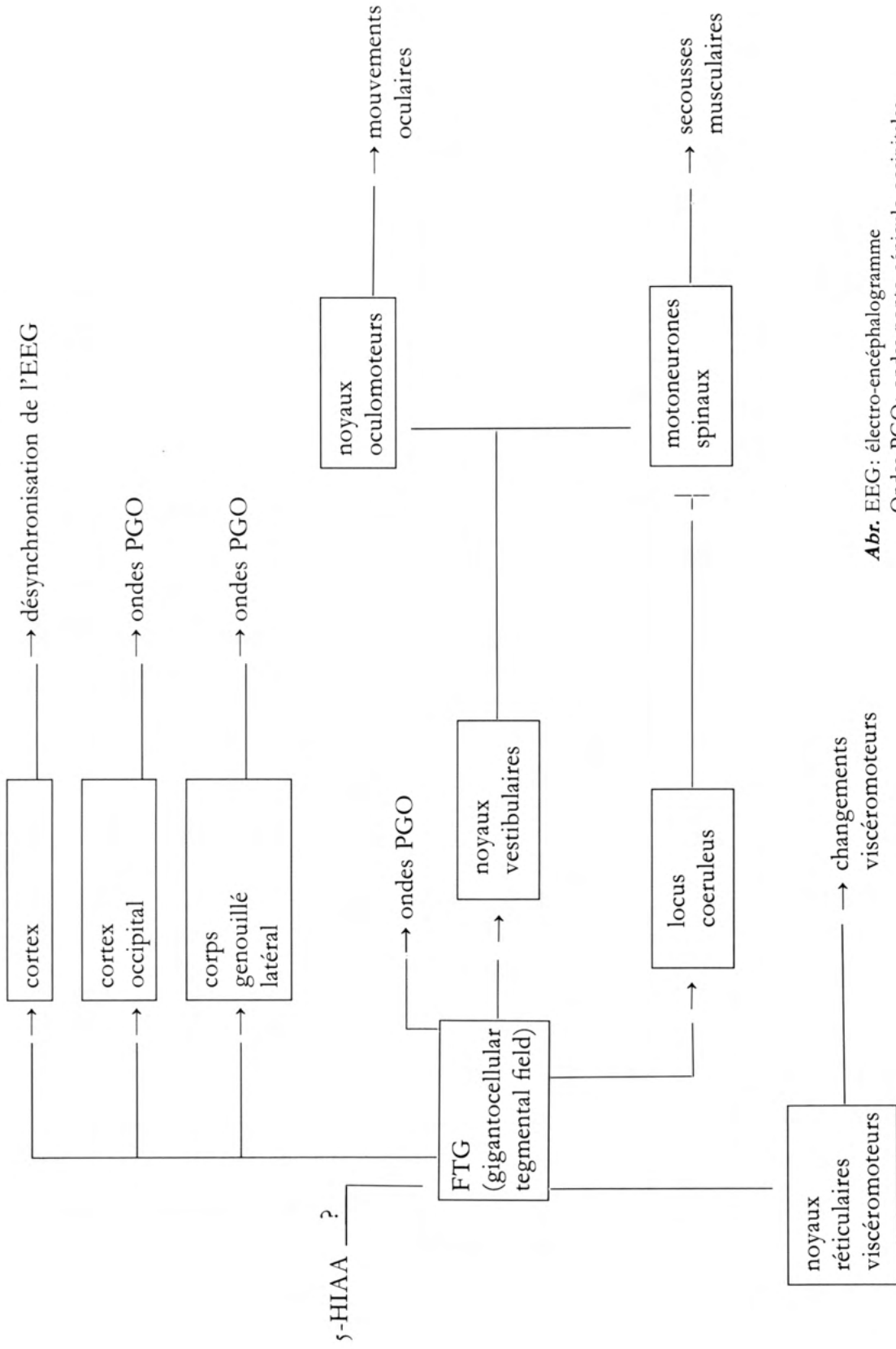
Voyons d'abord, rapidement, le problème des corrélats. En 1967 parut dans *Experimental Neurology* un supplément de 141 pages ayant pour titre: «*Physiological Correlates of Dreaming*», — supplément qui vaut encore toujours la peine d'être lu. Le titre, à mon avis, est pourtant totalement inexact, car les auteurs, à quelques considérations spéculatives près, identifient le rêve au sommeil paradoxal, et traitent donc des corrélats du sommeil paradoxal et non de ceux du rêve. La presque totalité des publications de neurophysiologie et de neuropsychologie souffrent du même défaut. Pourquoi? Parce que rêver est essentiellement symbolique quant au contenu et que le neurophysiologiste ne sait que faire de ce caractère symbolique, car n'ayant aucun moyen de le mesurer. Une science qui essaie en partie d'éviter cet écueil est la science de l'*Information processing*, ceci dit bien entendu sous toutes réserves; pas mal de publications dans cette optique ont paru ces derniers temps, mais je n'en parlerai pas, étant donné que je ne suis pas spécialisé dans le domaine.

Je subdiviserai mon article en deux parties: Premier point: le substrat du rêve/sommeil paradoxal et l'activité du sommeil paradoxal par rapport au rêve.

Deuxième point: les fonctions possibles du rêve/sommeil paradoxal.

Je ne parlerai donc pas des **corrélats** du rêve, — sujet trop vaste et, tout compte fait, pas très intéressant pour des analystes. Ainsi, par exemple: la direction des mouvements oculaires

Schéma des structures cérébrales et de leurs connexions impliquées dans le sommeil paradoxal



Abbr. EEG: électro-encéphalogramme
 Ondes PGO: ondes ponto-géniculo-occipitales
 5-HIAA: acide acétique de la 5-hydroxy-indolamine
 →: activation
 -|: inhibition

d'après EOG *et* la direction du regard d'après le rapport du rêve; la durée du sommeil paradoxal *et* l'estimation subjective de la durée du rêve; la présence d'érections *et* le contenu non sexuel du rêve, du moins d'un point de vue manifeste...

Premier point — *Le substrat du rêve/sommeil paradoxal*

Contrairement à l'état d'éveil et au sommeil à ondes lentes, qui ont chacun un substrat différent pour les aspects comportementaux et pour les aspects encéphalographiques, le sommeil paradoxal a un seul centre bien spécifique qui gouverne le tout (voir schéma).

Un problème important est qu'on ne connaît pas bien le mécanisme d'induction du sommeil paradoxal. Selon l'hypothèse de Jouvet⁵, 5-HT (sérotonine) est accumulé durant l'état d'éveil et induit finalement le sommeil à ondes lentes ainsi que le sommeil paradoxal via un facteur -SWS et un facteur -REMS. Le facteur -SWS serait totalement dépendant de 5-HT puisque, lors de l'administration de PCPA et de privation de sommeil paradoxal (plate-forme), il y a uniquement REMS-rebound et pas de SWS-rebound.

L'événement subjectif le plus frappant pendant le sommeil paradoxal est l'activité mentale sous forme de rêves. Pour bien des neurophysiologistes de tendance matérialiste-réductionniste — et beaucoup ont cette tendance —, la présence de rêves pendant le REMS pose peu de problème puisque l'activité mentale est toujours, d'après eux, activité neuronale, et inversement: étant donné que, pendant le sommeil paradoxal, de l'activité neuronale est injectée dans le cortex à partir du FTG, il y aura nécessairement toujours de l'activité mentale. Selon l'hypothèse de l'activation (synthèse de Hobson et McCarley⁶), le cortex est activé,

inondé d'activité neuronale, et le rêve n'est qu'une tentative d'ordonner quelque peu cette activité dans une forme de synthèse. Notons que cette hypothèse est faite uniquement sur base de critères intrinsèques (des souvenirs par exemple) puisqu'il n'y a pas possibilité de contrôle exogène. Le rêve est une conséquence nécessaire de l'activation, mais, en soi, il est purement fortuit.

Un problème dont on peut traiter dès maintenant est celui de l'absence de consolidation des rêves: nous les oublions presque aussitôt. On admet qu'à l'état éveillé, l'hippocampe est une structure essentielle pour la conversion de la mémoire à court terme en mémoire à long terme: dans le sommeil à ondes lentes, il n'y a pas d'activité thêta hippocampale qui serait le signe d'une consolidation. Cette activité thêta existe toutefois dans le sommeil paradoxal: il devrait donc y avoir dans ce cas, logiquement, consolidation. Mais une autre structure intervient dans la consolidation, à savoir le *locus coeruleus*: on constate que, dans le sommeil paradoxal, certains neurones de ce *locus coeruleus* augmentent en fait leur activité, alors que d'autres la diminuent ou encore l'arrêtent. Et on a cru expliquer grâce à cela l'absence de consolidation, puisqu'une lésion dudit *locus coeruleus* provoquait des troubles de l'apprentissage, — et surtout du *Reversal learning*; on pensait que le *locus coeruleus* et sa projection formaient le faisceau dorsal d'extinction. Mais, le travail de Mason et Iversen⁷ a montré qu'il ne s'agissait pas d'apprentissage comme tel, mais bien d'effets d'éveil (*Arousal*).

Un autre problème est posé par l'absence de toute motricité coordonnée dans le sommeil, malgré la présence d'une intense activité perceptive et émotionnelle. Ceci s'explique par l'inhibition des neurones moteurs inférieurs, inhibition qui est le fait du *locus coeruleus*, mais

⁵ M. JOUVET, «Hypnogenic indolamine-dependent factors and paradoxical sleep rebound», *Sleep* 1982. 6th Eur. Congr. Sleep Res., 1982, pp. 2-18.

⁶ J.A. HOBSON et R.W. MCCARLEY, «The brain as a dream state generator: an activation-synthesis hypothesis

of the dream process», *American Journal of Psychiatry*, n° 134, pp. 1335-1348.

⁷ S.T. MASON et S.D. IVERSEN, «Theories of the dorsal bundle extinction effect», *Brain Research Review*, 1979, n° 1, pp. 107-137.

qui n'est cependant pas totale vu la présence de secousses musculaires isolées et de mouvements oculaires rapides. Lorsqu'on détruit le *locus coeruleus* (Jouvet)⁸ chez le chat, le comportement moteur subsiste, de sorte qu'on peut se figurer de quoi le chat rêve: il peut présenter de brusques secousses, un comportement d'ingestion (qui comporte plusieurs éléments constitutifs: réaction d'orientation, ou mouvements comme lécher, mâcher, déglutir — ayant lieu soit de façon isolée, soit de façon séquentielle), un comportement prédateur agressif ou un comportement de fuite (sans miosis ni piloérection), et enfin un comportement de toilettage (mais on n'a jamais fait état d'un comportement hédoniste: ronronnement, ou sexuel: érection ou lordose; déception donc pour le psychanalyste!) Ces périodes peuvent durer jusqu'à 5 minutes, comme une période normale de sommeil paradoxal, après quoi le chat se réveille et s'installe ensuite à nouveau dans un sommeil à ondes lentes. Lors du réveil à partir du sommeil paradoxal, il y a arrêt immédiat du comportement moteur accompagnant le rêve.

Entre parenthèses, le somnambulisme et les terreurs nocturnes, chez l'homme, se passent dans le sommeil à ondes lentes; la narcolepsie (pathologique), le bruxisme et les balancements de la tête apparaissent dans le sommeil paradoxal; et la somniloquie se déroule dans les deux.

Un dernier problème — pour lequel on peut se rapporter également au schéma — est celui des ondes PGD. Ces PGD ressemblent étonnamment, et sont peut-être même identiques, aux EMP (*Eye Movement Potentials*) qui peuvent être enregistrés électro-encéphalographiquement lors d'une réaction d'orientation visuelle à l'état d'éveil. De là, pour certains, l'idée que ces PGD sont à considérer comme des réactions d'orientation induites de façon endogène, et le rêve comme étoffant d'un certain «**contenu**» ces réactions d'orientation. Sur ce point, je suis quelque peu sceptique: une onde EEG iden-

tique ne signifie pas nécessairement un générateur identique, et il n'y a pas de corrélation absolue entre REM et PD, alors que, dans le passé, on affirmait cette corrélation absolue et qu'on supposait même que les ondes PGD étaient l'expression de la suppression de toute activité visuelle.

Quoi qu'il en soit, un fait particulièrement frappant concerne justement ce **contenu** du rêve auquel nous venons de faire allusion: il est souvent extraordinairement riche en fantaisies, même chez des personnes sans fantaisie, surtout si, à l'exemple du psychanalyste, on tient compte du contenu latent et pas seulement du contenu manifeste. On admet, sans réelle preuve, que les contenus perceptifs et mentaux sont «localisés» dans le cortex: en d'autres termes, sans cortex, pas de contenus. Durant l'état d'éveil, il y a correction ou guidage exogène. Dans le sommeil paradoxal, l'activation corticale est injectée à partir de FTG, — ce qui induirait le rêve puisque des contenus corticaux sont activés, mais au hasard. Cette injection d'activité corticale peut également être obtenue de façon expérimentale: par stimulation corticale directe, en intervenant au niveau du cerveau ou en recourant à des drogues hallucinogènes, — et elle donne lieu également à la production de contenus.

Mais quelle est la relation entre ces contenus induits et le rêve, et en quoi contribuent-ils à la neurophysiologie de celui-ci?

Lors d'interventions neurochirurgicales sur des patients conscients, il n'est pas exceptionnel d'induire, par stimulation corticale directe, une activité perceptive et mentale. Celle-ci se présente principalement sous quatre formes:

- a) **illusions**: visuelles (plus grand, plus petit), auditives (changement dans l'intensité du son), vestibulaires (espace-position), mnésiques (impression de déjà-vu), et excorporation (le «je» est extérieur à son corps);
- b) **émotions**, qui ressemblent étonnamment à l'aura des crises épileptiques temporales: surtout angoisse, peur, terreur, solitude et tristesse (par contre, la colère, la joie, le plaisir et l'excitation sexuelle ne sont jamais activées);

⁸ M. JOUVET, «What does a cat dream about», *TINS*, 1979, n° 11, pp. 280-282.

c) **pensée forcée** (*forced thinking*): mais ceci est très exceptionnel;

d) **hallucinations psychiques**: et c'est cette activité qui nous intéresse le plus ici.

Ces hallucinations induites expérimentalement ne sont pas des perceptions altérées de l'environnement; elles sont indépendantes de la situation actuelle: le plus souvent, il s'agit du souvenir d'une situation déterminée du passé. Dans certains cas, il s'agit cependant d'un vécu que le patient ne peut relier à aucun événement de son passé, — bien qu'en fait ce lien puisse être fait objectivement.

Ces hallucinations sont extrêmement stéréotypées. Elles se différencient de façon frappante du rêve par leur vécu statique: les événements ne s'y succèdent jamais comme il le font dans le rêve. Naturellement, ceci peut s'expliquer par la courte durée des stimulations électriques. Mais ce qui est important à voir ici est le fait que ces hallucinations psychiques sont induites de manière stéréotypée par la stimulation sélective de points spécifiques du cortex — ce qui nous permet d'établir que ces contenus (perceptifs, mentaux, mnésiques ou autres) sont **localisés** chacun à un endroit spécifique de celui-ci. Ce qui pose un problème énorme, puisqu'on ne localise le plus souvent que des *fonctions* et non des *contenus* dans le cerveau. Naturellement, la question qui peut être posée est la suivante: durant le sommeil paradoxal, des contenus localisés sont-ils activés dans une séquence bizarre par l'injection de FTG?

En fin de compte, ce que nous voyons, faisons ou sentons au cours du rêve sont toutes choses que nous connaissons à partir de l'état d'éveil. Je ferai référence ici — brièvement — au contenu des rêves des handicapés sensoriels: les aveugles et les sourds. Comme il ressort de notre schéma, de l'activité est injectée, à partir du FTG, dans les structures visuelles (corps genouillé latéral) et dans le cortex visuel (et non pas dans la rétine ou le nerf optique, comme prouvé par les expériences sur les chats). Ceci explique peut-être pourquoi les rêves ont le plus souvent une dimension visuospatiale. Les sourds — même les sourds de naissance — rêvent de

façon visuospatiale. Dans le cas des aveugles, les choses sont un peu plus complexes. Chez les sujets devenus aveugles tardivement, les rêves se déroulent de façon visuospatiale; dans leurs rêves peuvent même intervenir des choses non encore vues, qu'ils se représentent toutefois sur la base d'expériences visuelles antérieures. Au contraire, les aveugles de naissance n'ont pas de perceptions ou de représentations visuospatiales en rêvant, même quand la lésion est purement périphérique. Le monde de leurs rêves est le même que celui dans lequel ils vivent à l'état d'éveil, aussi bizarre toutefois que le monde du rêve des non-aveugles.

En fait, nous savons peu de choses à propos d'une éventuelle injection d'activité à partir du FTG dans les structures auditives, et ceci pour des raisons techniques: il est en effet impossible d'enregistrer les structures auditives électroencéphalographiquement chez l'homme (dans la profondeur de la fissure silvienne) et chez l'animal (elles sont couvertes par les muscles de la mastication — comme elles le sont d'ailleurs aussi chez l'homme). On sait toutefois qu'il y a activité du muscle de l'oreille moyenne (MIMA) en même temps que REM: donc probablement aussi injection d'activité. On a longtemps douté de l'existence de REM chez l'aveugle: du point de vue de l'EOG, il y a le plus souvent silence, alors que, *de visu*, on constate des mouvements oculaires, — réduits il est vrai. Ceci s'explique par le fait que le bipôle oculaire a disparu chez l'aveugle ayant une lésion périphérique ou une lésion du globe oculaire, si bien qu'on ne peut plus enregistrer d'EOG.

Venons-en maintenant aux drogues hallucinogènes et aux hallucinations psychotiques telles qu'on les connaît par l'étude des psychoses amphétaminiques. Les hallucinogènes comme le LSD, le DMT, la psilocibine et la mescaline induisent chez l'homme des effets psychiques, qui ne sont pas distinguables les uns des autres mais qu'on peut nettement distinguer des effets résultant des opiacées, des alcaloïdes, de la belladone et de la marijuana. En plus, il y a une «*cross-tolerance*» dans le premier groupe, et

celle-ci ne s'étend pas à d'autres substances psychoactives. Enfin, ces hallucinogènes réduisent le taux de 5-HT (comme dans le sommeil paradoxal et le rêve) et augmentent l'activité dopaminergique (les changements de dopamine dans le sommeil paradoxal ne sont pas connus). Le 5-HT a normalement une influence inhibitrice sur les neurones dans le système visuel et limbique: de la suppression de cette inhibition — due peut-être à la dépression des neurones du raphe lors du sommeil paradoxal à partir du *locus coeruleus* — découleraient des changements dans la perception visuelle et des changements émotionnels dramatiques.

Ces changements se produisent également dans le rêve, avec cependant des différences importantes, pour autant que je puisse en juger d'après la littérature car je n'ai pas d'expérience, ni personnelle ni clinique, à ce sujet. En premier lieu: dans les effets induits par la drogue, l'émotionnel se trouve bien plus à l'avant-plan que dans le rêve et a peu ou pas de lien avec le perceptif. En second lieu: l'expérience perceptive n'est pas liée à une histoire, contrairement à ce qui se passe dans le rêve; il s'agit plutôt de changements dans les paramètres primaires de la perception: couleur et profondeur.

Quant aux hallucinations psychotiques, celles-ci ont été étudiées seulement en tant qu'induites par la drogue, à savoir dans la psychose amphotaminique: on constate là également un accroissement de DA et une diminution de 5-HT. Ce qui se passe dans les hallucinations psychotiques de la schizophrénie ou d'autres psychoses endogènes reste inconnu: il y a peut-être une hypersensibilité dopaminergique dans la schizophrénie — on la traite médicamenteusement au moyen de bloqueurs-dopamine. Dans ce domaine, le nombre de problèmes est encore tel qu'il est trop tôt pour pouvoir apporter une contribution sensée à l'étude neurophysiologique du rêve; c'est du moins mon impression. Et la place me manque ici d'un survol, même rapide, de toute cette problématique extrêmement complexe.



Deuxième point — *La fonction du rêve/sommeil paradoxal*

La fonction du sommeil à ondes lentes et du sommeil paradoxal — considérée sous l'angle de la physiologie — a été étudiée principalement à partir d'expériences de privation de sommeil. On était arrivé à un quasi-consensus sur le fait que le sommeil à ondes lentes servait à la récupération physique et le sommeil paradoxal à la récupération psychique. La situation actuelle est complètement différente. La seule structure cérébrale dont on puisse démontrer qu'elle a besoin du sommeil à ondes lentes est le néocortex: toutes les autres parties du cerveau ainsi que tous les autres organes récupèrent aussi bien à l'état éveillé détendu que dans le sommeil à ondes lentes; au contraire, le néocortex reste actif également pendant la détente — en traitant l'information tant exogène qu'endogène — et n'a donc jamais le temps de se reposer. Cette argumentation, on la trouve chez des chercheurs qui pensent que la production de rêves dans le sommeil à ondes lentes est plutôt exceptionnelle — ce qui est vrai, en effet, quand il s'agit de la première période de SWS.

En quoi le sommeil paradoxal est nécessaire — et partant, le rêve — n'est par contre pas du tout clair d'un point de vue physiologique: de longues périodes de privation de sommeil paradoxal avec maintien de sommeil à ondes lentes entraînent peu de symptômes manifestes; de plus, ceux-ci n'ont pas la moindre importance pour la survie de l'individu, ni pour son bon fonctionnement, — et même bien au contraire, comme on le montrera plus loin.

Du fait qu'on ne connaît pas la fonction du sommeil paradoxal, on a formulé un tas d'hypothèses. Je ne traiterai que de quelques-unes d'entre elles. Soulignons encore que, dans les recherches psychophysiques, on ne fait pas de distinction nette entre sommeil paradoxal et rêve d'un point de vue méthodologique. Mise à part la psychanalyse, qui se déploie dans un contexte totalement différent — celui du contenu et du symbolique —, je n'ai trouvé qu'une

seule hypothèse attribuant une fonction au rêve, à savoir: «*the entertainment of a sleeping brain whilst it has nothing to do*» (le jeu de passe-temps d'un cerveau endormi et n'ayant rien d'autre à faire). On croirait plutôt à la conclusion d'un chercheur désespéré!

Une première hypothèse concernant la fonction possible du sommeil paradoxal est l'hypothèse ontogénétique: selon celle-ci, le sommeil paradoxal serait nécessaire pour la maturation du système nerveux. Les arguments qui servent de base à cette hypothèse sont les suivants:

- a) Les neurones, lorsqu'ils ne sont pas activés, deviennent non fonctionnels, quoique les connexions anatomiques subsistent (*cf* l'amblyopie). On doit donc postuler un générateur interne dès que se forment des connexions neuronales puisque, *in utero*, les générateurs externes sont très rares.
- b) Il est peu probable que le sommeil paradoxal n'ait pas de fonction, ou pour le moins de signification, si l'on considère le taux de REMS chez le fœtus et le nouveau-né. Remarquons la logique de ce raisonnement: quelque chose qui est actif doit donc nécessairement avoir une fonction!
- c) Le pourcentage de REMS est réduit chez les déficients mentaux et les futurs déficients mentaux (*études follow-up*).

Comment doit-on se représenter le sommeil paradoxal foetal et néonatal? Est-ce une simple activité neuronale ou est-elle associée à des rêves? Qu'est-ce qui est le plus important: l'activité neuronale ou le contenu du rêve? De quoi rêve un fœtus, si seulement il rêve? Autant de questions auxquelles on ne pourra jamais donner de réponses. Cela n'empêche pas d'audacieuses hypothèses en rapport avec le nouveau-né: il s'agirait chez lui d'une sorte de répétition hallucinatoire d'expériences acquises... Dans la ligne de ces hypothèses, on a formulé les thèses suivantes:

- 1° Chez l'homme adulte, le sommeil paradoxal n'a plus aucune signification: c'est un résidu foetal. Et puisque, comme le pensent certains, l'activité mentale est une activité neuronale, on doit s'attendre à la production d'activité

mentale — ou onirique — lorsqu'il y a activité neuronale; celle-ci sera désordonnée, vu le générateur endogène FTG non contrôlé de façon exogène.

- 2° Le sommeil paradoxal aurait un rôle de «maintien» (*maintenance*). Laissons de côté la question de savoir si ce rôle est dû à son activité neuronale ou onirique. Cadrent dans ce contexte les hypothèses postulant le maintien d'un certain tonus cortical et une certaine disponibilité du cortex: durant le sommeil à ondes lentes, nous dit-on en effet, le dormeur est très vulnérable, si bien qu'il est bon que le cerveau soit mis de temps à autre en état d'éveil. Naturellement, ce raisonnement ne tient pas compte du fait que le seuil d'éveil est plus élevé dans le sommeil paradoxal que dans le sommeil à ondes lentes! On pourrait ici se livrer à des spéculations sur le sommeil paradoxal comme gardien du sommeil (*Wächter des Schlafes*): les périodes de REMS auraient pour fonction d'empêcher le cerveau de tomber, à partir de l'état d'inactivité du SWS, dans une non-activité permanente. Tout comme le CO₂, par son accumulation, active à chaque fois l'inspiration de sorte qu'une apnée permanente ne puisse succéder à la fin de l'expiration, ainsi pareillement le cerveau recevrait en tout repos suffisamment de SWS ou «*core sleep*» pour récupérer...

J'espère que personne, parmi les lecteurs, n'ajoute foi à ce que je viens de dire; moi, en tout cas, je n'y crois pas.

Une autre hypothèse ou groupe d'hypothèses se rattache à la mémoire — c'est-à-dire donc à ce problème d'absence de consolidation des rêves dont nous avons parlé dans notre premier point. Au milieu des années septante, un groupe de chercheurs (Fishbein⁹, Block¹⁰,

⁹ W. FISHBEIN et B.M. GUTWEIN, «Paradoxical sleep and a theory of long-term memory», In: W. FISHBEIN (ed.), *Sleep, Dreams and Memory*, Lancaster, MTP Press, 1981, pp. 147-182.

¹⁰ V. BLOCK, E. HENNEVIN et P. LECONTE, «The phenomenon of paradoxical sleep. Augmentation after learning: experimental studies of its characteristics and

Antrobus¹¹,...) constatèrent que des rats soumis à un conditionnement manifestaient plus de REMS les nuits suivantes que les nuits consécutives à des jours sans conditionnement; ils observèrent en outre que lorsqu'on empêchait le sommeil paradoxal, il n'y avait pas de consolidation mnésique. Ce qui fait problème ici, c'est qu'on peut donner une autre interprétation des faits: l'empêchement du sommeil paradoxal se fait au moyen de la technique de la plate-forme, qui est très stressante pour l'animal. Lorsqu'on emploie une technique non stressante ou moins stressante (la technique du pendule), l'effet sur le processus d'apprentissage est moins net ou même absent. L'accroissement du sommeil paradoxal suite à une période d'apprentissage n'est pas confirmé par tous les chercheurs. Enfin, on n'a pas confirmé ces faits chez l'homme. Il reste donc bien difficile de savoir si un effet éventuel serait à attribuer à la simple activité neuronale ou à l'élaboration quant au contenu de l'expérience acquise.

D'autres hypothèses — qui se rattachent plus ou moins à l'hypothèse de la consolidation — posent que dans le sommeil paradoxal a lieu une sorte de triage des contenus mnésiques importants. Dans le REMS, on revivrait l'expérience du jour précédent: ce qui est important serait maintenu, ce qui est non important serait «oublié». Certaines de ces hypothèses se réfèrent explicitement au contenu. La question cruciale est toutefois: d'où vient ce critère en fonction duquel on juge du caractère important ou non d'une expérience vécue? Et quel est-il? Il y a une théorie qui considère les choses de façon plus formelle, celle de Crick et Mitchison¹²; elle reçut un peu de notoriété, vu les antécédents de Crick (DNA). Ces chercheurs posent qu'un très grand nombre de connexions neuronales erronées sont établies, aussi bien durant l'ontogenèse que plus tard (bien que

dans une moindre mesure) — connexions entendues ici d'un point de vue fonctionnel —, et que celles-ci peuvent être éliminées par une activation fortuite. Cette activation éliminerait donc du cerveau les connexions neuronales inutiles. Il s'agit donc d'*oubli*, conçu toutefois par Crick comme effacement de connexions et non de contenus. Ceci, d'après l'auteur, influencerait même de façon favorable la consolidation du processus d'apprentissage. Il est peut-être utile de noter qu'en 1983, il y avait moins de doute à propos du rôle joué par le sommeil paradoxal dans le processus d'apprentissage.

Une autre hypothèse encore est basée sur des résultats expérimentaux se rattachant directement au rôle de récupération psychique du sommeil paradoxal. Pendant longtemps, on a cru qu'à la suite de privations de sommeil paradoxal, l'homme et l'animal devenaient plus irritables, plus dépressifs, et qu'en conséquence, ils avaient de moins bonnes performances. Cet argument d'autorité a été contredit par des recherches récentes. On a prouvé que des animaux, après avoir été privés de sommeil paradoxal, manifestaient une activité motivée accrue — telle que manger, agresser, explorer... Le sommeil paradoxal aurait donc un effet plutôt néfaste sur le comportement. Chez l'homme, on n'a rien pu établir de pareil. En ce qui concerne l'animal, on peut à nouveau se demander si cette activité accrue est réellement la conséquence de la privation de sommeil paradoxal, ou si elle n'est pas plutôt le fait du stress consécutif aux techniques de privations employées. Peut-être faut-il voir un lien entre ceci et le fait que, chez les dépressifs, la privation de sommeil (et donc aussi de REMS), de même que les anxiolytiques et les antidépresseurs (qui inhibent le REMS), ont un effet favorable?



significance», In: W. FISHBEIN (ed.), *Sleep, Dreams and Memory*, Lancaster, MTP Press, 1981, pp. 1-18.

¹¹ J.S. ANTROBUS et H. EHRLICHMAN, «Attention, memory, functional hemispheric asymmetry, and memory organization», In: W. FISHBEIN (ed.), *Sleep, Dreams and Memory*, Lancaster, MTP Press, 1981, pp. 135-146.

¹² F. CRICK et G. MITCHISON, «The function of dream sleep», *Nature*, n° 304, pp. 111-114.

Finalement, il y a encore une hypothèse, qui concerne spécifiquement le contenu du rêve. Elle fut formulée il y a environ 90 ans par un certain Sigmund Freud...

Marc Callens

La science et le rêve, projet pour une nouvelle *Esquisse*

par *Philippe CATTIEZ*

Dans cet article, il sera question des rêves sous deux aspects: d'une part, les rêves que nous faisons au décours de chaque nuit, lorsque nous dormons; et d'autre part, les rêves tels que l'humain les développe au décours de sa vie, depuis sa conception *in utero* jusqu'à l'âge adulte.

Bien que le sommeil et particulièrement les songes aient toujours intéressé les hommes, et ce depuis la plus haute Antiquité mais surtout depuis l'Antiquité grecque (pensons à Platon, Aristote¹ et les autres), les rêves n'ont par contre été étudiés de façon scientifique que depuis quelque cent ans, par Freud, avec la publication de L'ESQUISSE², parue en 1895, et surtout de L'INTERPRÉTATION DES RÊVES³, dont la première version a été écrite en 1899, bien qu'il l'ait datée de 1900. Depuis lors, les rêves ont pu être étudiés de manière plus objective, et par conséquent aussi de manière moins subjective: dès 1953, on voit en effet l'apparition de laboratoires du sommeil⁴.

Le sommeil nous occupe pendant un tiers de notre existence. Et comme la pensée ne s'arrête jamais tant qu'il y a vie, nous allons essayer de voir ce qu'elle devient pendant ce tiers de vie qui échappe au contrôle de notre conscience. Nous allons donc suivre pas à pas la trame de la

pensée nocturne, en examinant d'abord les processus qui se déroulent lors des différents états physiologiques ponctuant le nyctémère.

La pensée, qui est un processus psychique, s'appuie sur un substrat organique, qui est un processus physiologique. Bien que le rêve psychique et le rêve physiologique soient des concepts irréductibles l'un à l'autre, il est passionnant d'en discerner les associations possibles.

Nous ne nous attarderons pas sur les concepts psychanalytiques: nous les utiliserons simplement pour les faire correspondre aux différents stades du sommeil qui les expriment. Nous ne nous attarderons pas non plus sur les théories physiologiques; cependant, nous essayerons de mettre en évidence les coïncidences possibles associant certains processus psychiques et certains processus physiologiques.

Ainsi, dans la deuxième partie de notre article, nous étudierons les fonctions du rêve, mais nous verrons également ce qui fait la particularité du bon névrosé adulte par rapport à l'enfant et même au nourrisson, qui ne peut pas refouler avant l'acquisition du principe de réalité, et aussi par rapport à l'embryon, qui ne peut pas refouler avant de penser et ne peut pas penser avant d'avoir un système nerveux opérationnel, — ceci dans une optique psychogénétique et ontogénétique. Nous verrons enfin ce qui fait la particularité de l'être humain par rapport aux animaux, — cette fois dans une optique d'évolution phylogénétique.

1. Le sommeil à deux phases

Que nous apporte la physiologie sur le sommeil? Depuis l'avènement de l'EEG, on sait

¹ ARISTOTE, cité par S. FREUD dans la *Traumdeutung* et dans *Über Träume und Traumdeutung*. Freud se réfère à la trad. all. du texte d'Aristote due à BENDER: *Von der Weissagung im Träume*.

² S. FREUD: *Entwurf einer Psychologie* (Esquisse d'une psychologie scientifique), In: *La naissance de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, pp. 307-396.

³ S. FREUD, *Die Traumdeutung* (*L'interprétation des rêves*), Paris, Gallimard, 1967.

⁴ E. ASERINSKI, N. KLEITMAN, «Regularly occurring periods of eye motility and concomitant phenomena during sleep», *Science*, 1953, n° 118, pp. 273-279.

que le sommeil n'est pas un état unique d'inconscience, mais qu'en fait il est constitué de 2 phases: une phase de sommeil lent et une phase de sommeil paradoxal.

La **phase de sommeil lent** est elle-même constituée par 4 stades au cours desquels l'EEG se ralentit progressivement: des stades I et II, qui sont des stades de sommeil lent léger, aux stades III et IV de sommeil lent profond, il se produit en effet un engourdissement progressif de la pensée.

La seconde phase est une **phase de sommeil rapide**, appelée aussi sommeil **paradoxal**. Pourquoi «paradoxal»? Le paradoxe provient du fait que, pendant ce sommeil, l'EEG s'accélère et les pensées s'activent intensément, d'une manière aussi importante que lors de l'éveil. Cependant, contrairement à l'état d'éveil, il n'y a plus d'efférence — car le corps est complètement atonique; et il n'y a plus d'afférence — car le dormeur est inaccessible aux stimuli extérieurs (du moins s'ils ne sont pas trop intenses, ni trop signifiants: à quantité de décibels identique, le prénom du dormeur, par exemple, le réveillera beaucoup plus facilement que n'importe quel bruit insignifiant).

Les phases de sommeil lent durent environ 90 minutes et les phases paradoxales environ 20 minutes, mais celles-ci sont plus longues en fin de nuit. Le sommeil lent et le sommeil paradoxal forment ainsi un cycle de 110 à 120 minutes, et l'ensemble de la nuit est généralement constitué par 4 cycles, en alternance, de sommeil lent-sommeil paradoxal.

1.1. Le cours de la pensée pendant le sommeil

Des centaines d'études en laboratoire, sur des volontaires dits «sains», ont été menées dans le but de déterminer la nature des pensées pendant le sommeil et lors des différents stades qui le constituent. La méthode est simple: on surveille le sommeil d'un volontaire et, à la survenue de chacun des différents stades de sommeil, on le réveille et on lui demande de raconter ce à quoi il pensait. Grosso modo, on pourrait ainsi classer 4 types de pensée onirique.

1.1.1 Tout d'abord, une *pensée de sommeil lent léger*, correspondant aux stades I et II de sommeil physiologique. A ce moment, les processus de pensée s'apparentent généralement à ce que Freud appelle les «processus secondaires»⁵; il s'agit généralement d'une pensée assez cohérente, essentiellement composée de «restes diurnes»⁶. Les Anglo-saxons dénomment ce type de pensée «Mentation»⁷; et on pourrait en français utiliser ce terme comme un néologisme dont, intuitivement, on comprendrait parfaitement la signification. Lorsqu'il y a, dans ce type de rêve, des mots et des phrases, il s'agit généralement de la langue que le dormeur a l'habitude de parler: des étrangers rêveront ainsi dans la langue de leur pays d'adoption.

1.1.2 Dans un deuxième temps, on passe à une *pensée de sommeil lent profond*, correspondant aux stades III et IV du sommeil physiologique. La pensée y est profondément engourdie et n'est plus capable de la réflexion typique de la pensée consciente: la pensée se fait par bribes. Souvent, il s'agit d'une pensée automatique qui, chez certains, peut se manifester par des décharges motrices automatiques comme le noctambulisme, la somniloquie, l'énurésie, etc... S'il s'agit de processus primaires, la pensée n'est plus capable de les transformer en processus secondaires: l'élaboration des pensées n'est pas possible. Les seules pensées dont on se souvient sont des équivalents traumatiques qui réveillent brusquement: telles les peurs nocturnes. Ce sont des traumatismes à l'état pur, faisant partie de ce que la psychanalyse appelle des «processus primaires».

⁵ S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, pp. 342-344.

⁶ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 201, 430, 472, 475, 478, 480, 492.

⁷ J. ANTROBUS, «Cortical hemisphere asymmetry and sleep mentation», *Psychological Review*, 1987, n° 94,3, pp. 359-368.

H. ERLICHMAN, J. ANTROBUS, M. WIENER, «EEG asymmetry and sleep mentation during REM and NREM», *Brain and Cognition*, 1985, n° 4, pp. 477-485.

res»; ils surgissent tels quels de l'inconscient, sans inhibition, sans élaboration, et nous réveillent tant ils sont effrayants.

- 1.1.3 Dans un troisième temps, on quitte les stades du sommeil lent et on débouche sur la *pensée rapide du sommeil paradoxal*: la pensée, avec l'EEG, s'accélère activement et on assiste alors à une reviviscence des souvenirs anciens, cachés dans le fond de la mémoire. On observe un emballement de ces traces qui constituent les processus primaires⁸ et qui circulent librement, comme énergie psychique libre⁹, en utilisant alors le déplacement et la condensation. Il y a élaboration¹⁰, transfert du contenu de ces pensées latentes, qui se lient et deviennent le contenu manifeste. En cas de mots et de phrases, ceux-ci surviennent généralement non pas dans la langue de l'éventuel pays d'adoption mais dans la langue maternelle du rêveur.

Nous reviendrons ultérieurement en détail sur ce type de pensée onirique, qui forme **les rêves au sens freudien du terme**.

- 1.1.4 Enfin, il existe un *quatrième type de pensée* pendant le sommeil — qui est un type de pensée marginale, *propre à l'endormissement*¹¹, mais qu'on retrouve également au début d'une sieste. Cette pensée est faite essentiellement de visions dites «hypnagogiques»: ce sont des hallucinations fantastiques assez proches des processus primaires freudiens, et que l'on pourrait donc rapprocher davantage du sommeil paradoxal rapide que du sommeil lent. Mais, contrairement à la pensée du sommeil paradoxal, ces hallucinations sont

brèves et ponctuelles, et il ne s'agit pas d'un récit qui perdure; il n'y a pas d'élaboration.

1.2. Restes diurnes, pensée latente et contenu manifeste

On voit donc que, de ces 4 types de pensées oniriques, seules les pensées survenant durant les stades de sommeil lent léger et pendant le sommeil paradoxal permettent le récit d'une série de phrases capables de construire un rêve authentique.

Et d'ailleurs, en dehors et bien loin de la psychanalyse, les neurophysiologistes ont également mis en évidence la différence existant, quant à la structure sémantique¹², entre les récits évoqués lors d'un réveil interrompant une phase de sommeil lent et ceux évoqués lors de l'éveil intervenant pendant le sommeil paradoxal.

— Les récits relatés après les stades de sommeil lent sont assez cohérents et proches de la réalité quotidienne; ils se rapportent d'ailleurs souvent aux faits qui se sont déroulés la veille ou l'avant-veille: il s'agit généralement d'une trame de pensée assemblée pendant le jour et qui, selon Freud¹³, ne parvient pas à se réaliser ou dont l'intérêt n'a pas été épuisé dans la vie éveillée.

— Quant aux récits relatés après le sommeil paradoxal, les physiologistes les qualifient d'«incohérents». Effectivement, leur contenu manifeste n'a rien à voir avec la réalité quotidienne du dormeur. Ils apparaissent étranges, incompréhensibles et même, selon Freud, choquants pour le dormeur — qui réagit alors avec des dénégations étonnées et indignées. Ainsi donc, les neurophysiologistes, qui pour la plupart

⁸ S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, pp. 342-344.

⁹ S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, pp. 371-382.

¹⁰ S. FREUD, *Interprétation des rêves*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 416-432.

S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1953, pp. 263-299.

¹¹ P. CIGOGNA, C. CAVALLERO, M. BOSINELLI, «Differential access to memory traces in the production of mental experience», *International Journal of Psychophysiology*, Elsevier, 1986, n° 4, pp. 209-216.

¹² C. CIPOLLI, E. CALASSO, S. MACCOLINI, R. PANI, P. SALZARULO, «Memory processes in morning recall after multiple night awakenings», *Perceptual and Motor Skills*, 1984, n° 59, pp. 435-446.

C. CIPOLLI, P. SALZARULO, A. CALABRESE, «Memory processes involved in morning recall of mental REM sleep experience: a psycholinguistic study», *Perceptual and Motor Skills*, 1981, n° 52, pp. 391-406.

¹³ S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1953, pp. 263-299.

n'ont jamais lu Freud, ont également compris la différence structurelle entre les récits provenant du sommeil lent et ceux venant du sommeil paradoxal.

D'un point de vue psychanalytique, lorsqu'on analyse les contenus sémantiques de ces deux types de récit chez un même dormeur pendant une même nuit, il semble néanmoins qu'il y ait une continuité entre la pensée des stades lents et du stade paradoxal qui leur fait suite, — comme si les premiers amenaient au second les restes diurnes, avec les désirs pré-conscients qui y étaient attachés, et que ceux-ci parvenaient à éveiller un désir infantile refoulé dans l'inconscient¹⁴ et voué aux processus primaires. C'est ce désir infantile qui deviendra l'élément formateur du rêve et en constituera la pensée latente. Censuré, il va subir les lois de la condensation et du déplacement¹⁵. Et par le travail d'élaboration, il va se travestir en contenu manifeste du rêve.

Tout ce travail psychique intense est contemporain d'une grande activation cérébrale, qui démarre lors de la survenue du stade paradoxal. Cette activation physiologique, d'une part, excite les tréfonds de la mémoire et permet notamment l'accès aux processus primaires libres engrammés dans la mémoire immortelle (selon les termes mêmes de Freud¹⁶), qui est constituée de désirs infantiles refoulés. Freud avait déjà repéré le fait que le rêve ramène à la mémoire des souvenirs oubliés et inaccessibles à la conscience. Et d'autre part, cette activation cérébrale permet les processus de liaison, c'est-à-dire le travail d'élaboration consistant à transformer les processus primaires en processus secondaires, ou, autrement dit, le passage des pensées latentes inconscientes au contenu manifeste conscient¹⁷.

Bref, c'est donc pendant la phase paradoxale que surviennent les processus psychiques définis par Freud en tant que «rêves» et repérés par les neurophysiologistes en tant que «pensées incohérentes». Ils sont précédés par les restes diurnes ou pensées cohérentes, lesquelles sont acheminées lors des phases de sommeil lent qui précèdent la phase paradoxale.

1.3. Les rêves et leur remémoration

Une autre différence quant à la conception du rêve entre la physiologie et la psychanalyse consiste en ce que la physiologie parle du rêve en tant que **moment contemporain** d'un stade de sommeil, alors que la psychanalyse porte son attention sur le rêve par le seul biais du **souvenir** qu'on en garde. Normalement, la nuit étant faite pour dormir et l'inconscient, pour rester inaccessible, il ne devrait pas être possible de se souvenir de ses rêves. En poussant cette logique jusqu'au bout, on pourrait prétendre légitimement que le rappel des rêves serait pathologique.

Quel est le mécanisme qui fait que pourtant l'on se remémore ses rêves?

Les expériences en laboratoire de sommeil démontrent que pour se rappeler d'un rêve, *il faut un éveil*, même si celui-ci ne dure que quelques secondes (pour assurer le transfert du cortex hippocampal-entorhinal vers le néocortex)¹⁸: les nuits sans réveil sont donc des nuits sans souvenir de rêve. Ce qui est étonnant, c'est qu'un réveil de moins de 20 secondes (concept d'*arousal*)¹⁹ est oublié en tant que tel, alors qu'il permet le souvenir du rêve; bref, on oublie son réveil mais on se rappelle son rêve. Il faut également que cet éveil survienne endéans les 8 minutes qui suivent la fin d'un rêve; au-delà, il semble que la rêve soit oublié.

¹⁴ S. FREUD, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1952, pp. 125-146.

¹⁵ S. FREUD, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1950, pp. 28-36.

¹⁶ S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 18-28.

¹⁷ S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1953, pp. 263-299.

¹⁸ C.P. MAURIZI, «The function of dreams (REM-Sleep): Role for the hippocampus melatonin, monamines and vasotocin», *Medical Hypothesis*, 1987, n° 23, pp. 433-440.

¹⁹ V.E. HALL, *A manual of standardized terminology, techniques and scoring system for sleep stages of human subjects*, BIS/BRI, UCLA, Los Angeles, 1968, p. 4.

Donc, il faut un éveil²⁰ — fût-il très court — pour se rappeler un rêve. De plus, un rêve aura encore davantage de chance d'être rapporté le lendemain si l'éveil qui lui est consécutif est plus long, ce qui permet au rêveur d'en faire un récit verbal²¹, fût-ce pour lui-même, ou, mieux encore, de le mettre par écrit.

Et cependant, le rêveur continue le plus souvent à dormir après un rêve, malgré le fait que son cerveau ait été physiologiquement très activé et même tout proche de l'éveil. C'est comme si le rêve, en tant qu'ouverture sur l'inconscient, devait être préservé de la conscience et empêcher le rêveur de s'éveiller. Apparaîtrait donc ici la censure, qui permet au rêve d'être le gardien du sommeil. Et le sommeil paradoxal, — grâce au paradoxe de l'excitation cérébrale qu'il provoque, permettant la mise en œuvre des processus primaires, et grâce aussi à son statut de sommeil empêchant leur accès à la conscience, — serait donc le gardien de l'inconscient.

Le rêveur continue donc le plus souvent à dormir après un rêve, préservant ainsi l'accès à son inconscient. Par contre, lorsque l'éveil survient, le sujet se rappelle son rêve et accède ainsi à l'inconscient. Cependant, tout porte à croire qu'il ne s'agit que de stratifications périphériques. Car chacun sait que l'on se réveille juste avant le moment crucial et le plus excitant; le réveil nous frustre ou nous soulage. C'est comme si le rêve qui nous emportait dans des stratifications plus profondes de notre inconscient se voyait interdire de se prolonger; et le réveil qui interrompt le rêve nous éjecte au moment même où l'on aurait à affronter la demande réelle²², c'est-à-dire à répondre au désir le plus interdit et refoulé. C'est, semble-t-il, l'angoisse de ce moment capital qui précipite l'éveil. Et l'éveil ne serait plus à considérer en

tant que pathologie qui nous dévoile l'inconscient, du moins dans sa superficie, mais, au contraire, en tant que barrière, *agissant comme une censure* et nous empêchant la poursuite d'un rêve qui aurait risqué, lui, de nous mener vers l'inconscient le plus profond. En conclusion de quoi, on pourrait avancer que le véritable gardien de l'inconscient serait le réveil!

2. La fonction du rêve

Nous venons de voir comment se déroulent les rêves pendant le sommeil. A présent, nous allons nous pencher sur la deuxième partie de cet article qui consiste à explorer la fonction du rêve. A quoi servent les rêves et pourquoi rêvet-on?

Pour répondre à ces questions, il faut explorer l'ontogenèse et la psychogenèse. Nous allons essayer de voir à quoi rêvent l'embryon, le nourrisson et l'adulte. Nous avons dit que Freud ne reconnaissait que deux états possibles de conscience sur les 24 heures que dure une journée: l'éveil et le sommeil; il ignorait donc l'existence de ce troisième état qu'on appelle «sommeil paradoxal».

Chronologiquement, il semble que le sommeil paradoxal soit en fait le premier des trois états à apparaître dans l'embryogenèse. Il précède l'éveil et le sommeil lent, et consiste en une activation physiologique automatique et périodique du système nerveux. Cet état paradoxal est donc le plus archaïque des trois états physiologiques de notre existence. Mieux vaudrait le nommer *état paradoxal* plutôt que *sommeil paradoxal*, puisqu'avant 28 semaines, l'embryon n'a pas encore pu suffisamment développer son système nerveux pour qu'apparaisse l'alternance des rythmes veille-sommeil (d'ailleurs, à ce stade, ni l'éveil ni le sommeil n'ont encore d'utilité pour l'existence de cet embryon). En d'autres termes, du point de vue ontogénétique, le premier état physiologique à apparaître avant l'éveil et le sommeil est donc l'état paradoxal²³.

²⁰ J. LACAN, «Tuche et Automaton», In: *Séminaire XI*, Paris, Seuil, 1973, pp. 53-62.

²¹ C. CEPOLLI, E. CALASSO, S. MACCOLINI, R. PANI, P. SALZARULO, «Memory processes in morning recall after multiple night awakenings», *Perceptual and Motor Skills*, 1984, n° 59, pp. 435-446.

²² M. SAFOUAN, *Le transfert et le désir de l'analyste*, Paris, Seuil, 1988, pp. 32 et 34.

²³ R.L. WILLIAMS, I. KARACAN, C.J. HURSCH, *EEG of human sleep*, New-York, Wiley & Sons, 1974.

2.1. Fonction de l'état paradoxal comme premier état physiologique

A quoi sert cet état archaïque et quelle en sera l'évolution? Comme nous venons de le voir, bien loin de la métapsychologie, ce stade est vraisemblablement le plus purement mécanique, la plus strictement physiologique qui soit, du fait de son automatisme et de sa périodicité. Dès la 16^{ème} semaine post-conceptionnelle, tous les neurones de l'être humain sont déjà présents et il ne s'en créera plus de nouveaux²⁴. Par contre, on va assister à leur ramification et à leur maturation par le biais de la myélinisation. Le stade paradoxal provoque une excitation spontanée de certains circuits, sensoriels d'abord, moteurs ensuite, et plus tard associatifs. Comme on le verra plus loin, on constate que, chez l'adulte, les circuits qui interviennent pendant le sommeil paradoxal sont ni plus ni moins ces premiers circuits myélinisés: le sommeil paradoxal est donc un sommeil archaïque, appelé aussi sommeil rhombencéphalique²⁵; le rêve en phase paradoxale est donc, neurologiquement, un fonctionnement archaïque.

Rappelons que, dans l'ESQUISSE, Freud enseignait déjà, il y a de cela 100 ans, que les rêves suivent des voies depuis longtemps facilitées...

2.2. Chez l'embryon

Chez l'embryon, le but de cette excitation est de construire les voies du système nerveux qui le prépareront à recevoir des informations sensorielles et à effectuer des actes moteurs. Les informations sensorielles sont évidemment inexistantes avant la formation des organes des sens, et les actes moteurs sont absents avant l'apparition du système locomoteur. Cependant le système nerveux met déjà précocement en place le dispositif neurologique qui pourra utiliser les informations sensorielles lorsque celles-ci

apparaîtront plus tard, avec le fonctionnement des organes des sens nouvellement formés.

Ces organes des sens apparaissent bien avant la naissance et l'on sait que, *in utero*, le bébé est déjà capable d'entendre des sons, et que sa peau ressent déjà la pression et le tact. Mais la meilleure preuve des hypothèses dont nous venons de faire état nous est fournie par *la succion du pouce* chez l'embryon, d'abord automatique et destinée à préparer le réflexe de tétée chez le nouveau-né, puis rapidement sans aucun doute érotisée en tant que source de plaisir. Certains psychogénétiens²⁶ ont même créé le concept de «stade de déglutition prénatal», précédant le stade oral proprement dit de la vie post-natale.

Si l'ouïe et le tact sont actifs avant la naissance, la vue par contre reste inefficace pendant la vie intra-utérine. Pourtant, pendant le stade paradoxal, on assiste déjà à des mouvements oculaires par excitation du tronc cérébral au niveau du pont et jusqu'au cortex visuel occipital. Ceci prouve bien la nécessité de l'activation spontanée et automatique du système visuel pour le préparer à recevoir les informations visuelles après la naissance (*cfr* l'expérience de ROFFWAG: celui-ci constate que la dégénérescence des voies visuelles est faible chez l'aveugle, mais qu'elle devient importante en cas de privation de sommeil paradoxal). Il y a donc une activation sensorielle automatique, ayant lieu même en l'absence de tout stimulus, et dont le but est de préparer le système nerveux à recevoir ultérieurement les informations sensorielles lorsque celles-ci surviendront après la naissance.

Quant au système moteur, l'embryon acquiert aussi, quoique plus tard, la capacité d'effectuer certains mouvements de façon automatique. Ceux-ci sont ressentis par la mère et correspondent à la phase paradoxale chez l'enfant. Ces mouvements automatiques de la phase paradoxale disparaîtront progressivement après la naissance et seront nuls quand l'enfant aura atteint l'âge de la marche.

²⁴ Ph. EVRARD, A. MINKOWSKI, *Developmental neurobiology*, New-York, Raven Press and Nestlé Foundation, 1989.

²⁵ M. BERTOLINI, «Le rythme sommeil-veille du fœtus», *La Psychiatrie de l'Enfant*, Paris, 1988, XXXI, n° 1, pp. 279-290.

²⁶ I. MILAKOVIC, «The hypotheses of a deglutitive prenatal stage in libidinal development», *International Journal for Psychoanalysis*, 1967, n° 48, pp. 76-82.

2.3. Chez le nourrisson

Ainsi va la vie de l'embryon jusqu'à sa naissance; dans l'utérus, il vit, en parfaite osmose, une relation amniotique avec sa mère. Mais la fin de ce paradis survient lors de la naissance. En dehors de l'utérus et séparé du placenta, l'enfant est alors soumis à des excitations sensorielles externes qui sont encore peu significatives pour lui, mais surtout à des excitations sensorielles internes provenant du manque et de la frustration.

Finie la belle homéostasie prodiguée par la mère, via le cordon ombilical! L'enfant devra apprendre que sa mère, ce n'est pas lui, et qu'il est seul au monde avec ses besoins. Les premiers besoins sont évidemment les besoins alimentaires. Lorsque l'enfant a faim, il s'agite; et alors, de deux choses l'une: ou bien sa mère le nourrit et comble son manque, et l'enfant, rassasié et repu, s'endort en un sommeil profond; ou bien sa mère ne le nourrit pas immédiatement et il peut dès lors halluciner ses toutes premières expériences de tétées bienfaitantes, se calmer de lui-même et s'endormir en un sommeil paradoxal pendant lequel il rêve, suce son pouce et sourit.

De la même manière, un bébé qui hurle parce qu'il a faim peut être calmé lorsqu'on lui caresse les lèvres; il s'endort alors en souriant, pour autant bien entendu que la tension et la frustration alimentaire ne soient pas trop intenses. La réalisation hallucinatoire du désir est le premier processus psychique; comme moyen de médiation, il précède le langage. Déjà donc le rêve permet l'accomplissement d'un désir qui, chez le nourrisson, est désir d'être nourri, d'être rassasié, le désir du sein bienfaiteur. Cette hallucination du sein reproduit l'expérience de satisfaction originelle; elle semble d'ailleurs constituer la toile de fond, l'écran sur lequel se projeteront ou se profileront tous les rêves ultérieurs²⁷. On peut parler authentiquement d'une expérience originelle, première, de la satisfaction du désir: le premier besoin intero-

ceptif ressenti par le nourrisson est provoqué par la faim, et le désir du sein maternel que celui-ci déclenche est le plus primitif, le plus archaïque de tous les désirs infantiles.

Pour résumer ce qui précède, on peut dire que, lorsque tout se passe bien, ou bien le sein nourricier se présente et apaise l'enfant: celui-ci s'endort en un sommeil lent et sa pensée s'engourdit; ou bien le sein fait défaut et l'enfant entre en sommeil paradoxal: il hallucine et rêve. Ces faits ont été confirmés par l'électroencéphalographie pratiquée sur des nouveaux-nés²⁸.

2.4. Chez le petit enfant

Par la suite, le bébé évoluera et vivra d'autres expériences plus élaborées, qui lui apporteront d'autres besoins plus complexes. Une dialectique s'installe entre les excitations internes et externes, lesquelles deviennent de plus en plus signifiantes. Un bon exemple nous est fourni par l'étude des mouvements oculaires. Nous avons vu que ces derniers sont déjà présents chez l'embryon *in utero*, quoique de façon spontanée et anarchique. Avec l'expérience visuelle acquise après la naissance, ils s'élaborent et s'éduquent; progressivement, à l'instar de ceux effectués pendant l'éveil, les mouvements oculaires ayant lieu au cours de la phase paradoxale se coordonneront eux aussi, mais en fonction cette fois du spectacle onirique, essentiellement composé d'images visuelles.

Seuls les aveugles de naissance maintiennent l'incohérence prénatale des mouvements oculaires pendant leur stade paradoxal. Chez tous les autres sujets, les mouvements oculaires du stade paradoxal, qui sont automatiques et anarchiques *in utero*, seront donc après la naissance influencés et éduqués par la vie diurne; pendant les rêves, les yeux adopteront des mouvements ordonnés et adéquats en suivant ces images oniriques, qui représentent des expériences visuelles diurnes.

²⁷ B. LEWIN, «Le sommeil, la bouche et l'écran du rêve», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1972, n° 5, pp. 211-223.

²⁸ O. PETRE-QUADENS, J.-L. LAROCHE, «Sommeil du nouveau-né: phases paradoxales spontanées et provoquées», *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 1966, n° 63, pp. 19-27.

2.5. Stade génital

Si, au cours de la première enfance, les excitations internes ont donc cédé le pas aux excitations externes, ces mêmes excitations externes passent rapidement au second plan chez l'enfant qui se génitalise. Les excitations sensorielles internes et externes, c'est-à-dire les pulsions, ont à présent des représentants dans l'appareil psychique. Ces représentants sont soumis à l'ordre symbolique et permettent l'émergence du désir. Quant aux rêves, ils perdent rapidement une partie de leur connotation orale pour évoluer et prendre une coloration plus génitale. Ceci se passe bien avant la puberté physiologique. Le pouce en bouche laisse la place à l'érection chez le garçon et à des phénomènes semblables, quoique moins apparents, chez la fille, — telles les contractions vaginales. Ces phénomènes génitaux sont quasi inexistantes chez le nourrisson pour qui l'essentiel du désir de satisfaction est encore oral, et ressenti comme besoin: suite à sa nouvelle évolution, l'enfant va vivre sa libido non plus comme un *besoin* mais comme un *désir*.

Sexualité humaine et phylogénèse. Il faut noter ici un fait totalement surprenant de prime abord: on constate en effet que l'être humain est le seul être vivant à manifester une érection ou des contractions vaginales pendant son sommeil paradoxal. Aucune de ces manifestations sexuelles n'a jamais pu être observée pendant le sommeil des animaux, même chez les anthropoïdes²⁹. On pourrait comprendre ce phénomène par le fait que l'être humain est, du point de vue phylogénétique, le seul à vivre sa sexualité en tant que désir et non pas comme simple besoin.

Ainsi donc, l'être humain est un être génital et soumis au désir dans l'ordre symbolique; et ce désir est totalement indépendant de son activité sexuelle réelle. Voilà pourquoi il n'y a rien d'étonnant à constater que ce désir est

contemporain des processus primaires qui se déroulent pendant la phase paradoxale, si bien que l'érection survient toujours, même chez les abstinentes, les vieillards et les impuissants psychiques, étant indépendante de la vie sexuelle consciente.

Grâce à ceci, on peut également éluder le double écueil qui consiste à prétendre, tantôt, que c'est l'excitation physiologique sexuelle du sommeil paradoxal qui provoque l'apparition de rêves sexuels, tantôt, que ce sont les rêves érotiques qui, à l'inverse, induisent l'excitation orgasmique. Ces affirmations ne sont certes pas fausses: elles ont chacune leur part de vérité. Mais elles ne sont pas toujours vraies non plus et, de toute façon, elles sont vraiment secondaires par rapport à l'hypothèse plus globale selon laquelle les phénomènes physiologiques sexuels de la phase paradoxale sont contemporains des processus primaires inconscients qui s'apparentent au désir génital.

Car l'être humain est l'être le plus génital de tous les êtres vivants. Notons encore qu'il est de loin celui qui consacre la plus grande partie de son temps à assouvir ses désirs sexuels. S'il n'était qu'un animal, et n'était pas soumis, comme tel, à l'ordre symbolique mais simplement à des besoins dans le réel, l'homme ne copulerait au maximum qu'une fois par mois. Rappelons quand même que l'être humain ne passe pas son temps à copuler, mais qu'il sublime le plus souvent...

2.6. Ontogénèse

Mais avant de poursuivre l'évolution psychogénétique, revenons quelque peu à l'ontogénèse. Schématiquement, nous avons vu que *l'embryon* ne pouvait vivre que des expériences sensorielles automatiques, que *le nourrisson* vivait essentiellement des expériences sensorielles interoceptives, principalement liées à la faim, et que *l'enfant* allait être influencé de plus en plus par les expériences extéroceptives. De toute manière, le système nerveux est obligé d'être stimulé périodiquement, ce qui réussit parfaitement dans l'utérus pendant les phases paradoxales. Cependant, au cours de son évolution, l'enfant sera soumis progressivement à une

²⁹ A. BOURGUIGNON, «Neurophysiologie du rêve et théorie psychanalytique», *La Psychiatrie de l'Enfant*, Paris, 1968, XI, n° 1, pp. 1-69.

grande diversité de stimuli pendant l'éveil, si bien que celui-ci prendra de plus en plus d'importance au détriment du sommeil paradoxal, dont la fonction stimulatrice spontanée aura de moins en moins de raison d'exister.

Le stade paradoxal, très important à la naissance, sera donc au contraire extrêmement réduit à l'âge adulte. L'adulte a d'autres possibilités que l'enfant d'agir ses besoins, ses pulsions et ses désirs, du moins ceux qui ne sont pas censurés par le principe de réalité. Et la nécessité d'halluciner pendant le sommeil devient moindre: il ne lui restera à halluciner que ses désirs censurés, ceux qu'il ne peut agir. Nous y reviendrons plus tard.

2.7. Quelques remarques encore sur la phase paradoxale

Avant de poursuivre et d'aborder le versant psychanalytique, nous allons nous pencher brièvement sur quelques observations qui concernent la phase paradoxale.

— Tout d'abord, je mentionnerai les *expériences de privation sensorielle*. En cas de privation sensorielle, l'individu rêve beaucoup plus. Et si l'expérience se prolonge, le stade paradoxal redevient excessivement opérationnel, presque autant que dans l'utérus à la limite, retrouvant la fonction qu'il y avait d'activer de manière automatique les circuits physiologiques pour compenser le manque de stimulations externes. D'une part, on assiste à une substitution de l'excitation externe déficiente, qui se reporte alors sur une hyperactivation de la stimulation interne: les sensations de faim sont exagérées et mènent à la boulimie; on constate aussi une hyperappétance sexuelle menant à l'hypersexualité. D'autre part, le sujet soumis à une hyperactivation des processus primaires est souvent la proie d'hallucinations. En un mot, on provoque une psychose expérimentale avec hyperactivité orale et sexuelle.

— Une seconde expérience consiste à *priver des volontaires de leur sommeil paradoxal*: on les réveille dès qu'ils entrent dans cette phase. Chez ces sujets, on provoque également tôt ou tard une hyperactivité des processus primaires: ceux-ci, ne pouvant se dérouler pendant le

sommeil, chercheront une autre issue et finiront par s'exprimer lors de l'éveil, amenant les volontaires en question au délire. Lorsqu'on supprime cette privation artificielle, les sujets récupèrent cette dette de sommeil paradoxal par une importante activité onirique.

— En psychiatrie biologique, les médecins ont constaté que *les schizophrènes* ne récupèrent pas cette dette de sommeil paradoxal. C'est comme si leurs hallucinations diurnes révélaient au contraire un excès de phase paradoxale. Les psychiatres font, de cette absence de récupération de sommeil paradoxal après une privation — de cette absence d'«effet rebond» selon leurs termes — un marqueur biologique.

— Toujours dans le domaine de la psychiatrie, un autre marqueur biologique est la constatation que, chez *le déprimé*, a lieu un raccourcissement de la latence séparant l'apparition de la phase paradoxale du début de l'endormissement³⁰. Comment comprendre cette observation? Peut-être comme la nécessité, pour les déprimés qui souffrent d'un ralentissement moteur, d'anhédonie et d'anormie, de compenser leurs carences diurnes par une phase onirique qui, en début de nuit, se présente plus rapidement et dure plus longtemps que la moyenne. Sans doute organifient-ils leur chronobiologie. De plus, les mouvements oculaires sont plus actifs. Sans doute, hallucinent-ils davantage, par compensation.

Ces expériences de laboratoire et ces constatations biologiques nous mènent évidemment très loin de la psychanalyse (qui considère l'hallucination comme retour du Réel en tant que non métaphorisable par le réseau symbolique). Mais elles ont le mérite de démontrer l'indiscutable fonction physiologique de décharge du stade paradoxal, dans une perspective énergétique déjà perçue par Freud. (Voir son concept d'*Abfuhr* dans l'ESQUISSE.)

De plus, Freud avait également constaté que le rêveur était comme paralysé, et il expliquait

³⁰ KÜPFER, «EEG sleep and depression», In: R. WILLIAMS, I. KARACAN (Eds.), *Sleep Disorders (Diagnosis and Treatment)*, New-York, Wiley & Sons, 1978.

l'hallucination par un transfert d'énergie: la décharge, étant impossible au niveau moteur, se transforme alors en hallucination. Cependant, comme nous l'avons vu, cette paralysie ne frappe pas le nourrisson; elle n'apparaît que plus tard, au moment où il apprend la motricité. Il est clair que le rêve ne peut pas être agi; ainsi, plus le rêve s'élabore mentalement, plus il est interdit physiquement. Il y a également un transfert progressif de la paralysie motrice à l'hallucination psychique.

2.8. Apparition du refoulement dans le rêve

Jusqu'à présent, nous nous sommes attardés sur l'aspect ontogénétique, avec toutes les implications plus spécifiquement biologiques que cela suppose. Cette ontogenèse est en effet importante à ce stade de la psychogenèse, puisque, chez le nourrisson, les implications physiologiques sont encore primordiales. Ce n'est qu'avec l'évolution de l'enfant que le symbolique prendra définitivement le pas sur le neurologique et pourra être considéré comme autonome vis-à-vis de la biologie. Voilà pourquoi la psychanalyse n'a pas de compte à rendre à la physiologie.

Mais revenons à la psychogenèse du rêve. Nous avons vu que le nourrisson hallucine le sein lorsque celui-ci fait défaut; son appareil psychique est encore primitif et son désir aboutit sans détour à l'hallucination de l'expérience positive. Mais de quoi rêvera l'enfant qui grandit, et chez qui s'élaborent de plus en plus les processus secondaires, caractérisés par le système préconscient-conscient et corrélatif du *principe de réalité*? Car on assiste bien à une évolution des processus oniriques en parallèle à l'évolution de l'enfant. On voit progressivement se faire le passage de l'hallucination pure du nourrisson au contenu manifeste, qui caractérisera le souvenir du rêve chez l'adulte: on passe de l'*image* et de l'*hallucination aux mots* et aux *discours*, de la *représentation de chose* à la *représentation de mot*.

En effet, progressivement, l'enfant doit substituer au *principe de plaisir* le *principe de réalité*³¹;

³¹ S. FREUD, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1950, pp. 71-83.

il est confronté à la réalité, et sa recherche de satisfaction ne s'effectue plus par les voies les plus courtes mais doit tenir compte des conditions imposées par le monde extérieur. Le principe de réalité provoque la transformation de l'énergie *libre* des *processus primaires* en énergie *liée* des *processus secondaires*. Il en résulte le développement de la pensée consciente, ainsi que de l'appareil préconscient constitué par la mémoire, l'attention, le jugement, etc. Les processus secondaires et le principe de réalité influencent les processus primaires en les refoulant. Chez l'enfant, le désir ne peut plus être halluciné de façon libre et le principe de plaisir se trouve censuré.

Parallèlement, le mode de pensée du rêve se modifie également du fait de cette domination des processus secondaires sur les processus primaires. Ainsi, les processus primaires se complexifient par des mécanismes de *condensation* et de *déplacement*, c'est-à-dire que l'énergie psychique s'écoule librement sans problème d'une représentation à une autre, afin de réinvestir pleinement les représentations évoquant les expériences de satisfaction primitive du désir.

Condensation et déplacement remanient fondamentalement les pensées inconscientes et amènent ainsi l'*élaboration* du rêve. L'*élaboration* lie l'énergie libre des processus primaires, et la liaison de l'énergie psychique constitue le propre de la trame des processus secondaires, qui est de l'énergie liée. Ainsi l'*élaboration* du rêve permet à son tour le *transfert* (*Übertragung*) des idées latentes inconscientes du rêve en contenu manifeste conscient. L'*élaboration* est un travestissement de l'inconscient, qui demeure censuré.

Un fait remarquable au niveau physiologique vaut la peine d'être ici souligné: le nourrisson peut passer directement de l'éveil au sommeil paradoxal où se déroule sa capacité d'halluciner le bon objet. Il n'y a pas censure de ses processus primaires. Et l'hallucination est la représentation directe, non censurée, de son désir, — désir venant de ce fait tel quel à sa conscience. Chez le nourrisson, un désir non assouvi de la veille suffit à provoquer un rêve, souvent de

courte durée. Par contre, l'enfant, et l'adulte plus encore, ne peuvent passer directement de la pensée consciente de l'état de veille, composée de processus secondaires, à la pensée inconsciente, composée de processus primaires et réfugiée dans les tréfonds de la mémoire pour être révélée seulement lors de la phase paradoxale. Comme nous l'avons vu, il faut d'abord passer par les stades I et II du sommeil lent, où les processus secondaires s'engourdissent tout en permettant encore à la pensée préconsciente de fonctionner, — et particulièrement de véhiculer les événements récents de notre vie psychique, surtout les événements de la veille et de l'avant-veille.

Freud avait déjà repéré et classifié les différents types de pensées préconscientes³² continuant pendant le sommeil et constituant les restes diurnes: il s'agit essentiellement de pensées non terminées, non résolues, réprimées ou jugées indifférentes. Nous l'avons vu, ces pensées suscitent des désirs préconscients qui, à leur tour, parviennent à éveiller un désir infantile inconscient et de même teneur, lequel, rappelons-le, constitue l'élément formateur du rêve. Ce désir infantile est refoulé dans le fond de la mémoire et n'est accessible que pendant l'excitation survenant lors du surgissement de la phase paradoxale. C'est assez dire l'importance de cette phase du sommeil pour les êtres de désir que nous sommes.

2.9. Rêve des animaux

Avant de terminer, penchons-nous brièvement sur les rêves des animaux, car la question est souvent posée de savoir si, oui ou non, les animaux rêvent. Il est évident que les animaux évolués ont un stade paradoxal. Des études récentes font l'hypothèse que le stade paradoxal répond à la nécessité de recharger périodiquement et automatiquement les programmes des comportements innés des animaux³³ (et ce, sans doute, dès l'embryogenèse). Par la suite, le

stade paradoxal s'enrichit d'images visuelles et de manifestations neurovégétatives, celles-ci étant vraisemblablement provoquées par des stimulations interoceptives et par l'acquisition des expériences exteroceptives.

Les expériences en laboratoire de sommeil prouvent en abondance les analogies avec l'état de rêve. Freud lui-même, dans *L'INTERPRÉTATION DES RÊVES*, supposait que les mammifères rêvent de scènes de chasse, de consommation de nourriture ou de défense de territoire. Pichot³⁴ affirme que les animaux, qui ne possèdent pas de conscience réflexive, se vivent en tant que «point-source d'action»; ils hallucinent leurs expériences diurnes.

Cependant, nous ne pouvons accepter que des animaux fassent des rêves au sens freudien du terme, avec déplacement et condensation. D'ailleurs, et ce n'est pas qu'une boutade, la meilleure preuve en est que les animaux n'ont pas le langage pour rapporter leur rêve; il est donc certain que les animaux ne peuvent rêver comme les humains.



Nous allons conclure à présent en résumant ce que nous avons dit.

Dans un premier temps, nous avons rappelé que la pensée psychique fonctionnait jour et nuit sans interruption, même pendant le sommeil. Nous avons vu, ce que Freud ignorait, que le sommeil est fragmenté en deux phases: il y a d'abord une phase de sommeil lent où la pensée est engourdie et est essentiellement constituée de restes diurnes; à cette phase suit périodiquement une phase de sommeil paradoxal pendant laquelle le cerveau s'excite jusqu'à atteindre un état proche de l'éveil, — ceci permettant à la pensée de s'activer et de puiser dans la mémoire des souvenirs infantiles refoulés, qui sont des hallucinations de satisfaction originelle et constituent la trame des processus primaires.

³² S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, Paris, Gallimard, 1967, pp. 471-472.

³³ JOUVET, interview à France-Musique (1989).

³⁴ A. PICHOT, *Etude théorique des rapports du biologique et du psychologique chez l'animal et chez l'homme*, Louvain-la-Neuve, Cabay, 1983.

Chez l'adulte, ces processus primaires s'écoulent librement, utilisant la condensation et le déplacement; cependant, le principe de réalité censure les processus primaires et l'élaboration les travestit en les liant, permettant ainsi leur transfert en processus secondaires. C'est ainsi que les pensées latentes inconscientes deviennent le contenu manifeste conscient.

Pour se rappeler d'un rêve, le rêveur doit se réveiller, fût-ce pendant quelques secondes; mais paradoxalement, bien que son cerveau soit excité et proche de l'éveil, le rêveur normalement ne doit pas se réveiller, si bien qu'il oublie son rêve. Ainsi est sauvegardée la censure, et préservé l'accès à l'inconscient de la pensée consciente.

Le cerveau est donc activé dans un état proche de l'éveil, et cette excitation permet l'accès à la mémoire immortelle où se loge les processus primaires inconscients. Cependant le sommeil sans éveil sauvegarde la censure de ces processus primaires.

Dans un second temps, nous avons vu l'ontogenèse du rêve, ce qui peut nous apporter des hypothèses sur la fonction que celui-ci peut avoir. Chez l'embryon, la phase paradoxale est d'abord un état physiologique pur, qui prépare la maturation du système nerveux par une excitation automatique et périodique des voies sensorielles puis motrices. Par la suite, chez le nourrisson, ce sont des excitations interoceptives, essentiellement la faim, qui se déchargent en une hallucination. Le rêve est un accomplissement d'un désir provoqué par le besoin. Ensuite, chez le jeune enfant, l'acquisition de nouvelles expériences exteroceptives éduquent et complexifient les images oniriques. Enfin, chez l'enfant plus mûr, et davantage encore chez l'adulte, le rêve survient toujours alors que le corps se repose dans le sommeil, à l'abri de la pensée consciente. Le rêve est symbolique et les désirs qui s'y accomplissent sont essentiellement à connotation libidinale. L'hallucination onirique est provoquée moins par un besoin réel que par le désir symbolique³⁵.

³⁵ A. JURANVILLE, *Lacan et la philosophie*, Paris, P.U.F., 1984, pp. 169-221.

Chez l'adulte (et l'enfant), on est loin de la nécessité de l'automatisation physiologique de l'embryon, ou de la soumission aux stimuli internes et externes du nourrisson; l'adulte rêve pour le plaisir de rêver, et ce plaisir de rêver est devenu autonome vis-à-vis de la physiologie. L'adulte a le désir (inconscient) de rêver, d'activer ses processus primaires refoulés. Il se sert à son insu de son stade paradoxal dans le sommeil pour exprimer ce désir. Freud évoquait le désir qu'a l'adulte de replonger dans la vie intra-utérine avec recherche de conditions analogues³⁶. Cependant, vu la primauté du principe de réalité sur le principe de plaisir, les processus primaires sont refoulés et le contenu manifeste n'est qu'un travestissement des pensées latentes inconscientes. Celles-ci sont davantage travesties chez l'adulte que chez l'enfant, car l'adulte est plus soumis aux exigences du refoulement.

La fonction du stade paradoxal consiste, chez l'embryon, en une décharge physiologique périodique et automatique. L'adulte se sert de son stade paradoxal pour retrouver l'accès à son inconscient, qui peut ainsi se décharger régulièrement; mais il s'agit alors d'une décharge de processus purement psychiques.

L'embryon utilise la phase paradoxale pour combler l'impossibilité des décharges physiologiques sensorielles vu l'absence d'organes des sens. L'adulte utilise la phase paradoxale pour combler l'impossibilité des décharges psychiques des désirs infantiles vu la censure des processus inconscients par le principe de réalité. On peut donc faire l'hypothèse qu'il y aurait eu, pendant l'évolution, un transfert de la fonction de la phase paradoxale: elle est d'abord une *nécessité physiologique automatique* pour devenir finalement une *nécessité psychique autonome*.

Le désir, et la nécessité de sa décharge psychique dans le rêve, sont devenus autonomes par rapport à la physiologie. C'est cette décharge psychique qui intéresse la psychanalyse, laquelle, légitimement, peut dès lors ignorer totalement la physiologie.

³⁶ S. FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, pp. 69-229.

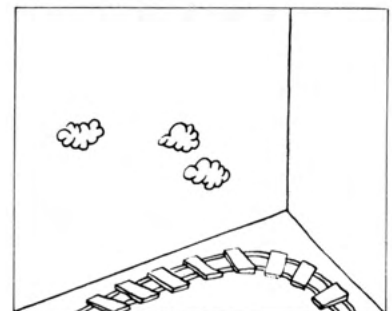
Phylogénétiquement, nous avons vu enfin pourquoi les êtres humains rêvaient plus que les animaux: ils sont en effet les seuls à être pris dans le registre symbolique, les seuls à avoir des désirs (sexuels) permanents et non des besoins périodiques. Ces désirs étant censurés et ne pouvant de toute façon pas être déchargés en permanence dans la réalité, ni surtout tels quels, ils sont alors vécus dans l'expérience onirique.

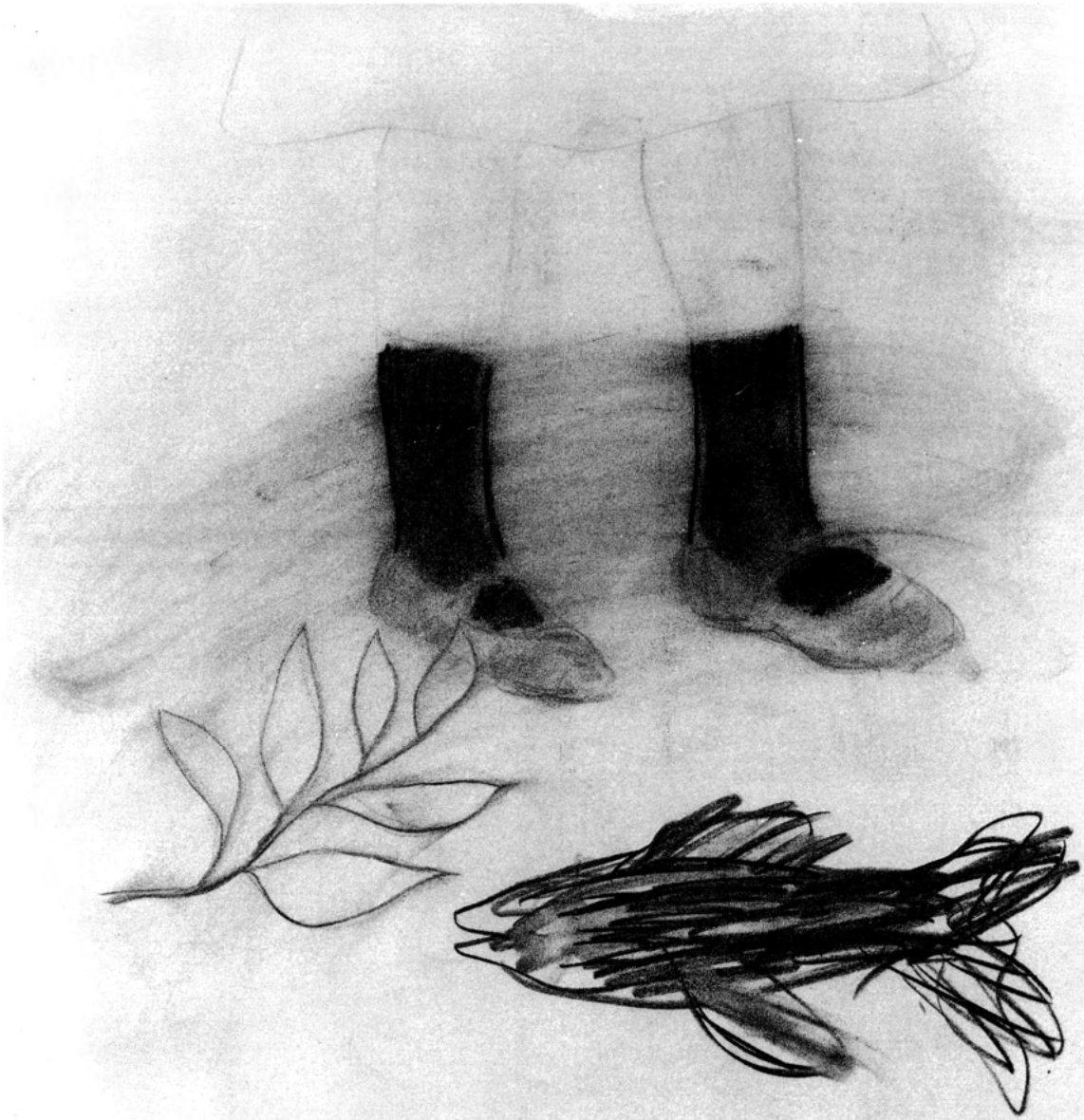


Il y a cent ans, Freud ne possédait pas encore la science actuelle. Il ne pouvait donc qu'élaborer une théorie anthropologique globale. Cent ans plus tard, la science contemporaine a une

vision microscopique de l'être humain, vision hyperspécialisée qui ne peut plus être que parcellaire. Il est extraordinaire de constater que Freud, par sa théorie, avait déjà prévu la plupart des phénomènes que les laboratoires actuels ont pu mettre en évidence et vérifier expérimentalement. Bien que la physiologie et la psychanalyse constituent des démarches autonomes l'une par rapport à l'autre, il semble évident que les physiologistes trouveront dans la psychanalyse une sorte de méta-connaissance, et que les psychanalystes puiseront dans la physiologie un intérêt évident pour une meilleure connaissance de la science des rêves.

Philippe Cattiez





W. Swinnen 1983

L'Aurélia de Nerval ou un «Discours du Rêve»

par Roger DRAGONETTI*

Le récit d'AURÉLIA¹ ne relève en aucune façon d'une quelconque littérature d'évasion, ni encore moins d'une simple notation de rêves (rêves, du reste, nourris d'innombrables souvenirs de lecture, car Nerval était un grand lecteur). AURÉLIA est le «Discours du Rêve», comme on dit le «Discours de la Méthode»; entendons bien: une restructuration dans le symbolique des visions du sommeil ou de la veille, et par conséquent une quête, voire une conquête, de leur signification.

L'ouverture du récit ressemble à un lever de rideau: la scène associe très étroitement, à la conscience faustienne du savoir, le sentiment que l'écrivain est une sorte de «nécromant», coupable d'avoir voulu maîtriser par sa seule volonté les Puissances du Rêve. Travaillé par le doute, Nerval fait de l'écriture, en effet, l'instrument d'une pénétration par effraction dans un monde interdit aux vivants. Jusqu'à la fin du récit, l'écrivain s'interroge sur la possibilité de dompter ce qu'il appelle la **chimère**:

«C'est ainsi que je m'encourageais à une audacieuse tentative. Je résolus de fixer le rêve et d'en connaître le secret. Pourquoi me dis-je, ne point enfin forcer ces portes mystiques, armé de toute ma volonté, et dominer mes sensations au lieu de les subir? N'est-il pas possible de dompter cette chimère attrayante et redoutable, d'imposer une règle à ces esprits des nuits qui se jouent de notre raison?»²

¹ Les citations de texte sont tirées de l'édition critique de La Pléiade, éditée par A. BEGUIN et J. RICHER, Paris, Gallimard, 1960, en deux volumes. Abréviation o.c. I ou II.

Pour les travaux consacrés au texte d'*Aurélia*, on consultera utilement la Bibliographie mentionnée dans l'étude magistrale de J. RICHER: *Nerval. Expérience et création*, Paris, Hachette, 1962, pp. 656-681.

² O.c. I, p. 412.

Le début d'AURÉLIA souligne d'emblée le caractère ambivalent et redoutable du rêve dans la métaphore des **portes d'ivoire ou de corne**: «Le Rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible»³. La métaphore onirique dont Nerval fait ici usage appartient à une tradition fort ancienne⁴, que nous examinerons d'abord très succinctement pour montrer ensuite son retentissement dans l'œuvre moderne.

Le premier exemple connu remonte à l'ODYSSÉE (XIX, vv. 562-567). Il s'agit de l'épisode où Ulysse, revenu à Ithaque sous le travesti d'un mendiant, est consulté par Pénélope au sujet d'un rêve qu'elle vient de faire. Or l'étranger a beau insister sur la véracité du songe, et prétendre que l'aigle qu'elle a vu s'abattre sur les vingt oies de la maison se fait entendre à travers une voix humaine qui est celle d'Ulysse, Pénélope garde à l'égard des songes une méfiance profonde en soutenant qu'ils sont ineptes (*amēchanos*) et confus (*akritomuthoi*), et que bien peu d'entre eux se réalisent. Puis elle poursuit:

«Les songes vacillants (amēnēnōn) viennent de deux portes: l'une est faite de corne (keraessin), l'autre d'ivoire (éléphantin). Parmi les songes, ceux qui viennent par l'ivoire scie trompent (éléphairontai) et sont porteurs de paroles chimériques (épéacraanta); les autres qui passent par la porte de corne polie accomplissent (krainousi) des choses vraies (étuma) lorsqu'un mortel les voit».

Le discours de Pénélope se fonde entièrement sur des jeux de mots qui avèrent dans le lan-

³ O.c. I, p. 359.

⁴ L'étude la plus complète sur la question est celle de L. PH. RANK: *Etymologisering en verwante verschijnselen bij Homerus*, Assen, Van Gorcum, 1952, chap. IV, pp. 104-108.

gage ce qu'elle prononce à son insu. Il serait trop long d'analyser ici en détail ces correspondances littérales; ce qu'il importe de retenir, c'est que la **porte de corne** vise des rêves qui peuvent être vrais jusqu'à un certain point, alors que la **porte d'ivoire** ne laisse passer que des rêves trompeurs.

Il reste que si, d'une façon générale, tous les rêves sont faits d'images inconsistantes voire confuses, il n'est pas facile d'approcher le fond de vérité de la scène onirique. Écrivains et scolastes grecs et latins reprendront le motif des deux portes du rêve dans des interprétations variées, dont nous retiendrons ici un exemple que Nerval connaissait particulièrement bien: c'est le COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION de Macrobe (Ve s. après J.-Chr.). Macrobe, néo-platonicien latin, interprète les portes d'ivoire ou de corne du rêve de la façon suivante:

*« Tout ce qui est vrai est caché; cependant, ce vrai, l'âme le voit parfois lorsque, par le sommeil, elle est quelque peu libérée des fonctions corporelles; parfois, l'âme tend la **pointe** (de son regard) sans y parvenir; et cependant, lorsqu'elle dirige son regard, elle ne voit pas dans la lumière d'une vision libre et directe, mais par le voile interposé que préserve le tissu de la sombre nature (...).*

*Ce voile, lorsque durant le repos, il donne accès au vrai et jusqu'à la pointe du regard intérieur de l'âme, passe pour être de la **corne**, dont la nature est telle qu'amincie, elle offre passage à la vision.*

*Ce qui émousse et rejette du vrai l'action contemplative du regard passe pour être l'**ivoire**, dont le corps est d'une telle opacité que même les extrémités les plus amincies ne laissent pas pénétrer le regard qui veut aller au-delà »⁵.*

Notons que la transparence du regard et de ses voiles diaphanes, allégorisée par la corne opposée à l'ivoire brillant mais opaque, formule en raccourci la doctrine néo-platonicienne du sommeil et de l'éveil de l'âme: l'éveil spirituel étant un perpétuel arrachement au sommeil des sens et de la vie corporelle. Le vrai savoir se fonde et s'achève sur une **vue** des formes intelligibles. Plotin disait que, dans une telle expérience, l'âme qui **voit** sans médiation ne

saurait douter de ce qu'elle voit. Il notait également que si, dans l'ordre du sensible, il n'y a pas d'images sans modèle, dans le monde de l'intelligible « *la vision se confond avec l'objet visible* »⁶. Il y a là un moment ineffable qui est celui d'un contact direct avec une réalité spirituelle, où, comme dit Plotin: « *On n'a ni le pouvoir ni le loisir de rien exprimer; c'est plus tard que l'on discours sur lui. Il faut bien croire que l'on voit, lorsque l'âme perçoit soudainement la lumière* »⁷.

Comme nous venons de le dire, Nerval était nourri de cette tradition néo-platonicienne qui traverse aussi toute la Renaissance. Nerval retrouve dans son être génial et troublé une conception analogue de la vision, conception qui sous-tend tout le récit d'AURÉLIA. Ce dont il s'agit, c'est de **voir** en esprit, selon une vision qui est sans cesse à reconquérir sur les désordres causés par la vie sensible et les images du sommeil, qui obscurcissent, troublent, fascinent l'âme, livrée alors au tumulte de ses désirs. Dès le début du récit, Nerval adopte l'attitude interrogative du lecteur confronté aux signes incertains d'un phénomène qui pourrait bien n'être que pure fantasmagorie. « *Visions insensées peut-être*, dit-il, *ou vulgairement malades* »⁸. Aussi l'écrivain recourt-il souvent à des formules du genre de celles-ci: « *Je crus voir... Il me semblait... Je crus que cela voulait dire* »⁹. Sans cesse le péril de la « porte d'ivoire » menace de dérober la vérité du rêve sous des images attrayantes ou grimaçantes. Et cependant, si le Rêve demeure le substrat matériel de la rhétorique narrative, l'autre porte pourrait bien donner accès à quelque chose qui serait comme un verbe rythmique de l'âme. N'oublions pas que, pour Nerval — écrivain orphique s'il en fut —, le réel est à situer dans le **nombre** séminal à partir duquel il s'agit de retrouver la **lettre** perdue.

« *Notre siècle*, écrit-il, *n'a pas encore rencontré l'homme supérieur par l'esprit comme par le cœur, qui, saisissant les vrais rapports des choses, rendrait*

⁵ Ed. WILLIS, Teubner, 1963, 1, 3, 20, p. 12.

⁶ Ed. BREHIER, Paris, Les Belles-Lettres, vol. V, II, 8, p. 59.

⁷ *Idem*, p. 98.

⁸ *O.c.* I, p. 364.

⁹ *Ibid.*; voir aussi *o.c.* I, p. 366.

le calme aux forces en lutte et ramènerait l'harmonie dans les imaginations troublées»¹⁰.

Nerval le pythagoricien pressent que ce nombre enfoui au plus profond du rêve ne peut se faire entendre que dans une sorte de distance intérieure donnant à l'ouïe spirituelle la possibilité de déjouer les effets séducteurs de l'ivoire. C'est alors seulement que Nerval peut parler d'une **logique** du rêve, si l'on entend par logique le sens de *logos* rythmique: rapport, proportion dont la structure régit l'apparence imageante. C'est en ce sens que Nerval pouvait écrire dans le CARNET DE DOLBREUSE: «*Les Songes avertissent l'homme parce qu'alors la conscience prend une vision indépendante*»¹¹. Nerval a évoqué de façon remarquable ce travail du dormeur éveillé, dont l'opération d'écriture a principalement pour but de retrouver le rythme entre le verbe essentiellement obscur de l'âme et sa juste notation poétique. Au chapitre III de la première partie d'AURÉLIA, le narrateur raconte qu'il tomba comme foudroyé à la même heure que la veille: «*Pendant longtemps, je perdis le sens et la liaison des images*». Au désordre de l'esprit succède, quelques jours plus tard, un état remarquable d'équivalence entre la veille et le sommeil, la seule différence étant que, dans la première, tout se **transfigurait**, dit-il, à ses yeux:

«*Chaque personne qui m'approchait semblait changée, les objets matériels avaient comme une pénombre qui en modifiait la forme, et les jeux de la lumière, les combinaisons des couleurs se décomposaient de manière à m'entretenir dans une série constante d'impressions qui se liaient entre elles, et dont le rêve, plus dégagé des éléments extérieurs, continuait la probabilité*»¹².

Le caractère logique du rêve, dont le récit est à la fois l'événement et la figure, est confirmé avec une singulière vigueur au chapitre IX de la première partie, dans l'épisode de la rencontre du **double**:

«*Je ne sais, dit le narrateur, comment expliquer que dans mes idées, les événements terrestres pouvaient*

coincider avec ceux du monde surnaturel, cela est plus facile à sentir qu'à énoncer clairement»¹³.

Or un malentendu tragique accompagne cette expérience ambiguë: le fait que les autres, les «bien-portants», prenaient pour déraison ce qui, selon le narrateur, relevait de l'imagination créatrice. Ainsi, comme nous le disions au début, l'aspect double de ce que Nerval appelle «*l'épanchement du songe dans la vie réelle*»¹⁴ ne répond nullement à un processus d'évasion, mais relève d'un événement poétique de la langue où l'âme et le corps, rassemblés entre veille et sommeil, sont soumis à l'action d'un regard qui voit **tout autrement** ce que la perception recueille du monde sensible, — et ceci, comme dit le narrateur, «*sans que le raisonnement manquât jamais de logique, sans que la mémoire perdît les plus légers détails de ce qui (...) arrivait*». «*Seulement, continue le texte, mes actions insensées en apparence, étaient soumises à ce qu'on appelle illusion selon la raison humaine*»¹⁵.

Ainsi le texte nervalien se présente comme une victoire constamment à reprendre de la logique du discours symbolique sur la confusion mentale du narrateur. Cette reconquête de l'ordre sur le désordre fait ressortir avec d'autant plus d'intensité l'harmonie supérieure d'une vision dont le récit se veut l'événement guérisseur.

Il importe de rappeler à ce sujet que le motif conducteur de tout le récit d'AURÉLIA est le sentiment d'une faute «fatale» d'infidélité dont le narrateur se dit coupable à l'égard d'une femme aimée, à laquelle il a donné le nom d'Aurélia. Se sentant condamné par cette dame, l'amant désespéré espère malgré tout encore le pardon, comme on espère en la Rédemption. C'est aussi la raison pour laquelle l'aventure de l'héroïne prend la dimension d'un véritable récit initiatique. Partagé entre le désir du suicide et l'espoir d'un «salut», l'écrivain apparaît sous les traits d'un coupable scrutant en impie le mystère divin.

¹⁰ O.c. II, p. 1126.

¹¹ Cf. J. RICHER, *Expérience et création*, Paris, Hachette, p. 452 et p. 460, note 66.

¹² O.c. I, p. 365.

¹³ O.c. I, pp. 380-381.

¹⁴ O.c. I, p. 363.

¹⁵ *Ibid.*

Le nom d'*Aurélia* enveloppe, dans la texture de ses syllabes, l'or du soleil (*Hélios*) mais tout autant l'or d'*Elie*, le prophète que la Bible nous montre enlevé au ciel dans un char de feu, — épisode qui annonce la transfiguration de Jésus, dont il est écrit dans l'Évangile: «*Son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière*» (Matth., XVII, 1-13).

Aurélia nomme, dans le texte nervalien, le foyer réflexif de deux ordres de grandeur, à savoir: un salut religieux mais se cherchant par les voies de la poésie. Ce en quoi *Aurélia* est bien l'héritière de la Béatrice de Dante. Sauf que, dans le récit de Nerval, la figure d'*Aurélia* se présente sous deux faces: d'une part, elle symbolise le message de la mystique païenne solaire, dont Nerval enfant avait reçu l'enseignement d'un oncle maternel: «*Je demandai un jour à mon oncle ce que c'était que Dieu. 'Dieu, c'est le soleil', dit-il*»¹⁶. D'autre part, le récit lui-même renvoie tout autant à l'Orient judéo-chrétien, dont le message évangélique avait cessé de parler à Nerval. Il suffit de rappeler le sonnet orphique sur le *Christ aux Oliviers* placé sous l'invocation de la complainte de Jean-Paul¹⁷:

Dieu est mort! Le ciel est vide...

Pleurez! enfants, vous n'avez plus de père!

Telle est la tragédie de la croyance perdue chez Nerval; il ne lui restait plus que ce besoin vital de l'écriture grâce auquel il espérait pouvoir reconstruire l'édifice de la religion chrétienne par les chemins aventureux de la poésie, dont *Aurélia*, la «morte», était la figure salvatrice. On croirait entendre les mots de Dante dans la déclaration programmatique de Nerval lorsque ce dernier écrit:

«*Je veux expliquer comment, éloigné longtemps de la vraie route, je m'y suis ramené par le souvenir chéri d'une personne morte, et comment le besoin de croire qu'elle existait toujours a fait rentrer dans mon esprit le sentiment précis des diverses vérités que je n'avais pas assez fermement recueillies en mon âme*»¹⁸.

Par ailleurs, il faut souligner que cette alli-

ance que le poète tente de retrouver entre les deux ordres du salut s'enracine dans la puissance de la déesse-mère Isis, qui prendra la figure de la Vierge Marie dans la seconde partie du récit. C'est Isis elle-même qui, durant le sommeil du narrateur, annonce ce dernier avatar:

«*Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis*»¹⁹.

On peut dire que l'œuvre tout entière de Nerval gravite autour de la figure fascinante de la Mère en tant qu'objet perdu: «*Je n'ai jamais connu ma mère*», écrit Nerval²⁰. *Aurélia* est la morte (ou la Mort) de la même manière que Béatrice est la morte transfigurée, symbole éminent du désir de mort comme désir d'au-delà, de cet au-delà d'où surgira la vie du texte. La mort d'*Aurélia* **donne à écrire** dans la mesure précisément où cette «Dame» que suit le poète est l'énigme même dont la trace évanescence se dérobe à toute prise, ne se laissant saisir que dans le mouvement de sa disparition:

«*Je la perdais de vue, écrit Nerval, à mesure qu'elle se transfigurait, car elle semblait s'évanouir en sa propre grandeur. Oh! ne fuis pas! m'écriai-je... car la nature meurt avec toi*»²¹.

La mort d'*Aurélia* donne à écrire, disions-nous; c'est la raison pour laquelle le narrateur éprouve le besoin de noter ceci: «*Elle m'appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie*»²². De cette rupture, seul demeure l'écho d'une **voix** vivante de femme dont le cri déchirant réveille le dormeur, — celui-ci restant incapable, cependant, de prononcer les syllabes de ce mot inconnu qui venait d'expirer sur ses lèvres. Comme si cette voix, disparue aussitôt qu'entendue, avait emporté avec elle le **mot-clé** du récit... Soit! Mais cette voix à jamais perdue et cependant encore et toujours présente en écho dans la musicalité ininterrompue de la prose

¹⁶ O.c. I, p. 394.

¹⁷ O.c. I, p. 6.

¹⁸ O.c. I, p. 394.

¹⁹ O.c. I, pp. 399-400.

²⁰ O.c. I, p. 393.

²¹ O.c. I, p. 374.

²² *Ibid.*

nervalienne, n'est-ce pas la voix inconnue et véritablement matricielle du récit? Le narrateur s'interroge :

« *Quelle était donc cette voix qui venait de résonner si douloureusement dans la nuit? Elle n'appartenait pas au rêve; c'était la voix d'une personne vivante et pourtant c'était pour moi la voix et l'accent d'Aurélia* »²³.

La plus grande étrangeté dans le connu, le retrait d'un mot décisif dans une voix évanescence demeurée anonyme, c'est là où Nerval réussit à évoquer de façon souveraine un événement insolite, fugitif, imprévisible, inobjectivable, et pour lequel il n'existe aucun statut théorique assignable. Et cependant, l'événement de cette voix perdue aura suffi pour faire de l'écriture d'AURÉLIA une **anamnèse** dont les différentes phases, ponctuées par l'épreuve orphique et l'approche du mystère chrétien, assignent au pouvoir guérisseur de la poésie une dimension analogue à celle de L'ÂNE D'OR d'Apulée ou de la DIVINE COMÉDIE. Au cœur du drame de Nerval, il y avait sa conscience douloureuse de ce que la signification *religieuse* du salut n'était plus pour lui que lettre morte. Ecartelé entre la culpabilité d'une faute obscure, le désespoir, le suicide, et le désir de retrouver coûte que coûte le secret d'un message tombé dans le grimoire, Nerval était livré à l'abîme de l'angoisse. C'est aussi la raison pour laquelle son interrogation prendra la forme d'une fouille dans l'épaisseur historique des traditions religieuses païennes et chrétiennes. L'écrivain procède à une véritable descente dans les souterrains des rêves culturels en direction du mystère de la création, dont l'explorateur se plaît à commenter les **mythes** païens et chrétiens.

« *Il me semblait, dit-il, que mes pieds s'enfonçaient dans les couches successives des édifices de différents âges. Ces fantômes de construction en découvriraient toujours d'autres où se distinguait le goût particulier de chaque siècle, et cela me représentait l'aspect des fouilles que l'on fait dans les cités antiques* »²⁴.

Or, le trait décisif qui marque la seconde partie du récit, placée sous l'invocation de la figure chrétienne d'Aurélia, c'est la découverte de la véritable dimension de la *porte de corne*. Qu'est-ce à dire? Ceci, qu'après avoir traversé l'Orphisme païen — où l'âme ne rencontre jamais que son propre double divinisé, — Nerval s'ouvre à la présence de l'Autre, c'est-à-dire ici au **prochain**. L'événement qui va rompre la phase narcissique du double a lieu dans la clinique du Dr Blanche où Nerval, interné, rencontre un soldat d'Afrique, malade, aveugle et muet, et dont le nom de *Saturnin* avait retenti dans le rêve du narrateur. Celui-ci reconnaît dans cette présence de l'être en détresse le signe même d'un salut: « *Je bénissais, dit-il, l'âme fraternelle qui, du sein du désespoir, m'avait fait rentrer dans les voies lumineuses de la religion* »²⁵.

Que la présence de ce malade soit parvenue à briser la prison narcissique du rêveur, en lui donnant accès à la porte de corne, résulte des aveux mêmes du narrateur:

« *Abandonné jusque-là au cercle monotone de mes sensations ou de mes souffrances morales, je rencontrais un être indéfinissable, taciturne et patient, assis comme un sphinx aux portes suprêmes de l'existence* »²⁶.

Entre la vie et la mort, le narrateur, arraché au monde des fantômes, se retrouve en présence d'un être réellement existant et capable donc de soustraire le rêveur à ce qu'il appelle « *sa sombre contemplation* ». Aux frontières de l'existence, ce sphinx silencieux s'impose au narrateur comme un véritable interprète, un **confesseur** privé de la vue et du langage humain mais dont la présence muette devient la parole véritable, la communication parfaite par où le narrateur recueille « *avec l'oreille de Dieu, sans le mélange de la pensée d'un autre* »²⁷, les secrets invouables ou indicibles de l'âme souffrante.

Cette présence de l'être en détresse telle qu'elle apparaît dans le discours symbolique du narrateur, c'est bien entendu encore et toujours son double, mais un double désenchanté, dirions-nous, un double dépouillé de tous ses

²³ *Ibid.*

²⁴ *O.c. I*, p. 370.

²⁵ *O.c. I*, p. 413.

²⁶ *O.c. I*, p. 407.

²⁷ *O.c. I*, p. 408.

travestissements imaginaires, et dans lequel le narrateur reconnaît le visage de son propre dénuement.

Cet épisode de la rencontre sera repris tout à la fin du récit, lorsque le narrateur, persuadé de l'action guérissante, toute puissante, de la poésie, se met à chanter au chevet du malade d'anciennes chansons de village. La merveille ne se fit pas attendre: «*J'eus le bonheur, écrit Nerval, de voir qu'il les entendait et qu'il répétait certaines parties de ces chants*»²⁸. Et ce n'est pas tout: le jeune malade rendu à la parole récupère aussi la vue, mais c'est pour tourner son regard en direction de la mort. «*Il tint, fait dire Nerval au narrateur, ses yeux grands ouverts et ne les ferma plus. Il se mit aussitôt à parler, mais seulement par intervalle, et me reconnut, me tutoyant et m'appelant frère*»²⁹.

Mais ici une question se pose: Marcile Ficin disait que, pour l'homme impie, l'enfer n'était rien d'autre que le cauchemar de l'âme prisonnière des terreurs et des désirs imaginaires: *Phantasticae rationis imperium in homine impio*. Livré à ses cauchemars, l'écrivain Nerval en quête d'un salut découvre le fil d'Ariane dans la vertu rédemptrice de la poésie, et fait du récit d'AURÉLIA une véritable descente aux enfers telle qu'il en avait annoncé le projet dans LES FILLES DU FEU: «*Et vous verrez qu'elle n'a pas été entièrement dépourvue de raisonnement si elle a toujours manqué de raison*»³⁰. Tout au début du récit, le narrateur — prenant comme modèle de son aventure intérieure Apulée, Dante, Swedenborg, — se posait la question suivante:

«*Je vais essayer, à leur exemple, de transcrire les impressions d'une longue maladie... il me semblait tout savoir, tout comprendre; l'imagination m'apportait des délices infinies. En recouvrant ce que les hommes appellent la raison, faudra-t-il regretter de les avoir perdues?*»³¹



Le lecteur s'interroge: Nerval a-t-il finalement regretté sa folie? Entendons bien, cette divine folie du poète dont il portait en lui le destin — et d'autant plus tragique qu'elle était recouverte du plâtre de la déraison. On sait qu'à l'aube du 26 janvier 1855, Nerval s'est pendu à un réverbère, rue de la Vieille-Lanterne. 1855 est la date de la parution d'AURÉLIA dans la *Revue de Paris*: texte inachevé, inachevable, fragmentaire, et dont tous les manuscrits sont perdus. Nerval, deux jours avant son suicide, avait écrit à sa tante Labrunie chez qui il habitait: «*Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche*»³².

Pour Nerval, hanté par le suicide, endurer l'existence était surtout être livré au doute mortel qu'il ne cessait de porter sur ses facultés créatrices. Or écrire était pour lui le seul salut, le seul moyen d'échapper à une faute dont il se sentait coupable sans en avoir jamais connu la véritable nature... Tout cela n'exigeait-il pas une sagesse trop lourde à supporter pour celui dont l'imagination créatrice était la vie même? Mais encore et surtout, quel continuel supplice cela ne devait-il pas être pour l'écrivain de voir que son génie littéraire, sans cesse menacé par la maladie, était confondu avec celle-ci aux yeux des autres, les «bien-pensants»?

Quelle tragédie en effet pour un poète de l'envergure de Nerval d'avoir dû se rendre à l'évidence que les hommes appelaient «raison» cette forme de guérison ou, si l'on veut, de retour à la normalité qui conduisait tout simplement à la suppression de son génie d'écrivain. Quoi qu'il en soit, il n'entre pas dans notre compétence de formuler un quelconque diagnostic sur la maladie de cet homme dont l'œuvre est souveraine par la beauté transparente de l'écriture. De sorte que tout se passe comme si le génie du poète, cohabitant avec la déraison, avait découvert, au plus secret de cet antagonisme inexplicable, un sens aigu de l'harmonie accordé à une ironie aérienne de l'esprit, — le regard porté sur l'absolu demeurant sans défaillance sous le masque du dément.

²⁸ O.c. I, p. 413.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ O.c. I, pp. 149-153.

³¹ O.c. I, p. 359.

³² O.c. I, Corresp., p. 1169.

³³ O.c. I, p. 375.

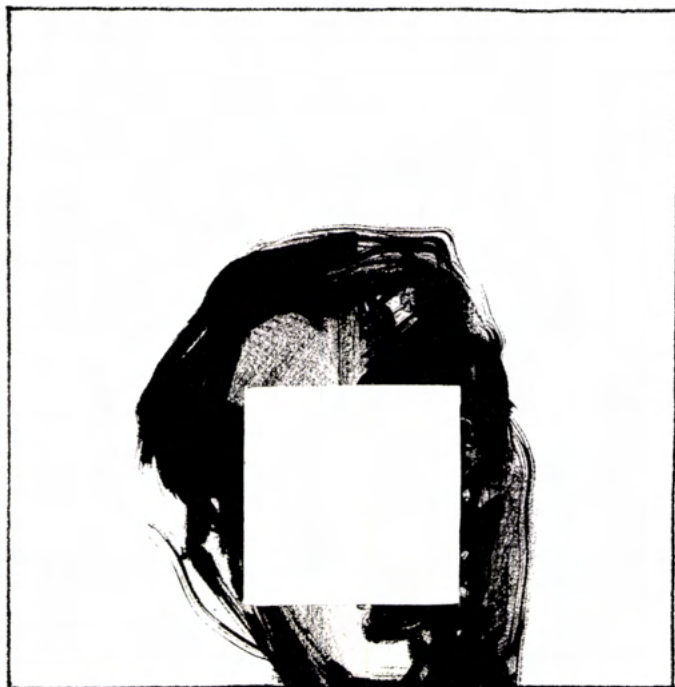
Disons-nous que le suicide auquel Nerval succomba était la seule «porte de corne» qui pût donner accès à un au-delà de la démence, le seul lieu où «*la nuit noire et blanche*» pouvait se résoudre dans la suppression des contradictions? Laissons là ces questions insolubles. Celui qui, sous le nom de Gérard de Nerval, a écrit le texte inachevable d'AURÉLIA ne coïncide en aucune façon avec son portrait auto-biographique; dès le début du récit, le narrateur déclare d'ailleurs attacher peu d'importance aux circonstances de sa condamnation amoureuse. Ce qui signifie que, pour Nerval, le «réel» n'est pas le substrat historique de son aventure, mais ce qui, de ce substrat, **advient** dans et par l'œuvre, — dont l'écriture **produit** l'événement symbolique qu'elle énonce.

En d'autres mots, on ne peut comprendre l'œuvre de Nerval que si l'on accepte que sa vision poétique — vision qui l'a amené à dire, pour l'avoir vécu d'expérience: «*Je me jugeais un héros vivant sous le regard des dieux*»³³, — marque l'avènement par excellence de la réalité du symbolique à travers le jeu de l'écriture. En somme, Aurélia est la figure du génie mystérieusement préservé — par les dieux — de celui qui avait écrit, dans PROMENADES ET SOUVENIRS:

«*Je suis du nombre des écrivains dont la vie tient intimement aux ouvrages qui les ont fait connaître*»³⁴.

Roger Dragonetti

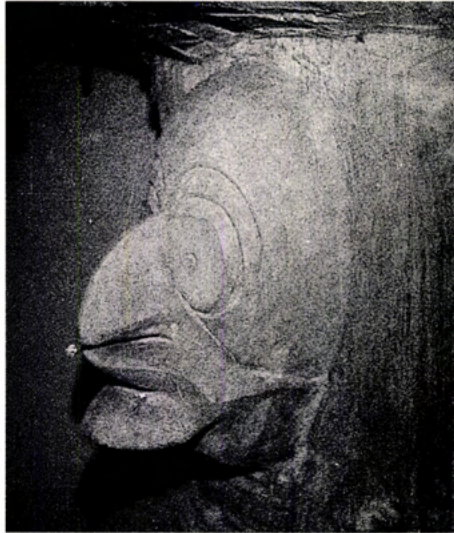
³⁴ O.c. I, pp. 121-145.



l'encre, la nuit, de Chine ;
noire, câline, d'amour .

"FALSE FACE", photo : Jacques Schotte
(Art iroquois, Brooklyn Museum, New York)

"FALSE FACE", foto : Jacques Schotte
(Irokese kunst, Brooklyn Museum, New York)



FALSE FACES

These masks are portraits of mythological forest beings having the power to cure disease. A man wearing a false face gains his power by impersonating such a spirit. The society ministers to the sick and performs public curing ceremonies. In the spring and fall, it exorcises disease from the village, it also participates in the longhouse curing ritual during the midwinter festival. Membership, open to all men, is gained through dreams or after being cured of an illness.

Brooklyn Museum



PEETERS
BONDGENOTENLAAN 153
LEUVEN